Tome XVI. N° 19 *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 1er Janv. 1924

la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR

Le Mariage basque [1]

I

Le front bien pris dans l'étroit berret, les poings fermés dans les poches de son pantalon, Manech revient du village dont le clocher recule et s'abaisse derrière sa marche rapide. La séraphique vallée s'ouvre devant lui, avec ses basses montagnes couleur de pensée bleue. Et, entre elles, dans l'espace qui les isole les unes des autres, éclate la neige aveuglante et brisée de la grande chaîne pyrénéenne. Manech ne prête aucune attention au retour animé du marché qui encombre la route, car il se sent bien humilié. Voici quelques jours qu'Arnaud, le petit cocher qui fait le service d'Espelette, lui avait crié : « Je te porte un défi ». Il lui avait répondu : « J'accepte. »

Et Manech s'était répété à toute heure : « Arnaud m'a porté un défi ». Et ni son père qui commandait de haut, avec calme, pour que les brebis et le bétail fussent bien soignés, ni les frères et sœurs dont il était l'aîné, à dix-sept ans, et que l'on voyait patauger, les jambes nues, dans le fumier d'ajoncs, ne l'avaient distrait de cette obsession.

(1) Copyright 1924 by *Mercure de France.*

A ce défi, il venait de répondre, mais il avait été battu au blaid. Et il avait dû payer à Arnaud dix francs d'enjeu et une bouteille de vin.

Tandis qu'il s'en revenait, la nuit de mars tombait, éclairée par les blancheurs de l'aubépine. Et, aussi lumineuse que ces fleurs et que la laine du troupeau, la maison familiale de Manech se détachait d'autant plus sur la hauteur qu'un dernier rayon affaibli en pâlissait la chaux.

Cette maison avait nom Garralda. Elle ressemblait à un grand oiseau en train de se poser. L'une des ailes du toit, plus courte que l'autre, semblait faire perdre à l'oiseau l'équilibre. Sa poitrine, en saillie sur sa base, était striée de marron par de légères poutres laissées visibles. Et, comme si des flèches avaient été arrachées de son cœur, on voyait çà et là des blessures triangulaires. C'étaient les ouvertures par où le foin et les céréales prennent l'air. Le portail était fait d'un arc de pierres lourdes. Et au-dessus, dans une niche où le ciel bleu était peint, une Vierge se dressait entre des géraniums et des bluets artificiels.

De cette demeure ailée, deux oncles paternels de Manech étaient sortis. L'un, Jean-Baptiste, missionnaire en Chine où il vivait encore ; l'autre, qui était mort à la Havane avant d'avoir réalisé sa fortune. Si ce dernier eût survécu à la fièvre jaune, on l'aurait vu revenir au village, comme tant d'autres enrichis qu'on nomme « Américains », jouant au trinquet avec des amateurs, ou aux cartes en compagnie du maire et des adjoints. Il se serait parfois rendu à Bayonne, un pli sans défaut à son pantalon et chaussé de cuir jaune.

Le missionnaire était venu passer quelques semaines au pays, dans sa famille, à l'ombre des ailes du vieil oiseau blanc. Ce séjour, réclamé par sa santé chancelante, avait coïncidé avec la première communion de Manech, alors âgé de dix ans. La foi de l'enfant était sans mélange. Il prenait grand soin d'éviter les péchés : à part quelques larcins dans les vergers, et des coups échangés à l'occasion d'une partie de pelote, je ne pense pas qu'il en commît beaucoup. Il possédait une angélique pureté, le respect de son corps net comme du blé. Et il éprouvait une répulsion presque instinctive pour tout ce qui blesse, même de loin, la pudeur.

Déjà l'on prévoyait cette beauté qui éclosait maintenant : des joues, des yeux et des dents d'un éclat incomparable ; une robustesse qui n'excluait point la grâce et qui le poussait, de préférence, aux jeux les plus mâles, surtout aux parties de rebot où sa maîtrise de plus en plus s'affirmait. C'est pourquoi il était atteint dans son amour-propre d'une blessure que seul un Basque peut à ce point ressentir.

Lorsqu'il franchit le seuil de Garralda, son père était déjà rentré avec l'ânesse chargée de ses deux paniers. Le bétail avait bu. Les frères de Manech en avaient pris soin. On soupa. Les femmes servaient. Le père prononçait, à de longs intervalles, une phrase qui était un ordre aussitôt exécuté. Manech ne souffla mot aux siens de la partie qu'il avait perdue. L'eût-il gagnée, il se fût tu de même. Il dormit mal.

Le lendemain fut l'une de ces délicieuses alternatives de pluie et de soleil où, dans un jour de velours gris, se détachent les essaims roses et blancs des jardins fruitiers. Bravant la légère intempérie, l'ondée et le grésil, les oiseaux, n'écoutant que les lois de l'amour, assourdissent la saison adolescente. Les roquettes, l'anémone-sylvie, la consoude, les narcisses, les ficaires, les violettes, les véroniques, les pulmonaires, les myosotis, la clandestine, ornent les prés et les berges. En cette matinée, toute proche de Pâques, mouillée et capricieuse, Manech menait un couple de bœufs au labour où l'attendaient son père et ses frères.

Entre deux haies tout écumantes de fleurs comme de vagues de printemps, il s'entendit appeler. Il reconnut Yuana sa voisine, de même âge que lui. Elle était plus que belle, brune comme un tabac de contrebande, et il s'émanait d'elle cette passion qui ne s'ignore pas et ne se laisse point ignorer des autres. De son large chapeau de moisson s'échappaient les mèches désordonnées de ses cheveux rétifs. Les yeux très grands semblaient deux grains de raisin noir tombés dans du lait bleu et marquaient l'effronterie tranquille. Sous le nez aquilin, charnu et très pur, les grêlons des dents luisaient entre les lèvres épaisses d'un rouge tanné. Elle n'avait pas une réputation intacte. On prétendait qu'elle donnait volontiers rendez-vous, dans les bois,

à un Américain assez âgé, et qu'Arnaud, le postillon qui avait porté un défi à Manech, ne la laissait pas indifférente. Mais le seul qu'elle eût aimé de toute sa passion de sauvageonne était précisément ce Manech si loin d'elle par sa retenue. Entre cette dégourdie qui n'eût demandé qu'à le séduire, et ce garçon qui laissait percer tant de candeur, le contraste était saisissant. Il éprouvait une sorte de gêne et de honte lorsqu'il la rencontrait, et cette impression s'était encore accrue depuis qu'il l'avait surprise, un soir de foire, buvant au café, en compagnie du riche monsieur de Buenos-Ayres.

Manech ayant arrêté son attelage, elle lui lança un brin de paille qu'elle avait déchiré entre ses dents et lui dit avec un sourire :

— Je sais qu'Arnaud t'a porté un défi et qu'il est ton maître.

Il répliqua seulement par un regard dédaigneux, et continua sa route. Mais un orage s'amoncelait en lui. A ces mots de Yuana : « Arnaud est ton maître », son cœur avait un moment cessé de battre.

Les fêtes pascales l'apaisèrent. Il communia. Du haut des tribunes qui faisaient ressembler l'église à une caravelle d'or toute sculptée de saints, il mêla sa voix aux chants divins et barbares qui semblaient regagner les lointaines vallées. On l'apercevait, juché comme un mousse sur la hune, étreignant son berret, le menton sur une main. Il considérait sur les vitraux le chemin de croix où Jésus lui apparaissait comme quelqu'un de très naturel, de très personnel, d'infiniment bon. Et les femmes présentes à la Passion étaient à Manech comme des sœurs et des mères du pays basque. Mais tous ces Juifs, oh ! comme il les eût défiés au trinquet, au rebot, à mains nues ou au chistera. Ils étaient noirs comme le démon, et il avait horreur du démon. Le démon ! Soudain il se l'imagina sous la forme de Yuana qui avait la lèvre épaisse, le nez accentué, un teint de bistre. Ne disait-on pas qu'un sang de bohémien coulait dans ses veines? Et « bohémien », dans la pensée basque, n'est-il pas une épithète méprisante qui n'a rien à voir avec les romanichels, mais qui s'applique à une partie de la population rurale, fixée dans le pays depuis des siècles, volontiers

paillarde et voleuse, et qui dérive, tout porte à le croire, de l'invasion mauresque. Ils sont fermiers, métayers, maquignons, vanniers, se reconnaissent à la fixité de leur masque de bronze, se marient entre eux. Néanmoins, ce qui était arrivé dans l'ascendance de Yuana, des unions le plus souvent libres mêlent la race de Mahomet à la douce, mystérieuse et pure lignée euskarienne.

Manech se rendait un mardi vers deux heures au village, lorsqu'il s'arrêta devant la gendarmerie pour renouer sa sandale. L'Américain de cinquante ans auquel Yuana accordait un peu plus qu'à d'autres ses faveurs, flânait de ce côté. S'adressant à un petit groupe :

— Voyez-moi, fit-il en désignant Manech, ce garçon qui ne connaît pas encore les femmes, et qui s'est laissé battre par Arnaud.

Quelle aigreur n'y avait-il pas dans ce propos ! Celui qui le tenait savait que la folle fille qu'il aimait était secrètement éprise de Manech.

Celui-ci riposta :

— J'aurai ma revanche. Mais à vous d'abord je porte un défi.

L'Américain cambra la taille, offusqué de s'entendre provoquer par ce petit. Et, tout pâle :

— Je tiens l'enjeu. Pour l'honneur?

— Pour l'honneur, fit Manech.

— Quand?

— Tout à l'heure, au trinquet.

La joute fut ardente. Mais, dès le début, Manech, en proie à un fou désir de triompher, sentit se décupler sa force et son adresse. L'énervement des jours précédents, loin de nuire à ses muscles si souples, le servait. Quelques ruraux et gens du village, parmi lesquels Arnaud, assistaient à cette lutte. Mais ils ne soupçonnaient point que ce qui en causait l'âpreté n'était pas seulement la réflexion mordante de l'Américain touchant la récente victoire d'Arnaud sur Manech, mais encore, et sans que celui-ci le comprît au juste, la jalousie du vieil amant de Yuana.

Dans l'atmosphère chargée du trinquet, les deux rivaux tapaient. La pelote volait au but avec une obstination mul-

tipliée qui dilatait la poitrine des combattants et des témoins. Puis elle volait sur les toits des loges, se jouait en capricieux rebondissements, cherchait pour dégringoler jusqu'à terre l'endroit le plus inattendu où elle pût échapper à la main du joueur. Mais celui-ci, comme s'il avait eu son œil au bout de son ongle d'osier, prévenait les ruses de la balle qu'il relevait d'un coup mat. Elle refilait, surprise d'elle-même, agile comme un cœur détaché de tout, frappait le but, obliquait à gauche, tambourinait, cascadait, retombait, s'élançait de nouveau, repartait, et soudain s'immobilisait à l'annonce d'un coup faux ou d'un raté. Parfois, sous son dernier choc, on entendait la tringle de métal du but tressaillir comme un diapason.

Manech en termina, distançant de beaucoup son adversaire qui entendit cette phrase qui le cingla :

— Le vieux a les reins faibles, le petit l'a compris et jouait bas.

Ce ne fut point, en cet après-midi, le seul triomphe de Manech. Séance tenante, il accepta de prendre sa revanche sur Arnaud qui, sans doute poussé par l'Américain, le provoquait. L'enjeu fut de dix francs comme l'autre jour. Mais cette fois Manech battit Arnaud, ce qui blessa l'Américain autant que le postillon dont il avait souhaité la victoire. Bien qu'il soupçonnât ce dernier de fréquenter Yuana, Manech seul lui portait ombrage. Le cœur humain a de ces mystères.

Manech ne s'en retourna point chez lui la tête basse, mais fier et sifflant tout au long de la route. Pas plus qu'il n'avait fait part à sa famille de la défaite de naguère, il ne lui apprit sa victoire d'à présent. Il puisa de l'eau, soigna le bétail et les chevaux et, après souper, s'amusa d'une flûte de buis, assis sous l'arc de pierre antique.

Le souvenir de son double succès lui fit trouver plus douce la tâche de la maison. Elle s'accomplissait sous la loi du père qui aimait les siens tout en les tenant sous le joug.

Manech n'avait plus songé à Yuana, lorsqu'il la retrouva, le samedi suivant, non loin de l'endroit où, avec une amoureuse malice, elle lui avait parlé de la défaite qu'il s'était vu infliger par Arnaud. Il allait passer. Mais, à nouveau,

elle le retint et, ne dissimulant plus une passion gracieuse, elle lui dit :

— Tu les as tous battus. Quand me battras-tu, moi?

Et elle lui jeta à deux mains un baiser.

Il en éprouva un choc, non pas de déplaisir. Ce geste n'était-il pas un hommage rendu à son adresse du jeune joueur de pelote, une preuve qu'elle avait eu connaissance de l'éclatante revanche qu'il avait prise?

Il fut troublé cependant par tant d'audace et s'éloigna sans mot dire.

— Elle a fait un péché, pensa-t-il.

Au cours du bel après-midi, il se sentit caressé par un souffle qui, sans qu'il s'en doutât le moins du monde, était dû au baiser de Yuana qui s'était envolé vers lui. Son cœur en fut gêné. Il lui prit comme une de ces fièvres de la jeune saison qui reviennent par intervalles. Il ne sut qu'en penser. Il dormit agité la nuit suivante, tenu longtemps en éveil par ses sens qu'il ignorait. Il se leva dès l'aube, fit sa toilette du dimanche, assista à la messe, vaqua aux soins domestiques, oublia quelque peu son inquiétude.

Mais, un peu plus tard, il se sentit repris de l'étrange malaise. Pour tâcher de le dissiper, il prit sa canne à pêche et descendit vers le moulin. Il aperçut Yuana qui se dirigeait vers le village. Elle portait un costume de demoiselle et tenait un panier. Elle ne le vit pas, d'autant moins qu'il se dissimula entre les aulnes dont jaillissaient les jeunes aigrettes d'un vert ensoleillé. A ce moment quelques larmes roulèrent de ses yeux sans qu'il en pût définir la cause. Mais il sentit un grand calme se faire dans son cœur lorsqu'il se fut assis sur un mur ruiné, les jambes pendantes au-dessus du torrent qui bondissait léger. Le flotteur de sa ligne était entraîné par les tourbillons, sursautait comme si des truites se fussent acharnées après l'appât : mais ce n'était qu'une illusion causée par les dentelles de l'écume se déchirant aux galets. Manech n'y prenait point garde, laissait le bouchon valser dans le courant. Il lui était bon d'être là. Ce petit coin solitaire l'emplissait d'une douceur sans nom. Et tant qu'il y demeura, en face d'un îlot que formait, entre des

réseaux d'argent mobiles, une corbeille de cardamines d'une lumière pourprée et verte, si vive et tendue qu'aucun paysagiste n'eût su la reproduire, sa pensée demeura limpide et calme. Le pouvoir occulte de Yuana, qui s'était imposé à lui sans qu'il le démêlât, les tentations émanées d'elle, éparses autour de lui comme des pollens irritants, étaient conjurés par la vierge poésie de l'eau en fleurs.

Mais, dans la suite, quelques nouvelles rencontres qu'il fit de Yuana, toujours aussi provocante, le replongèrent dans un trouble qui devenait une légère ivresse dans ce ciel où bourdonnaient les abeilles. On y voyait flotter et rouler, succédant à l'aube des fleurs, les épais nuages de lilas se dégageant des haies juteuses. Une nuit, il se sentit oppressé comme il l'était, au fort du mois d'août, lorsqu'il se plongeait en frissonnant dans la Joyeuse. Mais, cette fois, il ne se reprenait point, il n'éprouvait pas cette liberté reconquise, ni cette détente dans la suffocation du nageur qui s'abandonne au courant après un instant d'angoisse. Et cette obscure insatisfaction qui le poignait à cette heure n'allait pas sans remords, elle persistait dans ses rêves dont une fois il s'éveilla en sursaut, croyant que Yuana l'étranglait. Il se jeta au bas du lit, fit un signe de croix et, sans troubler le sommeil de ses frères dont il partageait la chambre, il alla demander à la fraîcheur des ténèbres du dehors de calmer les battements de ses tempes. Il s'assit sur le banc que recouvrait une tonnelle de lauriers, à l'un des angles du potager de Garralda. Et il entendit un rossignol dont le chant s'élevait d'un tilleul qui masquait à moitié, toute tremblante de lune humide, la ferme où demeurait Yuana. Un rossignol, non loin de Manech, répondit. Et l'enfant retrouva dans cette harmonie le même apaisement que la rivière, sous la pourpre des cardamines, lui avait versé. De ces liquides phrases que lançaient les oiseaux, l'on eût dit des murmures d'argent qu'il avait l'autre jour entendus en pêchant à la ligne. Le mauvais songe se dissipait. Le fantôme de Yuana desserrait son étreinte. Le cœur de l'adolescent redevenait libre comme une pelote basque qui, un moment emprisonnée, retrouve l'amour du ciel.

II

Au mois de juillet, vers cinq heures, le cri aigu d'un pipeau déchira le ciel, et un instrument à cordes se mit à ronfler comme un essaim. Manech, pareil à ceux de sa province qui n'admettent que le jeu de pelote si noble, si pur, si dépouillé, considérait avec une curiosité mêlée de dédain les danseurs aux oripeaux multicolores. Sur la place même du rebot, où Basques-Français et Basques-Espagnols venaient de se livrer une rude bataille, les danseurs souletins semblaient se déplacer sans toucher le sol. Il était impossible, sous leurs semelles de corde, d'apercevoir autre chose que le vide. Un personnage, coiffé d'une mitre monumentale, emplumée, fleurie et constellée d'éclats de miroirs, avait le corps passé jusqu'à la taille au travers d'un cheval de bois. Il animait d'un continuel et doux balancement cette monture fantastique à la croupe assez volumineuse, dont la tête réduite jusqu'à la monstruosité rappelait, au bout du col serpentin, une pièce du jeu d'échecs. Ce cavalier danseur était si sûr de lui qu'il n'avait nul besoin de jeter le moindre regard sur ses jambes chaussées de gros bas et bandées de velours à la cheville. Elles lui étaient d'ailleurs cachées par un ample volant de dentelles qui simulait la housse du destrier. Dès qu'il entrait en action, il faisait, d'un élan circulaire infiniment gracieux qu'il imprimait à ses hanches, se développer autour de lui cette jupe qui ondulait avant de retomber en neigeant. Sa face respirait l'orgueil mâle, la dureté, l'indifférence d'une sauvage beauté qui ne cède qu'au souffle invisible qui monte de la terre. Il était comme un astre qui soumet à sa gravitation de brillants satellites. Il hésitait à prendre l'essor, marquant le pas sur place. Puis, tel qu'un paon blanc faisant la roue, huppé de toutes ses roses pourpres et violettes, il s'avançait. La trépidation s'accélérait. Il ne tenait plus au sol. Avec une magique vitesse il croisait et décroisait ses pieds rebondissants qu'une vertu secrète décochait en l'air comme deux flèches multipliées dans le déploiement de sa nébuleuse.

Autour de cet empereur, ou de cet évêque guerrier, divers baladins tournaient vêtus d'un rouge, d'un bleu, d'un jaune et d'un blanc si criards que l'on eût cru voir vivre d'an-

ciennes images d'Épinal. Chacun des personnages avait un rôle nettement assigné, accomplissait des rites dont la tradition a conservé les gestes, mais sans doute perdu le vrai sens. L'un d'eux, tenant un martinet en guise de sceptre, semblait, tant son vol était rapide, se laisser porter par un cyclone. Il souriait d'un air sensuel, montrant des dents de carnassier, les yeux perdus vers le zénith, entraînant dans son orbite l'un de ses compagnons dont la robe coquelicot laissait paraître d'étroits pantalons de femme empesés. Tous semblaient soutenus par une puissance diabolique. Et il est vrai que cette danse bizarre s'appelle *la danse des satans*.

La danse des satans ! Manech en avait souvent entendu parler. On la pratiqua toujours à Mauléon et à Tardets, mais il ne l'avait jamais encore vue. La municipalité la produisait ici, pour la première fois, en l'honneur de la fête patronale.

Lorsque ces hommes infatigables qui, depuis l'avant-veille, avaient traversé huit villages en y dansant, et en dansant sur leur trajet, tout au long des routes poudreuses, laissèrent se dissiper le charme qui les élevait dans les airs, l'un d'eux se plaça au milieu de la haie de curieux qui les entourait.

Un grand silence majestueux et triste planait au-dessus des platanes qu'accablait encore la canicule dans le soir tombant.

Une phrase monta, une phrase chantée par celui qui venait remercier le Labourd d'avoir invité la Soule à danser devant lui, une phrase sans limites, aux modulations variées comme les nuages du couchant où elle allait se fondre, une phrase si ample qu'on l'entendait dépasser les crêtes, descendre au bas des vallées et remonter, une phrase sans reprise faite de soupirs ou d'appels.

C'est alors que Manech aperçut, à vingt pas de lui, Yuana qui, de ses yeux d'amoureuse, le provoquait. Elle portait des bas fins, des souliers à la mode, une rose noire au corsage. Elle lui sourit. Mais il ne répondit pas à cette agacerie. Et, lui tournant le dos, les mains aux poches, le berret en arrière, il alla retrouver ses camarades qui s'amusaient aux

tirs et aux loteries. Il se sentait libre à ce moment. Il ne pensait pas à grand'chose. Depuis la fin du printemps, il avait peu rencontré Yuana et ses sens s'étaient tus, sa fièvre s'était éteinte. Il était encore le sage adolescent auquel son père avait permis d'assister, ce soir, au feu d'artifice.

Il ne reprit que vers dix heures le chemin de Garralda. La nuit était si lourde qu'il avait enlevé sa veste, la laissant pendre négligemment sur une épaule.

Il n'avait pas franchi le premier kilomètre qu'il crut apercevoir, à quelques pas de lui, Yuana qui revenait de la fête. C'était bien elle, mais pas seule. Il la distança et reconnut, sans hésiter, dans le jeune homme qui la tenait par la taille, le danseur souletin qui, tantôt, les yeux perdus, porteur d'un sceptre comique, valsait vertigineusement. La lune était trop claire pour qu'il pût se méprendre, quoique le baladin eût substitué à son costume de parade un simple pantalon de toile blanche et l'une de ces blouses que, dans le pays, on appelle chamar.

Manech passa devant eux, sans avoir l'air de les reconnaître. Mais il s'entendit nommer presque aussitôt. Yuana courait à lui avec beaucoup de grâce, ayant abandonné son accompagnateur.

— Manech, dit-elle, tu retournes à Garralda? Veux-tu que nous fassions route ensemble? Mais ralentis ton pas, je suis un peu essoufflée.

Il n'osa refuser, ne lui fit d'abord aucune réflexion, mais elle la prévint :

— Cet homme avec qui tu m'as rencontrée...

— Est un danseur.

— Oui, un danseur qui a connu mon cousin au régiment et qui m'en donnait des nouvelles.

— Est-ce que ton cousin n'est pas déserteur?

— Une nuit, répondit-elle, il était en permission, il a aidé à passer des chevaux par Espelette. Une fois en Espagne, il n'est plus rentré à la caserne.

— Et le danseur, fit Manech ironique, est-ce qu'il n'a pas déserté avec lui?

— Je vois que tu te moques d'un brave garçon ; pourquoi veux-tu qu'il ait déserté?

— Parce qu'il est d'une race de fainéants et de sauteurs qui ne sauront jamais jouer à la pelote, d'une race de bohémiens.

Yuana, qui connaissait les bruits mis en circulation sur ses origines, sentit passer l'affront comme une gaule qui eût cinglé sa figure. Mais elle n'était point méchante, ni rancunière, ni colère. Elle répondit, les larmes aux yeux :

— Ah ! certes, je sais que je ne suis pas née à Garralda. Vous êtes l'une des plus anciennes maisons du pays, où il y a le plus d'honneur.

— J'ai un oncle et j'ai eu des cousins prêtres, prononça-t-il avec orgueil.

— Je le sais, Manech.

— Un autre de mes oncles est mort aux Amériques...

— Je le sais, dit-elle, et qu'une fille de mon sang, que tu dois mépriser, n'aspirera jamais à devenir même ta servante.

Il la regarda avec hauteur.

— Oui, reprit-elle. Je sais ce que tu vaux, Manech, et ce que je ne vaux pas. Et c'est pourquoi je t'appartiendrai, tant que tu le voudras, dans la forêt.

Il comprit mal cette expression « je t'appartiendrai », encore qu'elle la traduisît en basque ; mais tout de même assez pour lui répondre :

— Tu es une fille de péché ! Laisse-moi.

Et, pressant le pas, il fut bientôt devant Garralda, la laissant rentrer seule chez elle.

Il commençait de pleuvoir à grosses gouttes. Il éclairait et tonnait.

Manech entra dans la chambre où dormaient ses frères.

La chaleur était suffocante. Ce ne fut plus la fièvre légère du printemps dernier, que le riant îlot de cardamines et le chant des oiseaux avaient suffi à faire tomber, mais une tentation qui causait un vertige comme celui qu'engendrent les fumées du vin nouveau. Et la grappe sombre qui distillait

cette ivresse, Manech n'en douta plus, c'était Yuana. Tout le mal venait d'elle et se fixait dans son fantôme nocturne.

Autour de Manech, sous les ailes du grand oiseau Garralda, tous reposaient doucement. Il n'en pouvait qu'être ainsi pour ses jeunes frères dont tout l'émoi ne passait pas le cadre de l'étable où une génisse était née, ou les mailles du filet qui servait à prendre de menus poissons ; de même pour ses sœurs aux sourires innocents, contentes de si peu, appliquées à leur humble besogne, et pour ce père et cette mère étendus l'un à côté de l'autre.

Manech avait fini par céder au sommeil. Mais il se réveilla bientôt en sursaut, en proie à une crise qui surprit la netteté de son âme et de ses sens. Il avait pourtant prié Dieu avant de se coucher. Pour tenter d'échapper aux feux de cette nuit d'été, il se vêtit et sortit comme il avait fait au printemps. L'averse noyait toutes choses, et il grelotta dans l'épaisse obscurité. L'eau découla tout le long de son corps, pénétrant par le col mal ajusté de sa chemise. En peu de minutes il fut trempé de la tête aux pieds.

Le visage tourné vers la ferme hantée, il maudissait le fantôme qui l'avait poursuivi jusque dans ses rêves.

Un coup de vent plaintif balaya les cimes des chênes du petit bois où il se trouvait. La pluie redoubla. Les fougères lui envoyaient leur âcre odeur. Il demeura dans la rafale, de plus en plus transi, mais peu à peu triomphant de son mal mystérieux. Le calme succédait à l'agitation, un rythme régulier au battement désordonné de ses artères. L'incendie de son sang faisait trêve. De plus en plus s'estompait dans sa pensée la trop vivante image de Yuana. La vision spécieuse s'évanouit, la hantise étrange céda aux éléments. Il alla se recoucher, s'endormit paisible, bercé par les voix de la nature qui continua de lui verser le calme qu'elle-même peut-être ne parvenait pas à retrouver.

Durant les jours et nuits qui suivirent, Manech fut encore éprouvé parfois, mais pas avec cette violence. Cependant il s'intéressait moins à la vie quotidienne, il se décourageait. Naguère, il lui suffisait d'un peu de soleil dans l'eau pour qu'il ressentît une joie sans mélange qui le poussait à siffler ou à chanter. Il prenait moins d'action aux parties de pelote,

malgré la double victoire qui l'avait classé très haut parmi les joueurs.

Sans doute, maintenant que sa réputation était bien assise, quelques défaites essuyées çà et là, comme il arrive aux plus experts, n'avaient guère d'importance : mais, peut-être aussi, n'était-il plus stimulé par les traits qu'à l'occasion lui avait lancés Yuana. Celle-ci, depuis le soir où il l'avait traitée si durement, avait à son égard changé d'attitude. Elle était bonne comme ne le sont que trop souvent ses pareilles. Et le profond sentiment qu'elle lui gardait l'eût préservée de la rancune, même si elle y avait appliqué sa volonté. Elle aurait donné sa vie pour lui. Elle l'aimait de tout le refus qu'il lui avait opposé, de toute la condamnation qu'il avait portée contre elle en lui disant : « Tu es une fille de péché, laisse-moi », et qui l'avait laissée pleurante, durant cette même nuit qu'il avait tant souffert lui-même.

A chaque nouvelle rencontre de Manech, le bonjour de Yuana se faisait plus grave, plus doux et plus respectueux. Elle semblait implorer son pardon, et il le sentait si bien que cette attitude le touchait dans ce que son cœur avait de plus tendre.

Un jour, il la trouva assise au pied d'un châtaignier et, comme elle ne lui disait rien et continuait d'enguirlander son chapeau avec des fleurs de la prairie, il lui parla, cette fois, le premier :

— Yuana, lui dit-il, je t'ai fait de la peine? Mais je reste ton ami quand tu ne veux pas faire ce qui est défendu.

Elle leva vers lui ses yeux chargés de nuit brûlante :

— Avec toi, dit-elle, oh ! mon... Je t'aime trop : je ne veux pas faire ce qui n'est pas permis.

Les assourdissantes cigales accompagnaient ce dialogue étrange qui fit à peine frissonner le ciel pesant et bleu. La campagne trônait dans sa gloire patriarcale. Non loin de ces deux enfants, les brebis dormaient debout, formant un cercle dont le centre était formé de leurs museaux et de leurs fronts qui recherchaient ainsi l'ombre mutuelle. Une innocente grandeur se dégageait de cette immobilité ani-

male. Une onde ombreuse et dorée gloussait sous les aulnes qui la cachaient. C'était la marée haute de la lumière qui accuse les angles des montagnes suspendues dans l'espace comme des jougs reluisants. Elle vibrait sur les fleurs jaunes des coteaux broussailleux où se perdent les sentiers difficiles ; elle soulignait le courbe sillage du pivert ; elle lustrait l'aile du geai qui, lourdement, passait d'un bocage à l'autre ; elle projetait, dans une échappée, à l'est, sur les collines hérissées de pins, l'ombre de quelques nuages blancs d'autant plus épaisse que le reste du paysage flamboyait.

Un strident coup de sifflet retentit.

A la lisière de cette même forêt où, quelques jours auparavant, Yuana avait proposé à Manech de la suivre, une forme claire et souple surgit entre les fûts des chênes. Manech reconnut Arnaud, qui, l'ayant vu avec Yuana, se replongea dans le fourré.

— Je ne sais qui ce peut être, dit la jeune fille.

Manech ne répondit point. Il n'avait pas regagné Garralda, qu'il entendit un deuxième coup de sifflet plus impérieux.

III

Yuana était allée rejoindre dans le bois Arnaud qui l'avait battue. Elle avait éprouvé une joie sauvage à souffrir à cause de Manech, encore que la jalousie de l'autre fût bien vaine dans son grossier motif. Mais il était bien impossible au postillon de concevoir que Yuana, qui déjà partageait ses faveurs les plus osées entre lui et l'Américain — sans compter le danseur et les autres — pût tenir un autre langage que celui dont elle se servait avec eux. Il semble que des raisons intéressées engageassent Arnaud à montrer de l'indulgence à son amie, lorsqu'il s'agissait de l'homme mûr et riche. Mais il n'était pas d'humeur à tolérer qu'elle se livrât à un rival du même âge que lui, et au sujet duquel, par cette agacerie qui lui était naturelle, il s'était entendu reprocher de s'être laissé vaincre en compagnie de l'Américain.

Arnaud ne voulut pas que Manech ignorât qu'il s'était

vengé sur Yuana d[illegible] qu'il les avait surpris causant ensemble, au pied d'un arbre. Il le taxa d'hypocrisie et lui dit qu'il ne ferait croire à personne, malgré la bonne opinion que pouvaient avoir de lui les abbés, qu'il fût dans les prés avec elle pour lui apprendre le catéchisme. Manech, après avoir repoussé l'insinuation, se tut, sentant bien qu'il ne serait pas cru. Mais il souffrit en silence de ce que la jeune fille eût été soupçonnée, à tort, de s'être mal conduite avec lui.

Il se faut bien pénétrer de cette forte vie religieuse au pays de Manech. Dans la maison de Garralda, comme dans la plupart des fermes, chez Yuana même, la foi est un de ces rayons qui traversent sans hésiter les plus sombres nuages. Dans la chambre des père et mère de Manech on se réunissait avant le repos de la nuit pour sanctifier la journée. Il y avait, sur la cheminée, au pied du crucifix, de nombreuses photographies de parents plus ou moins éloignés. Celle de l'oncle missionnaire en Chine occupait la place d'honneur. Çà et là quelques religieuses, des prêtres. Ceux-ci reposaient dans les cimetières de leur paroisse, dans les villages primitifs enfouis dans d'épaisses et frustes vallées que n'égayent que les cigales sur la torpeur des cerisiers sauvages. A Garralda, durant cette oraison du soir, petits et grands courbaient le front devant ces ombres vénérables.

Arnaud avait donc reproché à Manech de se faire bien venir des abbés et d'être indigne de cette confiance qu'ils lui accordaient. Il est vrai que, tant à cause des saintes gens qui avaient honoré sa famille qu'en raison de sa sagesse, on le citait aux autres en exemple. Et, précisément, cette chasteté dont ailleurs on sourit volontiers, et qu'Arnaud soupçonnait bien à tort d'être feinte, le faisait respecter même des plus hardis. Entre les jeunes prêtres et lui, existait cette camaraderie charmante qui fait qu'on se relance la balle à tour de bras dans le trinquet où les soutanes flottent. A cette rude et saine vie l'âme apprend à ne point mépriser la force d'un sang vierge. Manech faisait partie de la fanfare. Et le cœur de Yuana battait lorsque aux processions elle le voyait s'avancer vêtu de toile blanche, portant sur son berret d'une laine candide un petit rameau de chêne, et sonnant d'un naïf clairon. Son amour pour lui

s'épurait. Elle en arrivait, croyait-elle, à l'aimer comme aime une sœur.

Pour récompenser de leur zèle quelques enfants du patronage, un de leurs maîtres les emmena voir la mer. C'était un spectacle nouveau pour Manech. Lorsqu'il se trouva devant elle, tout d'abord elle lui parut absente quoiqu'elle barrât toute une rue. Il la confondait avec le ciel. Ce ne fut qu'après un moment qu'il se dit : « C'est la mer. » Il la portait tellement en lui qu'elle lui apparaissait comme une chose dont on a l'habitude et qu'on ne remarque plus. L'oncle de Chine, et l'oncle mort à la Havane, et tant d'ancêtres ignorés de lui, ceux qui montaient la barque légendaire qui aborda sur la plage basque étaient nés avec cette rumeur et cette lumière dans les veines. Maintenant, tandis que la plupart de ses camarades se distrayaient autour de lui, Manech demeurait immobile et pâle devant ce développement de clarté.

L'abbé qui les conduisait lui demanda :

— Eh bien ! Manech?

Il ne répondit pas. Il ressentait une paix infinie. Il lui semblait que les hommes qui vivaient sur ce pâturage mobile et sans arbres, où l'écume éparpillait ses brebis, possédaient la plénitude de bonheur que peut donner le monde. Des voiliers qui se rapprochaient peu à peu étaient comme de blanches métairies qui se fussent détachées de la terre, planant dans leur liberté. Certes, belle et douce était Garralda, la maison natale, mais pourquoi ne remuait-elle pas? Pourquoi ses grandes ailes inégales demeuraient-elles abaissées dans cette mort? Ah ! partir ! plonger son âme dans cette rumeur semblable au chant lointain d'une église ; se perdre dans cette pureté qui planait au-dessus des eaux ; échapper aux malaises qui l'avaient tourmenté, à Yuana, aux malices d'Arnaud et de l'Américain. Il voulait aller sur la mer. Il se disait cela.

Il préféra, pendant que ses compagnons et leur maître allaient visiter la ville, de demeurer sur un rocher, sans même songer à prendre la nourriture qu'il avait apportée. Et le déroulement de ces prairies infinies et transparentes, labourées par d'invisibles charrues, sous ses yeux se dé-

ployaient en courbes écumantes qui rentraient en elles-mêmes pour s'épandre à nouveau. L'abbé dut l'arracher à sa rêverie. Il suivit les autres, tout étonné de n'apercevoir qu'alors, sur la plage, tant de personnes qu'il n'y avait pas remarquées. Des femmes allaient et venaient.

L'une lui sourit en passant. Il l'aurait prise pour Yuana. Mais ici?... Il se retourna et elle se retourna.

Que lui importait d'ailleurs? Il y avait maintenant, sur l'océan qui se fonçait, de longues traînées semblables à des bancs de sable jaune et, entre elles, des flots qui luisaient et sautaient comme des poissons. Ce lui fut une journée inoubliable et, le soir, à Garralda, il s'endormit comme s'il venait de naître à une vie nouvelle.

Il rêva aux Amériques. Il s'y rendait en se jetant aussi facilement à la mer que dans la nasse du moulin de la Joyeuse. Le désir de s'enrichir qui hante chaque Basque se mêlait à l'attrait de l'aventure. Ce fut un songe diffus, plein d'ambition et d'allégresse.

Bien qu'il occupât fort peu son esprit de Yuana, il s'était plusieurs fois demandé comment il se pouvait qu'il eût rencontré sur la plage une jeune fille qui lui ressemblait tellement et qui lui avait souri. Mais la supposition lui parut vite absurde que cette élégante à chapeau et Yuana ne fussent qu'une même et seule personne, puisqu'il venait de surprendre celle-ci, nu-pieds, comme elle était le plus souvent, et s'amusant à faire galoper sous elle une petite jument que l'on soignait pour l'élevage et les primes. Elle la montait sans selle, s'accrochant à la crinière et poussant des exclamations qui se changèrent en fous rires lorsqu'elle aperçut Manech. Il ne put s'empêcher de la trouver charmante, quoique dans son admiration elle demeurât toujours « la fille de péché ». Il est vrai que cette amazone brune et nerveuse devait ressembler bien davantage à une Sarrasine qu'à une Chrétienne. Comme elle s'excusait en ramassant son chapeau et en défroissant sa robe, il se mit à parler avec elle, lui racontant qu'il était allé voir la mer. Et il lui demanda si elle ne s'absentait jamais que pour se rendre au village.

— Mardi dernier, dit-elle, j'ai été à Bayonne pour acheter une bicyclette.

C'était le même jour qu'il l'avait rencontrée sur la plage, voisine de la petite cité.

— Tu as donc maintenant une bicyclette?
— Oui.
— Tu es bien heureuse !
— Tu n'avais pas encore été à la mer? demanda-t-elle.
— Non, jamais. Et toi?
— Moi, oui. Mais je l'avais déjà vue de loin.
— D'où cela? demanda-t-il.
— D'Ursuya. Es-tu monté à Ursuya?
Et elle indiquait de la main la petite montagne qui s'étend au sud avec sérénité.

— Non, fit-il. Qu'aurais-je été y faire? Nos brebis n'y pacagent pas.
— Il y a des granges et une source sous un arbre.
— Alors, de là, on voit loin?
— Quand on commence de monter, le pays devient grand, grand.
— Tu y es allée toute seule?
— Je connais le chemin. Lorsqu'on est à moitié de la montagne, on voit les flèches de la cathédrale de Bayonne et des fumées. Puis, en s'élevant encore... Oh ! tout d'abord je ne pensais pas que c'était la mer, tout le bas du ciel devient luisant. Je ne sais pas comment te dire, c'est comme du lait qu'on trait dans une terrine.

Il demanda encore :

— Est-ce qu'il faut longtemps pour arriver en haut?

Elle répondit :

— Pour toi, il ne faudra pas deux heures.

Il la quitta. Sans doute avait-elle espéré qu'il lui demanderait de l'accompagner un jour à Ursuya. Non certes qu'elle voulût essayer de le tenter de nouveau. Elle s'en

tenait, avec un respect aussi scrupuleux que singulier chez une fille de son espèce, à la défense qu'il lui avait faite. Mais elle l'aimait tant qu'elle eût tout sacrifié pour une promenade sentimentale avec lui, comme en rêvent les femmes aux sens les plus passionnés, et qui l'eût changée d'un buissonnage qu'elle se permettait dans la montagne avec Arnaud, l'Américain et d'autres.

Un dimanche de septembre, après déjeuner, Manech sortit de Garralda sans dire où il allait. Quelque remords le prit de manquer les vêpres auxquelles d'habitude il assistait. Mais la belle journée, l'attrait de cette mer que Yuana lui avait dit être visible du haut de la montagne le décidèrent. Il contourna le village et fut bientôt à la base d'Ursuya. Il était assez accoutumé aux pâturages élevés pour qu'il ne déviât pas de la route qu'il devait suivre pour atteindre le sommet. Cette course était un jeu pour lui. Il fut aux premières granges vers trois heures. Çà et là des brebis abandonnées à elles-mêmes broutaient. Il ne semblait pas que pût être plus complète, se faire sentir davantage que dans ces lieux déserts, la paix bucolique. Manech ne se fût certes pas attendu à rencontrer âme qui vive sur ce flanc crépu de fougères qu'il abordait pour la première fois. Quelle ne fut pas sa désagréable surprise quand, parvenu aux deuxièmes bordes, il se trouva face à face avec Yuana et l'Américain, goûtant ensemble à l'ombre d'un rocher. Ils avaient retiré d'un panier posé près d'eux quelques gâteaux, une bouteille, un verre. Un éclat de rire de l'Américain salua l'apparition imprévue de Manech auquel il cria de venir boire à la santé de la jeune fille. Celle-ci ne savait quelle contenance faire, ennuyée d'être ainsi découverte dans une compagnie dont elle n'était point trop flattée, par cet enfant de son âge qu'elle aimait de la façon la plus vive, la plus désintéressée et qu'elle n'eût point voulu scandaliser.

A l'offre de l'Américain, Manech ne répondit que par un haussement d'épaules. Il continua de monter, tournant le dos au couple. Et bientôt la distance et les vallonnements, une grange aussi peut-être, lui eussent caché, s'il eût regardé en arrière, ce qui lui avait paru une tache au milieu du paysage vierge.

Arrivé aux dernières bergeries, il s'assit sous le petit arbre et auprès de la source que Yuana lui avait signalés l'autre jour en le poussant à cette excursion. Elle était donc venue jusqu'ici ! Il comprenait maintenant les absences qu'elle faisait le dimanche, manquant les vêpres. Il se la rappela en toilette de ville, comme aujourd'hui, se dirigeant sans doute vers Ursuya, en cet après-midi de printemps où il allait pêcher à la ligne afin d'échapper aux charmes dont elle l'ensorcelait. Il se souvenait d'un petit panier qu'elle tenait à la main. Il eut un mouvement de dégoût, chassa la vision de tantôt qui lui paraissait revêtir un caractère bestial : ce monsieur et cette paysanne, dans l'atmosphère des troupeaux qu'il avait souvent respirée lorsqu'il allait prendre soin d'eux dans les granges perdues qui dépendaient de Garralda. Et certains détails se précisèrent, qui lui avaient toujours répugné, touchant les mœurs des béliers et des brebis.

En ce moment il se perdait en de vagues pensées, il n'avait pas su apercevoir encore, il n'en fut ébloui que peu à peu, le désert de lumière qui s'ouvrait devant lui dans le fond du ciel même ; plus près, ce blanchissement laiteux dont lui avait parlé Yuana et, plus loin, suspendue dans l'espace, cette voûte noire : la mer. A cette distance on n'entendait pas chanter la coquille irisée du golfe dont l'éclat surpassait celui du soleil. Manech ressentit que son cœur, ainsi que ce flot interminable qui s'évanouissait et reprenait sur la plage, débordait. Il prit dans sa poche son chapelet sous un croûton de pain. Il donnait toute sa foi basque à ces humbles grains depuis que, toute jeune, sa mère les lui avait passés au poignet. Il usait, matin et soir, de ces pauvres mots de bois enseignés par l'Ange au peuple qui verra Dieu. A peine les lèvres de Manech murmuraient-elles, infléchies comme des vagues légères. Il priait cette Vierge dont l'image est partout au pays basque, non point dans les diverses attitudes que l'on s'est plu à lui donner ailleurs, mais dans une plus particulière. Ce n'est point la fiancée qui s'avance vers la maison d'Élisabeth, à travers la plaine d'Esdrelon chargée d'abricotiers, mais la Mère, cette chose infinie qui comprend le cœur tout entier. Elle reposait dans le cœur de Manech comme dans une niche fruste et belle.

Lorsqu'il redescendit, il baignait dans la paix. Dieu et

l'Immaculée étaient venus sur la mer aussi bien que dans la légère nuit d'avril, dans le courant du ruisseau fleuri de cardamines, dans l'orageuse et ruisselante nuit d'été. Il n'eût même pas resongé à Yuana ni à son protecteur si, en repassant devant la grange qui les avait abrités, il n'avait donné un regard distrait aux débris du goûter.

Mais il n'en fut pas ainsi de la jeune échappée, à l'égard de Manech. Surprise ainsi, elle éprouva de la honte et un sentiment d'hostilité pour l'homme qui n'avait à ses yeux d'autre prestige que la fortune. Elle eût bien moins souffert dans son amour-propre d'avoir été rencontrée de la sorte en compagnie d'Arnaud. Elle n'en eût pas moins été « la fille de péché », mais elle se serait donné cette excuse de s'être laissé entraîner par un enfant de son âge. Et peut-être que Manech, qu'elle aimait par-dessus tous, en eût conçu plus de dépit que de dégoût. Elle venait de se sentir méprisée à fond, condamnée sans appel par cet être dont la pure beauté la dominait. En l'entendant interpeller près de la grange d'une façon aussi grossière par l'Américain auquel il n'avait pas daigné répondre, une folle rage lui avait serré le cœur. Et la fin de cet après-midi que Manech avait passé si calme, à regarder la mer et à prier, la mit de fort méchante humeur vis-à-vis de son vieil amant. Celui-ci, malgré les frais qu'il fit, dut essuyer cette colère en même temps que les assiettes. Son aversion pour son platonique rival s'en accrut, mais il se réserva de ne régler qu'un peu plus tard cette affaire avec Yuana qui s'emporta jusqu'à le griffer. Il fut quelques jours sans la revoir, se faisant non pas désirer d'elle, mais exploitant sa vanité de jolie fille. Éprise de robes bien coupées, en cela comme dans le reste elle rejoignait les petites Arabes qui cèdent facilement à quelque amulette, à une ceinture, à un flacon d'eau de rose. Ici, l'amulette devenait une montre, la ceinture une jupe, et le flacon d'eau de rose un parfum à la mode. Il semblait qu'elle apportât chaque jour davantage d'acharnement à retirer le plus d'argent possible de cet homme déjà fané. Cela, non seulement pour se prouver sa puissance sur lui, mais encore pour le brimer. Elle ne supportait plus cette union sans une secrète colère qui entretenait la passion que lui inspirait Manech. Arnaud, le sauteur et quelques autres, c'était pour se distraire, elle n'y attachait nulle importance. Du moins ne l'enchaînaient-ils pas avec de l'or.

Au cours de l'un de ces rapides voyages où Yuana l'accompagnait, l'Américain prétexta d'un caprice pour lui signifier ou qu'elle dût renoncer à ses exigences, ou consentir à s'en aller vivre à Bayonne dans un appartement qu'il louerait pour lui rendre visite de temps en temps. Il avait craint de l'opposition, non point des parents de la jeune fille, qui fermaient volontiers les yeux et voulurent trouver naturel qu'elle devînt soi-disant une femme de chambre à gros gages, mais de sa part à elle, qu'il savait éprise de Manech, d'une manière qui l'irritait d'autant plus qu'il ne la comprenait point. Arnaud, il eût encore excusé... Il sentait que ni lui ni les autres n'étaient en puissance de donner à la jeune fille le frisson qui la parcourait à la seule vue du fils de Garralda.

Conseillée par sa futilité, son désir d'être admirée dans les rues et sous les arceaux où l'on prend du chocolat, et guidée par son étourderie de fauvette, elle se laissa installer à Bayonne dans un logement plutôt sommaire. Elle ne revenait que rarement à sa ferme.

FRANCIS JAMMES.

(A suivre.)

Un épisode de la guerre entre le contribuable et le fisc

Le 16 juillet 1917, au moment où était donné à la France le système fiscal dont elle jouit présentement et dont elle ne paraît pas extrêmement satisfaite, M. René Renoult condamnait en ces termes sévères tout l'ensemble de nos contributions indirectes : « Lorsque le grand souffle de justice sous lequel s'étaient écroulés ces privilèges (les privilèges fiscaux de l'ancien régime) se fut apaisé, dans la période d'organisation qui suivit les efforts épuisants des premières réformes, alors que les appétits déjà satisfaits cherchaient les plus avantageuses consolidations de situations rapidement acquises, les nouvelles classes dirigeantes surent, dès le début du siècle dernier, aménager une fiscalité propice qui, par la voie détournée d'impôts indirects restaurés, rétablit à leur profit un régime de faveur, sans doute moins choquant en apparence que celui dont la Révolution avait fait table rase, mais en fait des plus iniques et profondément inégal dans ses résultats. »

Sans engager de nouveau la vieille controverse sur les défauts ou les qualités des impôts indirects, ainsi sommairement exécutés, sans plaider leur cause en montrant que s'il est facile d'en médire il est beaucoup plus difficile de s'en passer, je voudrais seulement montrer ici combien est

peu fondée, au point de vue historique, cette appréciation sévère des circonstances dans lesquelles se fit, sous Napoléon et même d'ailleurs avant lui, ce retour à des taxes imprudemment supprimées dans la première effervescence de l'élan révolutionnaire, et combien il était devenu absolument nécessaire pour mettre un terme à de criants abus et à d'intolérables vexations dont le peuple français tout entier, et non pas simplement telle ou telle classe, était victime. Replacé dans son véritable cadre historique, le rétablissement des impôts indirects apparaît non comme une manœuvre sournoise ou trop habile des maîtres du jour mais comme une nécessité, nécessité d'ailleurs bienfaisante pour une population véritablement accablée par le poids écrasant de contributions qu'elle ne pouvait plus supporter.

Un grand fait, en effet, trop peu remarqué, s'était produit dès le début de la Révolution : la nation, victorieuse de l'ancien régime, avait tout d'abord voulu profiter immédiatement de cette victoire en faisant la grève de l'impôt, et en prenant contre le fisc détesté une revanche qui était à ses yeux le bénéfice essentiel, sinon le but principal, de la Révolution. De leur côté, les nouveaux pouvoirs publics se sentant peu solides, désireux par-dessus tout de se populariser, n'osèrent déployer beaucoup de rigueur et s'ils parlèrent avec abondance de la nécessité absolue de venir au secours de l'État et de faire pour la liberté un peu de ces sacrifices si longtemps acceptés au profit du despotisme, ils évitèrent généralement de franchir l'intervalle immense qui sépare les paroles des actes et préférèrent demander au papier-monnaie les ressources qu'ils n'osaient pas tirer d'une perception exacte des nouvelles impositions. Une fois introduit dans l'économie nationale, ce papier-monnaie fut une nouvelle cause, et bien plus puissante encore, de stagnation dans la rentrée des revenus publics : la planche aux assignats, tant qu'elle peut fonctionner, est une ressource autrement abondante et autrement rapide, et le grand point avec elle est moins de faire rentrer un peu de papier que d'en faire beaucoup sortir. D'ailleurs, avec un papier-monnaie à dépréciation rapide et continue comme fut l'assignat et comme était dernièrement encore le mark en Allemagne, tout impôt perçu par rôles, exigeant par conséquent quelques délais entre le moment où il est assis et celui où il est perçu, est par là même condamné à devenir tellement insi-

gnifiant que l'État cesse d'avoir intérêt à le recouvrer : il dégénère rapidement en une vaine formalité, indifférente aux gouvernements comme aux gouvernés et à laquelle personne ne s'intéresse plus. C'est ce qui se passa en France sous le règne du papier-monnaie : qu'il ne fût pas payé du tout, comme il arriva souvent, ou qu'il le fût en cette monnaie illusoire, l'impôt attira peu l'attention : on ne souffrit nullement de ses inégalités, on ne s'aperçut pas de ses lourdeurs : même les mesures tentées en l'an III et en l'an IV pour le faire payer en valeurs plus réelles n'eurent pas le temps d'être bien sérieusement appliquées, et l'on peut dire que depuis 1790 jusqu'à l'an V environ, la France prit l'agréable habitude de perdre le contact avec le fisc.

D'autant plus douloureux fut le réveil lorsque le papier-monnaie, ayant achevé sa néfaste carrière et étant bien décidément et bien irrémissiblement mort, disparut à son tour devant le numéraire métallique qui jusqu'alors s'était tenu caché, et que toute les transactions, tous les paiements si longtemps faits en monnaie illusoire, recommencèrent à se faire en valeurs réelles. C'est alors, pour la première fois, que furent mises vraiment à l'épreuve de l'expérience les lourdes contributions directes auxquelles la Constituante avait voulu demander la presque totalité de ses budgets, et tout particulièrement cette contribution foncière de 240 millions en principal, encore si exagérée malgré l'atténuation résultant de l'union des départements belges et quelques diminutions successives, et cette contribution mobilière de 60, plus insupportable encore, même quand elle eût été diminuée, à cause des difficultés inextricables de son assiette. Or il fut rapidement avéré que ces contributions, sans même parler de leurs centimes additionnels, étaient un fardeau vraiment intolérable pour un pays sortant très éprouvé d'une crise sans exemple : et le gouvernement étant de son côté aux prises avec les plus terribles embarras, étant à la fois très besogneux (1) et très avide, il s'engagea entre le contribuable et le fisc une véritable guerre à mort, guerre

(1) Si besogneux qu'il n'avait même pas toujours le papier nécessaire à la formation des rôles. Si les exécutions dont il va être parlé plus bas n'ont pas été plus générales, c'est, en partie, parce que bien des rôles ne pouvaient pas être faits par les administrations municipales, qui ne recevaient pas le papier qu'elles demandaient. Les rapports des inspecteurs des contributions directes de la Gironde, par exemple, relatent plusieurs cas de ce genre.

qui égala sinon dépassa tout ce qu'on avait pu voir sous l'ancien régime, guerre qui n'a pas attiré autant qu'elle l'aurait dû l'attention de l'histoire, guerre qu'il faut connaître pour comprendre comment toute atténuation de ces impôts écrasants et par conséquent tout retour à des impôts indirects était alors, avant tout, un soulagement bien nécessaire.

L'arme principale du gouvernement dans cette lutte fut celle dont la loi du 17 brumaire an V a la première déterminé l'emploi. Cette loi ordonne aux départements, aux communes, de mettre les rôles en recouvrement dans les quinze jours, rend les receveurs et percepteurs responsables, et surtout veut qu'il soit envoyé chez les contribuables en retard des garnisaires, logés, nourris et payés vingt sous par jour, en attendant saisie des meubles, des fruits pendants par racines, etc. Ce mode d'exécution n'était pas chose nouvelle : l'ancien régime en avait fait grand usage, mais, fort souvent tout au moins, les choses n'étaient pas poussées à l'extrême, et la garnison, purement fictive, se réduisait à une signification faite à un redevable qu'on établissait garnison chez lui et que les frais couraient à partir de ce moment. Mercier montre dans son *Tableau de Paris*, un militaire arrivant chez un contribuable retardataire et lui signifiant qu'il établit en garnison chez lui son fusil, puis partant pour aller établir un autre fusil chez un autre redevable. Sous le Directoire il n'en fut pas de même et jamais l'emploi des garnisaires ne fut ni si fréquent ni si impitoyable ; il s'accompagna en outre des vexations et des abus inséparables d'un tel système. Jamais, en effet, le fisc n'eut plus de besoins, plus d'arriérés à recouvrer et le contribuable plus de peine à le satisfaire. Le cultivateur, principal intéressé dans l'affaire, puisque la contribution foncière était alors à elle seule presque la moitié des recettes ordinaires, se trouvait dénué d'argent à un point qu'on avait rarement connu. Ce n'était pas qu'il fût pauvre, à proprement parler, ni que l'agriculture fût alors en décadence : bien au contraire, ses greniers regorgeaient de ces grains qu'il avait évité de vendre contre du papier, surtout au temps du maximum, et ses écuries étaient remplies d'un nombre considérable de bestiaux, que la mauvaise monnaie avait tenus également éloignés des marchés ; mais cette abondance même, jointe à la rareté du numé-

raire, avait amené une crise effroyable de mévente et un abaissement si considérable des prix que le paiement de l'impôt était devenu pour beaucoup un insoluble problème. Sous le règne du papier-monnaie, le trafic normal avait été arrêté faute de vendeurs, chacun fuyant le néfaste papier : maintenant que la bonne monnaie circulait seule et à ciel ouvert, l'offre était infiniment supérieure à la demande, et après les maux de la disette on souffrait maintenant de ceux d'une véritable pléthore de denrées alimentaires. Jamais peut-être, du moins dans les temps rapprochés de nous, la vie ne fut si bon marché qu'en ces premiers temps de retour au numéraire, où le métal argent (l'or étant alors très peu répandu dans la circulation) jouit d'un prestige véritablement incomparable. Le septier de blé tombait d'un prix moyen de 24 livres avant la Révolution à 18 livres, cours moyen de l'an V, et tous les produits agricoles à proportion. Cependant, tandis que les revenus de l'agriculteur subissaient ainsi une baisse inaccoutumée, ses charges, au contraire, augmentaient, et surtout la principale, la main-d'œuvre, raréfiée par la guerre, excitée par les événements mêmes de la Révolution qui avaient développé les idées d'égalité et d'indépendance, rendue plus exigeante par les consommations abondantes dont elle avait pris l'habitude dans ces temps où céréales, viande, lait beurre, etc., refusés aux villes à cause de l'assignat, ne quittaient plus les campagnes, elle profitait des circonstances pour imposer aux propriétaires et aux fermiers de gros salaires pour moins de travail.

Telles étaient les difficultés dans lesquelles se débattaient les cultivateurs lorsque s'abattit sur eux le lourd fardeau de plus de 200 millions à fournir à ce fisc avec lequel on avait perdu l'habitude de compter. Le résultat se devine aisément : impossibilité de faire de l'argent avec des denrées pour qui manquent les acheteurs, arrivée des garnisaires au foyer de ces gens que l'on qualifie de récalcitrants et qui sont en réalité impuissants, saisies et exécutions souvent difficiles d'ailleurs à pousser jusqu'au bout, les acquéreurs faisant défaut, et les habitants s'entendant entre eux pour tenir en échec, par une abstention calculée, le fisc dévorateur. Toujours est-il que sous cette avalanche de poursuites la France offrit alors un triste et pénible spectacle. Les rapports des commissaires du Directoire exécutif auprès des

départements, témoins certes non suspects, puisque directement placés sous la coupe du gouvernement et choisis pour être les agents de sa politique, sont sur ce point d'une unanimité bien remarquable, quoiqu'elle ait été trop peu remarquée des historiens.

« Si, écrit celui du Calvados en nivôse an VII, la baisse de prix des grains continue, la plupart des laboureurs et des propriétaires seront dans l'impossibilité de se soutenir, de payer les contributions. Encore quelques mois et dans chaque commune on ne verra que des saisies, des ventes de mobiliers et une multitude de malheureux... »

Celui de la Sarthe, nivôse an VI : « On gémit, on doit plaindre quantité de malheureux obligés de vendre une partie de leurs effets pour payer les sommes exorbitantes dont ils sont surchargés ; il a fallu recourir à la violence, aux garnisaires, et je suis persuadé que, sans ces voies extrêmes et terribles, on n'eût pas recouvré le montant des contributions de l'an V et années antérieures. »

Celui du Loir-et-Cher, germinal-prairial an VI : « Il faut *arracher* les contributions... La force armée a besoin d'agir et l'on voit malheureusement que la quantité des impôts obère beaucoup le propriétaire. » Un gros propriétaire de cette région, Dufort de Cheverny, d'ailleurs particulièrement désigné aux rigueurs par sa fortune, par sa qualité de ci-devant et par ses opinion anti-jacobines, a donné dans ses *Mémoires* d'intéressants détails à cet égard : « Les impositions écrasent les propriétés, principalement les plus fortes, et l'on est menacé continuellement d'exactions comme dans un pays conquis... Les propriétaires sont tellement écrasés par les impositions qu'ils ne peuvent plus subvenir à leurs dépenses journalières, ni payer les frais de culture, ni venir au secours les uns des autres. L'intérêt de l'argent monte au taux de 4 pour 100 par mois, les journées des ouvriers sont à un prix fou... et le blé ne vaut que 20 sols le boisseau. La nation exige que l'on paie les impositions tous les mois à peine échus, de sorte que maintenant, en s'informant de la santé d'un particulier, on peut aussi s'instruire de celle du garnisaire, car à coup sûr tout le monde en a. »

Le commissaire du Cher, floréal an VI : « Le recouvrement des contributions s'effectue avec lenteur, ce qu'il ne faut attribuer qu'à la rareté du numéraire, au défaut de com-

merce, au vil prix du blé et des bestiaux et à la cherté de la main-d'œuvre. »

Celui de l'Allier, fructidor an VI : « J'ai fait des efforts inouïs pour accélérer la rentrée des impositions : ils ont été couronnés du plus heureux succès dans les quinze derniers jours. Que de malheureux il a fallu pressurer ! Que de contraintes, de saisies, de ventes, ont été faites ! Il m'en coûte d'être obligé d'agir ainsi. » Un pəu plus tard il est moins optimiste : « Les poursuites les plus vives ont été infructueuses. Les redevables offrent des grains et des bestiaux, faute de numéraire. »

Celui de l'Aube, messidor an VII : « Depuis plusieurs mois la force armée, ainsi que les porteurs de contraintes, parcourent les campagnes. »

Celui de Seine-et-Marne, frimaire an VII-prairial an VII : « Il n'y a qu'un cri sur la détresse qui résulte pour les cultivateurs de la vileté du prix des grains, du taux exorbitant de la main-d'œuvre et de la rareté du numéraire. Il est de fait qu'une partie du blé apportée dans les marchés reste invendue. Presque tous les rapports que je reçois s'accordent à peindre le désespoir du laboureur, de manière à faire craindre que la durée de cet état de choses n'entraîne promptement la ruine de l'agriculture... On a voulu me persuader que les garnisons, les porteurs de contraintes et les militaires envoyés en garnison réelle nuisent au recouvrement par les frais qu'ils occasionnent aux contribuables. Cela peut être pour les garnisaires et les porteurs de contraintes, dont quelques-uns commettent des malversations que je m'occupe de réprimer. Mais la présence du militaire et surtout de la cavalerie est très efficace pour accélérer les rentrées. »

Celui de la Somme, frimaire an VII : « Il y a des garnisaires dans toutes les communes, mais la vileté du prix du grain et l'anéantissement du commerce sont des obstacles presque insurmontables. » En germinal et floréal : « Il n'existe plus de moyens assez puissants pour contraindre les redevables.... La troupe de ligne placée en garnison dans les communes retardataires est la dernière ressource à employer. L'administration centrale et le commissaire placé près d'elle ont proposé au ministre des finances ce moyen comme le seul efficace... Il n'existe plus de troupes de ligne dans le département : mais en supposant qu'il en revienne et que

le gouvernement consente qu'elles y soient employées à ce service, quoi qu'on ait dit plus haut de l'efficacité de cette mesure,on pourrait cependant n'en pas obtenir tout ce qu'on s'en promettra, car l'extrême rareté du numéraire opposera toujours de grands obstacles à la rentrée des contributions arriérées et courantes. Le salaire des ouvriers depuis la chute des assignats s'est soutenu à un taux hors de toute proportion avec le bas prix des denrées. »

Celui de la Marne, ventôse an VII : « Le commerce est dans une entière stagnation, et les grains se vendent à un prix qu'on ne se rappelle pas avoir vu aussi bas, dans aucun temps. »

Celui de l'Isère, nivôse an VII : « Les gendarmes ont été mis en contrainte chez tous les percepteurs : ceux-ci ont fait faire des saisies : mais les ventes n'ont pu être consommées, personne ne s'étant présenté pour enchérir... à cause de la pénurie d'argent qui n'est malheureusement que trop vraie dans le département et de la commisération qu'excitent les malheureux saisis. »

Un député de Sambre-et-Meuse écrit le 28 fructidor an VII (1) : « L'excès des impôts des années précédentes et l'immensité des frais des garnisaires, de force armée et des colonnes mobiles employés pour les percevoir, ont frappé de stérilité tout le territoire qui compose ce département et réduit les habitants à un sombre désespoir. Les moyens les plus violents mille fois répétés n'ont pu arracher plus des trois quarts des impositions directes des années V, VI, et VII. » Selon Labrouste, député de la Gironde, plus de 4 000 contraintes avaient été décernées dans ce département et chaque jour le malheureux cultivateur voyait traîner ses meubles et effets sur la place publique où, à défaut d'acheteurs, ils étaient vendus à vil prix. » (Discours du 11 nivôse VI.)

Bref, dans toute la France, « les communes rurales sont changées en autant de villes de guerre ayant chacune leur garnison. » Un député, Depère, proclame à la tribune des Cinq-Cents qu'en ce moment tous les habitants des campagnes sont livrés à la poursuite des garnisaires pour le paiement de la contribution personnelle des années précédentes. Tallien déplore, le 15 ventôse an VI, cet « établissement monstrueux, impolitique autant qu'immoral, que l'excès du

(1) Arch. Nat., AF III, 120.

mal a peut-être rendu nécessaire, mais qui contribue à augmenter le mal lui-même : moyen propre à démoraliser les garnisaires, de la conduite desquels on se plaint partout, parce que partout ils apportent leur inutilité et leurs vices ; moyen qui, en augmentant la dette du cultivateur, le rend chaque jour plus incapable de la payer. » Un autre, Arnould, dans un rapport célèbre du 24 thermidor an VII, où il met en parallèle l'heureuse situation de l'Angleterre jouissant d'un crédit inépuisable et pouvant, chaque fois qu'elle le veut réaliser en vingt-quatre heures un emprunt de 500 millions de francs, et la pénible situation de la France, appelle de tous ses vœux un moyen de faire cesser « le pillage de ces nuées de garnisaires qui couvrent tout le sol de la France et ont coûté en l'an VII, à ce qu'on assure, 50 millions de frais de poursuites aux contribuables ». Chiffre exagéré d'ailleurs et qui provoqua de très vives protestations : mais en faisant la part de l'exagération, il reste malheureusement assez de vérité dans cette boutade pour expliquer le désir général de débarrasser enfin le pays de cette horrible étreinte.

Et voilà quelle fut la cause du mouvement d'opinion qui, dès l'an V, et plus encore dans les années suivantes, ramena vers ces contributions indirectes, imprudemment supprimées au commencement de la Révolution — parce que la haine universelle, dont elles étaient l'objet empêchait alors d'admettre qu'elles n'entraînassent pas nécessairement à leur suite les pratiques vexatoires et tyranniques dont elles s'étaient accompagnées sous l'ancien régime ; mais l'expérience faite des abus plus intolérables encore dont peut s'accompagner la perception d'impositions directes inexorables et inévitables, ramenait peu à peu les esprits vers une plus exacte appréciation des choses. Deux remèdes, en effet, étaient possibles : d'une part, l'amélioration de la répartition extrêmement défectueuse des impositions directes : ce sera l'œuvre, sous Napoléon, de ses préfets, de sa direction des contributions directes et ce sera le but du cadastre : d'autre part, un certain retour à ces impôts sur les consommations qui, eux, ont du moins l'inappréciable avantage de ne se payer que lorsque le contribuable en a le moyen et, quoi qu'on en dise, de se proportionner mieux qu'on ne pense à ses facultés puisqu'ils se proportionnent à ses dépenses. Ce ne sera que sous le Consulat et l'Empire que ce mouvement d'opinion aboutira vraiment à des réalisations et que les

préjugés contraires seront décidément vaincus : mais il est extrêmement remarquable que c'est bien avant le 18 Brumaire, et par suite des barbaries fiscales trop souvent employées sous le Directoire, que des esprits éminents, que des hommes nullement suspects de réaction politique ou sociale, ont bien vu et ont osé dire que le système financier de la France ne serait vraiment établi que le jour où serait réparée l'erreur de la Constituante et où l'on oserait par exemple demander à ces denrées si utiles fiscalement que sont le tabac et le sel une part des dépenses publiques.

Bien des fois cette vérité fut proclamée à la tribune. « Vous devez fonder votre système de finances sur les impôts indirects, disait Bénard Lagrave aux Cinq-Cents le 9 prairial an VI... Ce que vous en avez établi le 9 vendémiaire forme la rentrée principale du Trésor public... » — « Les impôts de consommation, disait Ozun, coûtent peu au peuple, rapportent beaucoup au fisc, sont les moins onéreux parce qu'ils sont payés imperceptiblement... Un impôt sur les boissons est réclamé depuis longtemps. S'il eût existé depuis un an, de combien de maux, de plaintes et de désordres n'eût-il point prévenu la cause? C'est lui qui doit assurer la subsistance des hôpitaux, pourvoir aux besoins pressants et multipliés des communes, arrêter le désordre et le chaos dans lequel se trouve leur administration particulière... Toutes les idées semblent se tourner vers les impôts indirects. » Lacuée adjurait les Anciens « d'alléger les charges des propriétaires et des cultivateurs si on ne voulait pas voir la République périr, ou tomber dans un état d'épuisement pire que la mort. » Saint-Aubin prouvait, par l'exemple de l'Angleterre, combien il était erroné de croire les impôts indirects nécessairement accompagnés des procédés de l'ancien régime. Creuzé-Latouche, une des lumières du Corps législatif d'alors, perdait rarement l'occasion de recommander à ses collègues la réparation de cette grande erreur. En deux ou trois circonstances la nécessité parla assez haut pour que des projets d'impôt vraiment productif sur le tabac (il n'en subsistait qu'un à peu près illusoire) et même sur le sel aient été déposés et discutés. Les Cinq-Cents votèrent en ventôse an VI de nouveaux droits sur le tabac qui, bien que vigoureusement soutenus, échouèrent devant les Anciens et furent remplacés par la loi plus anodine du 22 brumaire an VII. Même l'impôt sur le sel, (entreprise

plus hardie) après avoir été une première fois rejeté par les Cinq-Cents (fructidor an VI), ne tarda pas à être ramené par l'inéluctable nécessité et cette fois voté (pluviôse an VII) malgré l'opposition fougueuse de ceux qui considéraient un pareil établissement comme un démenti que la Révolution s'infligerait à elle-même et comme une amende honorable faite à l'ancien régime : mais, aux Anciens, l'opposition fut encore une fois victorieuse et ne permit pas, pour employer les expressions trop imagées de Dubois Dubais, « que cet arbre de douleur fût jamais replanté sur le sol de la liberté, lorsque surtout vous auriez à craindre de lui voir pousser des racines profondes, étaler au loin des rameaux malfaisants. » Le Directoire fut, s'il faut en croire l'agent royaliste Vannelet, profondément irrité de ce vote, sur lequel il comptait pour soulager son indicible pénurie.

Il n'y eut donc, sous ce gouvernement, que des velléités de rétablissement des impôts de consommation : mais ces velléités mêmes prouvent que ce rétablissement était fatal, pour bien d'autres causes que des raisons mesquines et intéressées. Et, d'ailleurs, s'il fallut attendre jusqu'au Consulat les droits réunis et jusqu'à l'Empire les droits sur le sel, c'est bien avant Napoléon que l'on revint en arrière sur un point extrêmement important, à savoir les octrois des villes : des villes, dont les seules ressources étaient des centimes additionnels, irrécouvrés, à des contributions irrécouvrables, et dont, conséquemment, la détresse surpassait encore celle des finances de l'État. La correspondance administrative du temps abonde en détails navrants sur cette incroyable misère qui, elle aussi, n'a pas attiré suffisamment l'attention des historiens. Voici par exemple quel était l'état de Bordeaux vers les débuts de l'an VI : « Les rues, les promenades et les fontaines publiques sont sans entretien, elles s'encombrent des immondices qu'on n'a pas les moyens de faire enlever. L'illumination (c'est-à-dire l'éclairage) des rues, soutenu uniquement depuis plusieurs mois par le produit de collectes volontaires, est aujourd'hui complètement suspendue et livre les ténèbres de la nuit à la débauche, au brigandage et à tous les excès : les commissaires de police, dont cet état de choses augmente tous les jours l'importance, en même temps qu'il accroît leurs peines et leurs travaux, réclament en vain leur salaire : les employés des administrations municipales (des trois cantons de Bordeaux)

privés de tout traitement depuis plus de six mois et réduits à la dernière détresse, manquent à la fois et des moyens d'existence que leur doit la République et des forces nécessaires au travail dont ils sont chargés. » L'absence totale d'éclairage, qui force à laisser les rues obscures, au moment où la foire d'octobre peut être le signal d'un afflux considérable de malfaiteurs, et les bureaux à fermer à la chute du jour, alors que le travail serait plus pressant que jamais, inspire les plus vives inquiétudes. « Pourquoi, dit aux Cinq-Cents le représentant Labrouste, faut-il que les malades dans les hôpitaux ne doivent leur pain qu'au dévouement des administrateurs et à la pitié publiques, que les détenus dans les maisons d'arrêt n'aient dû jusqu'à ce jour qu'à l'infraction des règles prescrites la conservation de leurs tristes jours, et que trois fois, pour éviter d'ouvrir les prisons, il ait fallu faire ouvrir illégalement les caisses publiques, qu'une ville immense... sans lumière, sans bois pour ses corps de garde, sans garde soldée, sans traitement pour ses commissaires de police, n'ait pour garantie de la sûreté et de la tranquillité publique que le dévouement de ses fonctionnaires et le bon esprit de ses habitants !... » C'est, d'ailleurs, l'histoire de toutes les villes. De Marseille les membres de l'administration centrale des Bouches-du-Rhône écrivent, le 6 prairial an VI, que les immondices refluent journellement sur le pavé, que le manque d'eau fait craindre des maladies épidémiques, que les pavés et les rues sont à un point de dégradation tel qu'un plus long retard de réparation ne peut qu'augmenter considérablement la dépense. L'administration municipale de Bourges se plaint le 2 frimaire an VII de n'avoir ni bois ni chandelle, d'être harcelée par des créanciers qui la tourmentent journellement, de ne pouvoir donner de pain à ses employés, aux commissaires de police, aux juges de paix. « Si, déclare-t-elle, vous ne pouvez nous procurer les fonds qui nous sont nécessaires pour faire face à nos engagements, nous vous invitons à choisir d'autres administrateurs qui, plus habiles que nous, sauront faire marcher la machine sans nourrir les ouvriers. » De Versailles, on écrit le 6 vendémiaire an VII : « Nous devons huit mois à tous nos employés, dont les traitements sont trop modiques, et cinq mois aux tambours de la garde nationale. Les uns et les autres sont dans la plus affreuse misère. La plupart man-

quent de chaussures et de vêtements. Nous n'avons point de bois pour le chauffage de nos bureaux et des corps de garde : nous sommes hors d'état de faire éclairer nos rues... Nos dettes s'élevaient au 1er de ce mois à plus de 130 000 et nous n'avons qu'un revenu annuel d'environ 25 000 pour faire face à plus de 100 000 francs de dépenses obligées, quoique réduites avec la plus sèvère parcimonie. » La capitale elle-même, bien qu'elle reçoive des pouvoirs publics des secours refusés aux autres villes, n'échappe point du tout à cette misère générale, et c'est même pour elle que les Conseils législatifs sont bien forcés de créer des ressources qui ne soient point illusoires, dont la rentrée soit certaine, ne dépende point de rôles qui souvent font défaut, de poursuites qui souvent sont sans effet : des impôts dont le poids se dissimule en s'incorporant pour ainsi dire à la valeur des objets. C'est pour Paris, et spécialement pour les hôpitaux de Paris, réduits à la dernière détresse, que la loi du 27 vendémiaire an VII, revenant sur une des suppressions les plus célébrées et les plus populaires de la Révolution, rétablit un octroi municipal et de bienfaisance. Elle le fait, d'ailleurs, avec une timidité visible et avec la préoccupation, évidente jusque dans les plus petits détails, de rendre impossible le renouvellement de certaines pratiques qui, en juillet 1789, avaient poussé toute une population irritée à l'assaut des barrières : mais elle le fait, et le principe est posé. Et bientôt la loi du 11 frimaire autorise les villes à établir, en cas d'insuffisance de leurs centimes, des taxes indirectes et locales, jusqu'à concurrence des sommes reconnues nécessaires, et à condition que le mode de perception adopté entraîne le moins possible de frais et de gêne pour la liberté des citoyens et du commerce. Les critiques les plus violentes et les appréciations les plus élogieuses se sont tour à tour fait entendre au sein des Conseils. « Ou, disait Bigonnet, les impôts que le projet rétablit sont injustes, ou la Révolution qui les détruisit est elle-même une injustice. La suppression des droits d'entrée, d'octroi, fut un des leviers puissants dont on se servit pour renverser le gouvernement des rois. Brisez-le pour toujours, ou craignez que les partisans de ce régime proscrit ne s'en saisissent... Bientôt des compagnies financières se présenteraient en foule et parviendraient encore, au moyen de quelques secours intéressés, à s'acquérir le droit de pressurer, d'opprimer le

peuple... Introduire le fisc dans un État, c'est effectuer sur tout un peuple cette imprécation que Junon lançait contre les Troyens : *Acheronta movebo.* » Mais à ces déclamations s'opposait avec force le langage de la raison, et les contributions indirectes trouvaient de très ardents défenseurs, même des panégyristes : « Leur système fécond, disait un orateur, est le seul efficace, le seul salutaire, le seul véritablement productif, le seul qui procure au Trésor public des perceptions journalières et certaines : c'est là qu'est la restauration des finances et du crédit, c'est là qu'est l'encouragement de l'agriculture. » Dès l'an VII une vingtaine de villes, Bordeaux, Nantes, Rouen, Poitiers, Dijon, Versailles, etc., manifestèrent leurs préférences en établissant chez elles de ces octrois municipaux et de bienfaisance ; la liste s'en accrut sous le Consulat, et les meilleurs juges en semblable matière, à savoir les intéressés eux-mêmes, se chargèrent donc de proclamer les avantages, ou, si l'on veut, la moindre malfaisance, de ces taxes que condamnent aujourd'hui si sommairement les gens décidés à trouver mauvais tout impôt qui n'est point personnel et progressif, et dont le principal grief contre les impôts de consommation est qu'ils ne comportent ni personnalité ni progressivité. La vérité est qu'ils peuvent fort bien être plus facilement supportables que des impositions directes exagérées et mal assises, que leur rétablissement, à la fin de la Révolution et sous Napoléon, répondit à des nécessités inéluctables et fut un soulagement pour les populations : et si nous poursuivions jusque sous le Consulat l'histoire curieuse du rétablissement de l'octroi, il serait facile de prouver que la faculté donnée à certaines grandes villes de prélever sur les produits de l'octroi une partie de leur contingent à la contribution personnelle-mobilière fut un bienfait infiniment précieux pour la population pauvre de ces villes. Mais nous ne voulons point dépasser ici la date du 18 brumaire : il nous a paru avant tout essentiel de rappeler comment ce sont les procédés inhumains de la fiscalité directoriale, ignorés sans doute de ceux qui s'obstinent à croire que la France était belle au grand soleil de messidor, qui expliquent, très naturellement et très légitimement, un mouvement d'opinion fort injustement apprécié par M. René Renoult dans le passage cité plus haut.

M. Marion.

Jean-Jacques ou le saint de la Nature

Au terme de ses remarquables et copieux travaux sur la religion de Rousseau, M. Pierre-Maurice Masson, le très regretté professeur de l'Université de Fribourg, nous dit voir avant tout en lui un *mainteneur de la sensibilité catholique.*

De son côté M. Ernest Seillière, qui a consacré à Jean-Jacques un nombre considérable de recherches, caractérise essentiellement Rousseau comme un *mystique*, et le rousseauisme comme une *hérésie chrétienne de caractère mystique.* En quel sens de telles formules doivent-elles être entendues?

I

Le « Mysticisme » de Jean-Jacques Rousseau.

Il se fait de nos jours un si déplorable abus du mot *mystique*, qu'il est absolument nécessaire d'essayer avant tout d'en retrouver le sens authentique.

Il y a deux méthodes pour définir : une méthode que j'appellerai matérielle, ou par le plus grand cercle, et qui est celle des modernes ; et une méthode que j'appellerai formelle, ou par le cas le plus pur, et qui était celle des scolastiques.

Par la première, on circonscrit d'un seul coup tout le vaste domaine qui se trouve de fait appartenir à un mot pris à l'état brut, avec toute l'extension qu'il comporte dans l'usage courant, et l'on risque de capter ainsi les éléments les plus hétéroclites, comme il est arrivé à William James lorsqu'il a étudié l'expérience religieuse. Par la seconde on vise d'abord le cas le plus éminent et le plus typique où le mot en question soit employé proprement, pour dégager la forme intelligible qu'il signifie avant tout, puis on élargit progressivement le sens ainsi obtenu, étendant la notion, tirant sur elle jusqu'à l'extrême limite d'élasticité.

Employant cette seconde méthode, et interrogeant la science ici compétente, je veux dire la théologie, il nous apparaîtra que le mot mystique convient proprement et avant tout à la « connaissance expérimentale des choses divines procurée par le don de Sagesse », et plus généralement à l'état de l'homme qui vit habituellement « sous le régime des dons du Saint-Esprit ». Voilà la notion tout à fait propre de la mystique ; celle-ci est une vie intellectuelle et affective à la fois, et suréminemment, puisque le don de Sagesse, s'il suppose la charité, réside dans l'intelligence : le mystique dépasse la raison — parce qu'il est uni au principe de la raison ; l'intelligence en lui se fait disciple de l'amour — parce que, privés ici-bas de la vision de Dieu, la charité seule peut nous connaturaliser aux choses divines et nous procurer ainsi de ces choses une connaissance suprarationnelle.

Comment après cela cette notion essentiellement théologique va-t-elle s'étendre en se dégradant?

Faites-la tomber dans le plan de la nature, elle signifiera alors tout effort pour parvenir à l'union divine, ou à quelque succédané de celle-ci (à l'Absolu, à la Vérité, à la Perfection, à la Puissance...), en dépassant la raison, mais par un moyen naturel : soit le sentiment, on a alors le mysticisme de la sensibilité, le « belphégorisme », pour employer un mot à la mode, soit la pure intelligence, on a alors le mysticisme de l'intelligence, disons, en un sens très général, la Gnose, ou cette sorte d'extase métaphysique à laquelle l'ascétisme hindou semble ordonné.

Enfin si la notion du mysticisme se dégrade et s'affale encore davantage, on appellera mystique l'état de celui qui se dirige, non par la raison, mais par une « foi » quasi-

religieuse en un idéal (ou en un mythe) quelconque, c'est en ce sens que Péguy parlait de la mystique républicaine ; plus généralement encore on appellera mystique l'état d'un homme disposé naturellement à chercher dans les choses un élément que la simple connaissance rationnelle ne suffit pas à saisir.

On peut ramasser ainsi, mais en discernant leur valeur et leurs degrés, la plupart des acceptions du mot mystique actuellement en usage, mais on voit aussi que toutes ces acceptions secondaires sont foncièrement impropres ; une notion qui se rapporte à la pleine possession de l'âme par le Saint-Esprit, à un état qui est *au-dessus* de la raison, ne peut être étendue que par les analogies les plus extérieures aux illusions qui, par ambition ou par démission de l'intelligence, dépriment l'homme *au-dessous* de la raison, ou aux simples dispositions naturelles à sympathiser avec le mystère.

Bien qu'il nous fasse entendre dans toute son œuvre, en particulier dans ses travaux sur Rousseau, des leçons d'une bienfaisante qualité rationnelle, M. Seillière, je dois le remarquer ici, à cause des déficiences d'une méthode nominaliste et pragmatiste qui lui défend de rechercher l'essence ou la « quiddité » des choses dont il parle, ne caractérise le mysticisme que par la prédominance de la sensibilité dans la sphère religieuse ou quasi-religieuse, — « mysticisme » équivaut pour lui à « enthousiasme affectif et irrationnel assuré de l'alliance d'un dieu », — et, avec cela, il emploie le mot mysticisme d'une manière *univoque*. Par suite il ignore l'existence d'un pseudo-mysticisme intellectualiste, en réalité non moins pernicieux que l'autre, et il méconnaît, trompé par son allure apparemment rationnelle et géométrique, le « mysticisme » égalitariste du *Contrat social;* il nous propose enfin comme homogènes et continus, comme répondant au même concept générique, le mysticisme d'une sainte Thérèse ou d'une sainte Catherine de Gênes et le « mysticisme » de Jean-Jacques Rousseau : ce qui est un péché contre la sainte loi de *discernement* qui commande la vie de l'intelligence.

*
* *

Jean-Jacques Rousseau ne professe pas seulement en théorie la philosophie du sentiment, comme les moralistes anglais de son temps, qui sont encore des intellectuels et

des analystes dissertant sur la sensibilité. On l'a bien souvent remarqué, il est lui-même, et avec quelle intensité, il *est* tout sentiment, il vit dans toutes les fibres de son être, avec une sorte d'héroïsme, le primat de la sensibilité.

Ce primat de la sensibilité, il nous le présente, pour ainsi parler, à l'état pur. Est-ce à dire que la part de la raison soit nulle chez lui? Non, certes. La raison chez un tel homme a un double rôle. Tantôt elle se met au service de la passion, déployant alors une prodigieuse virtuosité dans l'argumentation sophistique, c'est le Jean-Jacques moraliste, stoïcien, plutarchien, tout guindé de vertu, réprobateur des vices de son siècle, le Rousseau des *Discours*, de la *Lettre à d'Alembert*, et du *Contrat social*. Tantôt, et c'est infiniment plus subtil, la raison, comme une lampe impuissante, assiste aux excès de la passion, elle en discerne avec une remarquable perspicacité toute la malice ; mais comme elle ne bouge pas pour les empêcher, demeurant toute spéculative, elle ne fait en réalité qu'en augmenter l'attrait, en leur donnant je ne sais quelle saveur de perversité intelligente et *artistique*, puisqu'il appartient à l'artiste, selon le mot d'Aristote, de rester artiste quand il *pèche en le voulant*. C'est le Jean-Jacques à « l'âme faible », l' « indolent » Jean-Jacques, le vrai Jean-Jacques, qui ne résiste à nulle allicience, qui décline et plie, qui s'abandonne au plaisir, et qui voit qu'il fait mal, et qui garde les yeux levés vers l'image du bien, et qui prend à la fois ses délices dans le bien qu'il aime sans le faire et dans le mal qu'il fait sans le haïr. C'est le Jean-Jacques qui, protégé par sa bonne *maman* des Charmettes, de la manière que l'on sait, contre les périls de son âge, répand devant Dieu, après avoir reçu les leçons toutes spéciales de Mme de Warens, ses effusions religieuses et son pur amour de la vertu ; atteint des habitudes dégradantes racontées dans les *Confessions*, époux de Thérèse devant la nature, confident brûlant de Mme d'Houdetot et de ses amours avec Saint-Lambert, s'établit de bonne foi professeur de morale, venge la famille et le foyer, flétrit éloquemment l'adultère et les vices du siècle ; excitateur des plus violents mythes révolutionnaires, nous montre les périls de la révolution ; ayant lâché sur les cœurs, dans la *Nouvelle Héloïse*, toutes les contagions de la volupté, fait tranquillement soutenir par Julie, quand il est trop tard, les maximes d'une salubre éthique rationnelle. « Voulez-vous

qu'on soit toujours conséquent? Un des écrits au moins portera de bons fruits ! » disait-il lui-même à propos de la langoureuse *Héloïse*, et de la stoïcienne *Lettre sur les spectacles*, qui s'opposent comme le blanc et le noir et qu'il composa en même temps.

Mais si nous voulons voir dans tout son relief le primat du sentiment, ce ne sont pas tant les œuvres, c'est la vie de Jean-Jacques que nous devons considérer. N'est-ce pas du reste par le spectacle de lui-même offert à tous, avec, sans doute, une morbide impudeur, mais aussi avec un prodigieux éclat lyrique, et le charme naturel de l'inconventionnalisme, qu'il éveille en nous, malgré nous, une étrange sympathie? Toutefois la question est de savoir s'il ne nous amène pas ainsi à sympathiser précisément avec les parties les plus basses de notre âme, et ce que le goût du sens peut avoir en nous de plus frelaté.

Je n'ai pas à suivre ici en détail cette vie d'un si grand intérêt psychologique. Qu'il me suffise d'indiquer ce qui fait à mes yeux son caractère le plus singulier ; c'est ce qu'on pourrait appeler le *mimétisme de la sainteté*, je ne dis pas comédie hypocritement calculée, — Rousseau a toujours été sincère au sens que les disciples de M. Gide donnent à ce mot, — je dis mimétisme spontané, naïf, *sincère*, jaillissant du cœur, et dont Jean-Jacques a été la première dupe. Sincérité, c'est la qualité de ce qui est pur et sans mélange. Il y a une « sincérité » qui consiste à dissoudre l'unité du moi rationnel pour suivre toutes les pentes de l'individualité matérielle. C'est la « sincérité » de la matière, elle ne serait parfaite qu'à la limite, dans l'isolement de toute forme, la pure dispersion, la pure potentialité. S'il est vrai que l'homme est homme par ce qu'il y a de principal en lui, c'est-à-dire par l'esprit, et que sa sincérité d'homme consiste dans la pureté de son regard spirituel, par quoi il se connaît sans mensonge — (aussi bien la sincérité, qui n'est pas seulement pureté, mais bien pureté d'une connaissance dite à soi-même ou à autrui, ne peut-elle s'entendre proprement que par rapport à l'esprit), — alors il faut dire que cette *sincérité de la matière*, qui nous met dans la nuit et nous livre à tous les fantômes, à toutes les dissociations du rêve, est tout le contraire de la vraie sincérité. De cette sincérité de la matière, tant chérie de nos freudiens, le pauvre Jean-Jacques est un exemple éminent, véritablement le prototype.

Concentrant en lui-même l'héritage de tous les déséquilibres introduits dans le monde depuis la Réforme, malade et perdu de névrose, profondément *asthénique*, champ clos de contrastes héréditaires épuisants, il joint à de merveilleux dons d'artiste, à une intelligence vive, et capable d'un remarquable *bon sens* instinctif, à une sensibilité suraiguë, à des désirs du sublime, à une flamme de génie qui paraît dans ses yeux admirables, une impuissance extraordinaire des fonctions par lesquelles l'homme domine rationnellement le réel : dans l'ordre spéculatif, tout effort de construction logique et cohérente est pour lui un supplice (1), « ses raisonnements différents ne concordent jamais qu'à la cadence de sa plainte (2), » et surtout, dans l'ordre pratique, la volonté en tant que faculté rationnelle est nulle chez lui.

Réaliser un dictamen de la raison, faire passer dans l'être, dans son propre être agissant, une détermination jugée bonne, cela lui est impossible ; il représente pour le psychologue un cas vraiment extraordinaire de privation de cet acte de la raison pratique que les thomistes appellent l'*imperium*, et par lequel notre intelligence, sous la motion de la volonté, commande à nos facultés d'exécution, par un *fiat* définitif, d'introduire dans le redoutable monde de l'existence ce que notre jugement a déclaré devoir être fait (3). Quant au jugement moral lui-même, il est souvent fort bon, voire excellent chez lui, du moins le jugement « spéculatif », qu'il porte en consultant son amour de la vertu ; et quel est l'homme qui n'aime pas la vertu, qui ne la trouve pas belle et bonne? C'est là un effet des inclinations essentielles de la nature humaine, et c'est pourquoi nous sommes tous portés si naturellement à exiger la vertu chez les autres ; or Jean-Jacques, qui n'est pas gêné par les maximes du monde et par les préjugés de la fausse raison, le bon Jean-Jacques de la nature arbore avec plus de candeur que personne, que dis-je, avec une sorte de cynisme, cet amour théorique de la vertu. Mais s'il s'agit d'un jugement « pratique » à

(1) Cf. *Confess.*, livre III.

(2) Charles Maurras, *Romantisme et révolution*, préface à l'édition définitive.

(3) Cf. *Deuxième dialogue :* « Enflammé par la longue contemplation d'un objet, il fait parfois dans sa chambre de fortes et promptes résolutions qu'il oublie ou qu'il abandonne avant d'être arrivé dans la rue. *Toute la vigueur de sa volonté s'épuise à résoudre; il n'en a plus pour exécuter.* »

porter, s'il s'agit de déterminer par rapport à ses fins propres, de choisir pour lui-même, en face du réel, ce qui est à faire *hic et nunc*, alors la raison chavire et l'attrait du moment est si puissant, si exclusif en lui, qu'il lui fait tenir d'emblée pour absolument impossible tout essai de rapprocher du ciel spéculatif et de ses règles supérieures l'acte à poser sur terre, et le dispense ainsi de l'ombre même d'un effort ou d'un combat (1).

Autant dire qu'il n'y a chez Jean-Jacques aucune rectification de la volonté. De là ses actions viles et sa *veulerie* morale. C'est essentiellement par cette lâcheté devant le réel que s'expliquent l'abandon de ses cinq enfants, et ses crises passionnelles, et ses ruptures d'amitiés, toutes les hontes et toutes les misères de sa vie.

Alors? Alors nous sommes aux antipodes de la vie morale et de la sainteté ! Oui certes, mais voyez ce qui va se passer. Incapable de s'imposer au réel par cet acte suprême de commandement rationnel sans lequel il n'est pas de vertu morale, Jean-Jacques s'arrête et demeure dans le plan de l'art, de la vertu d'art, qui est complète dès qu'elle *juge bien* de ce qu'il faut faire. Il juge donc — et il juge bien, quand il ne s'agit pas de se déterminer lui-même *hic et nunc* — il juge donc, et ne fait pas. Et là, délivré du souci de l'exécution, il se contente de rêver sa vie, de la construire dans le monde des images et des jugements artistiques ; et comme il est un admirable artiste, et qu'il a l'amour de la vertu, et qu'il se complaît dans l'image du bien, c'est une miraculeuse vie de douceur et de bonté, de sainteté laïque, qu'il construit ainsi. Comment donc nous étonner qu'il s'attendrisse sur lui-même, et que Saint-Preux et Julie, c'est-à-dire Jean-Jacques toujours, versent sur la vertu les larmes du plus sincère enthousiasme, au moment même où ils s'abandonnent aux penchants les

(1) On sait que dans les *Dialogues*, écrits entre 1772 et 1775, et où l'on voit *Rousseau juge de Jean-Jacques*, celui-ci raconte que dans ses promenades solitaires il se créait toute une compagnie de fantômes romanesques au milieu desquels il vivait, avec lesquels il conversait, qui lui faisaient un monde plus réel que le monde de la terre. C'est là un très curieux phénomène de décharge mentale, où le jeu imaginatif côtoie l'hallucination. La psychologie de ces êtres singuliers, que Jean-Jacques appelle *nos habitants*, est éminemment instructive de la psychologie de Jean-Jacques lui-même, c'est un cas idéal pour Freud ! et qu'il serait bien intéressant d'étudier en détail.

moins vertueux? Dédoublement plutôt qu'hypocrisie, combien plus pernicieux d'ailleurs et plus morbide.

Mais quoi, il va suffire maintenant d'une occasion favorable, ou d'un progrès de la névrose, pour que ce monde imaginaire où Rousseau passe le meilleur de sa vie, glisse à son tour dans l'existence, mais par fraude si je puis dire, par la voie, non de la volonté morale, mais au contraire d'un plus complet laisser-aller à l'automatisme des images, d'une fissure psychologique définitive. Alors cette vie qu'il a renoncé à façonner par le difficile effort de la volonté morale, c'est sa vie même que Jean-Jacques laissera maintenant son rêve disposer comme un spectacle, en suivant la pente de la plus grande facilité intérieure, et les inclinations de la volonté artiste. Par touches espacées d'abord, puis à la fin d'une façon systématique et continue, il fait de son être même un trompe-l'œil, une simulation de perfection, une représentation de sainteté.

Voyez-le au moment où après son premier Discours il s'établit sauvage et copiste de musique à dix sous la page : faisant de sa timidité et du fond insociable de sa nature le moyen même de ce rayonnement parmi les hommes qu'il a jusqu'alors ambitionné en vain, il a trouvé une sorte d'équilibre intérieur, il se réforme, c'est-à-dire il commence à rêver non plus seulement en imagination, mais en action, à libérer ses images, non seulement dans ses livres, mais dans sa vie. « Tout contribuait à détacher mes affections de ce monde... Je quittai le monde et ses pompes... Une grande révolution venait de se faire en moi, un autre monde moral se dévoilait à mes yeux... C'est de cette époque que je puis dater mon entier renoncement au monde. »

Réforme sans doute, mais réforme artistique de lui-même, non réforme morale : le fond reste gâté, tout pourri d'amour-propre et de complaisance sensuelle envers soi. Il décide « d'appliquer toutes les forces de son âme à briser les fers de l'opinion, et à faire avec courage tout ce qui lui paraissait bien, sans s'embarrasser aucunement du jugement des hommes », — ce qui est certes une manière d'imiter les saints, à condition de ne se délivrer du jugement des hommes que pour se lier à celui de Dieu, mais il déclare aussitôt que c'est là le « dessein le plus grand peut-être, ou du moins le plus utile à la vertu, que jamais mortel ait conçu », montrant par là, comme par la savante publicité

qu'il donne à son entreprise, qu'il se réforme pour le public et non pour lui-même. Il affiche une allure plébéienne et joue le cynique chrétien, mais il est plus que jamais occupé de l'effet qu'il produit sur le monde de la noblesse et de l'argent, qui le visite sans cesse dans sa chambre et qui applaudira bientôt le *Devin du village*. Enfin il est un exemple pour l'humanité, un professeur de vertu, un réformateur des mœurs, et c'est à ce moment même que le futur auteur de l'*Emile* met son troisième enfant aux Enfants-Trouvés.

Voyez-le après cela dans ses dernières années, après l'exil, après ses grandes amertumes et ses grandes tribulations. Il a fui Hume et l'Angleterre, en proie à un véritable accès de folie, comme il l'avouait lui-même à Corancez, il a erré pendant trois ans de ville en ville, poursuivi par les démons de la manie des grandeurs et de la manie de la persécution. Il est de retour à Paris, il va écrire les *Dialogues* et les *Rêveries*. Il se sent enveloppé dans une « œuvre de ténèbres » dont il ne peut par aucun moyen « percer l'effrayante obscurité », et à laquelle concourt « toute la génération présente »; il est entouré de « triples murs de ténèbres », enfermé dans « l'immense édifice de ténèbres qu'on a élevé autour de lui ». Il sait que le monde entier est ligué contre lui, que le complot des philosophes a juré sa perte, qu'il est contraint de vivre « séquestré de la société des hommes ». « La ligue est universelle, sans exception, sans retour; et je suis sûr d'achever mes jours dans cette affreuse proscription, sans jamais en pénétrer le mystère ». Eh bien, il pardonne, il ne répond plus à ses détracteurs, il use de générosité envers David Hume, il ne fait plus que pleurer sur ses maux, sur « les bonnes œuvres qu'on ne lui a pas laissé faire », sur sa bonté sans seconde. Bernardin de Saint-Pierre s'émerveille de la simplicité et de la paix de son humble logis de la rue Plâtrière. Désintéressé, sobre, doux, indulgent, résigné, pauvre et aimant la pauvreté, il vit dans la retraite, il a renoncé à la fréquentation des grands comme à l'habit arménien, il herborise, il a tout à fait quitté le monde. Sans doute il ne s'est pas quitté lui-même, néanmoins il y a vraiment sur lui, à ce moment, un reflet de grandeur et de bonté. Qu'est-il donc arrivé en réalité?

En réalité il a glissé définitivement dans le rêve; sous la pression de la douleur et de tourments d'ailleurs trop réels,

tandis que d'autre part la vieillesse amenait une certaine sédation des passions, la maladie mentale a achevé son œuvre, Rousseau a rompu non pas tout lien moral avec le monde, mais bien tout lien psychologique avec le réel. Dès lors il peut devenir indifférent, il le croit du moins, aux choses extérieures, qui ne lui sont plus rien ; ne subissant plus la contrainte du réel, décomprimé si j'ose dire, son moi fictif, son moi de bonté, le moi de son imagination et de son sentiment, le moi de son rêve artiste se déploie dans une libre détente : « Si mon mari n'est pas un saint, qui est-ce qui le sera? » s'écriera Thérèse après sa mort. Jean-Jacques entre à pleines voiles dans la sainteté, dans sa sainteté, au moment où il devient fou, où il entre au port de Démence. Ah ! c'est bien le saint du siècle, — tous les pèlerinages à son tombeau ne l'attestent-ils pas (1)? La reine elle-même fait ce pèlerinage. Les âmes sensibles viennent d'abord, puis les « bons républicains » viendront à leur tour à l'île des peupliers d'Ermenonville verser des larmes sur la tombe du « saint martyr », de « l'homme de la nature et de la vérité, » de « l'homme qui n'a jamais marché que dans les sentiers de la vertu », et vénérer ses reliques, sa tabatière, ses sabots, son bonnet, — « le bonnet est le signe de la liberté », s'écriait Chérin à Montmorency, en 1791, en montrant à la foule le bonnet de Jean-Jacques, « et celui-ci a couvert la tête du plus illustre de ses défenseurs ».

C'est dans ce malade de génie, dans ce vain simulacre que le dix-huitième siècle possède son authentique exemplaire de vertu, tandis que la vraie sainteté mendie sur les routes, en la personne de Benoît Labre.

Je ne sais pas de contrefaçon pathologique plus frappante que celle-là ; fantôme vivant et palpable de bonté et de sagesse, avec au-dedans un entendement à la dérive, une volonté ruinée, incapable de la moindre rectification rationnelle et du moindre usage proprement humain, — et des dons

(1) Même enthousiasme en Allemagne. Herder invoque Jean-Jacques en termes passionnés : « C'est moi-même que je veux chercher, pour me trouver enfin, et ne plus me perdre ; viens, Rousseau ! Et sois mon guide ! » Sa fiancée Caroline considère Rousseau comme « un saint et un prophète », qu'elle adore. Campe grave sur le socle d'une statue de Jean-Jacques, ces mots : « A mon saint... » (Sur l'influence de Rousseau en Allemagne, voir J. Texte, *J.-J. Rousseau et le cosmopolitisme littéraire*. Paris, 1909, et L. Reynaud, *Histoire de l'influence française en Allemagne*. Paris, 1914).

d'artiste plus beaux que jamais ; pur abandon au fil des eaux du rêve, et surtout, surtout, âme pleinement, totalement, suprêmement envahie par l'amour de soi.

« Il faut être soi », aime-t-il à répéter dans les dernières années de sa vie, ce qui signifie dans sa bouche : Il faut être son individualité sensible comme Dieu est son être. Sa sainteté consiste à *s'aimer sans se comparer*. Par un de ces tours inouïs d'acrobatie psychologique dont la maladie seule est capable, n'ayant jamais conçu sa vie morale que comme un spectacle, il cesse de penser à l'opinion que les autres ont de ce spectacle le jour où il n'y a plus que lui pour remplir la salle, il cesse de tout ordonner à son moi le jour où son moi a tout absorbé, et ainsi l'égocentrisme parvenu à son point de culmination devient capable de singer le désintéressement de la charité : le Moi de Jean-Jacques est devenu si immense qu'aucun obstacle ne peut plus le froisser, si divin qu'il n'a plus de contraire, en sorte que Jean-Jacques s'aime lui-même trop absolument pour avoir encore de l'amour-propre (1), c'est-à-dire pour envier ou demander quelque chose à autrui. « Pas plus susceptible de modestie que de vanité, il est *content de sentir ce qu'il est* ». « Je m'aime trop pour pouvoir haïr qui que ce soit. Ce serait resserrer, comprimer mon existence, et je voudrais plutôt l'étendre sur tout l'univers ».

Écoutez-le rendre lui-même témoignage à sa sainteté : « Je doute, écrit-il, que jamais mortel ait mieux et plus sincèrement dit à Dieu : Que ta volonté soit faite ». Il est persuadé qu'il est unique en son espèce (comme les esprits purs), qu'il est l'homme bon par excellence, le meilleur des hommes (2), non qu'il soit *vertueux* — il a renoncé à cette

(1) Dans le IVe livre de l'*Emile*, sous prétexte que l'amour de soi est la passion primitive, Rousseau expliquait déjà que nous devons nous aimer *plus que toute chose*, opposait « l'amour-propre », qui se compare aux autres, et qui, engendré par la vie de relation, produit les passions haineuses, à « l'amour de soi » qui ne regarde que nous, dans la solitude de notre Moi absolu, et qui est source de toute bonté. Bref, il faisait déjà de l'amour en soi un substitut de l'amour de Dieu : esquissant ainsi dès cette époque une projection théorique de sa propre psychologie, non parvenue encore à sa pleine évolution pathologique.

(2) Cf. *Conf.*, l. I, prologue. — *Rêveries*, 4e Promenade : « Heureux si par mes progrès sur moi-même, j'apprends à sortir de la vie, *non meilleur, car cela n'est pas possible*, mais plus vertueux que je n'y suis entré. » *Conf.*, l. I : « Je crois que jamais individu de notre espèce n'eut naturellement moins de vanité que moi. »

prétention depuis qu'il a entièrement cédé à son moi de rêve, et qu'il est devenu saint du même coup, — mais parce qu'il est *bon*, parce qu'il incarne en lui la Bonté de la Nature (distinction qui échappera aux pèlerins d'Ermenonville et aux dévots du *saint martyr*). « Je partirais avec défiance, » écrivait-il en 1763, faisant allusion à un projet de suicide, « *si je connaissais un homme meilleur que moi...* »

Et encore, après avoir parlé de ses fautes : « Avec tout cela, je suis très persuadé que, de tous les hommes que j'ai connus en ma vie, *aucun ne fut meilleur que moi* (1) ».

Et que dirai-je? Il a raison de se proclamer bon, il faut le croire, il est vraiment l'homme de la *bonté naturelle*, personne n'a réalisé au même degré et dans un état aussi pur la sorte de bonté dont la nature humaine est capable lorsqu'elle développe ses inclinations originelles dans le seul et unique plan de la sensibilité, dans l'isolement parfait de la raison et sans le secours de la grâce. Il nous montre très exactement tout ce que peut et tout ce que ne peut pas cette *bonté*. Il est à ce point de vue un exemplaire unique et précieux, où étudier sur le vif la morale de la pure affectivité sensitive. *Quel dommage*, ajouterons-nous avec la femme du jardinier de Montmorency, « *que cet homme si bon faisait des évangiles!* et vous savez, disait-elle, qu'il n'y a que Dieu qui ait le droit de faire des évangiles (2) ».

A la fin il s'attribue, selon le mot de M. Seillière, une sorte d'*immaculée conception*, entendons ce privilège unique d'être par excellence l'homme de la nature, l'homme en qui ne subsiste nulle trace de la corruption originelle due à l'état de civilisation. Et il devient comme Dieu même : « Tout est fini pour moi sur la terre. On ne peut plus m'y faire ni bien ni mal !... Et m'y voilà tranquille au fond de l'abîme, pauvre mortel infortuné, mais *impassible comme Dieu même* (3) ».

Pauvre Jean-Jacques détaché de tout en vérité, sauf de son Moi exorbitant ! Ayons compassion de lui comme de Nietzsche, victimes l'un et l'autre, parce qu'ils les ont vécus jusqu'au bout, des principes de folie qu'ils ont reçus de leur siècle. (Principes de folie qu'ils ont rendus à leur époque avec usure.) Mais méfions-nous de cette compassion. Qu'elle

(1) *Première lettre à M. de Malesherbes.*
(2) Brizard, *Pèlerinage d'Ermenonville.* Masson, III, 86.
(3) *Rêveries*, Promenade.

ne nous masque pas la monstrueuse aberration de ce « *moi* de qualité sordide », « constitué juste juge de l'univers », ni les catastrophes irréparables dont est responsable cette « sensibilité indignée et plaintive dressée en manière de loi » et « appelée en dernier ressort contre l'univers (1) ».

Et maintenant, ce mimétisme de la sainteté, cette transposition menteuse de la plus haute vie religieuse dans le plan de la pure subjectivité de l'appétit et de la passion, cette ambition d'atteindre Dieu et la vie divine par la sensibilité, l'imagination affective, et la pure irrationalité, est-ce que tout cela ne montre pas en Jean-Jacques le représentant le plus typique de la mystique naturaliste du sentiment?

Chantons, célébrons la présence
Du nouveau dieu du sentiment,

s'écriait Baumier dans son *Tombeau et apothéose de Rousseau.*

L'idée que M. Seillière a du mysticisme : « enthousiasme affectif et irrationnel assuré de l'alliance d'un Dieu », est faite exprès pour Jean-Jacques Rousseau. Disons qu'il n'a rien du vrai mystique, mais qu'il est bien mystique au sens le plus avili de ce mot : il a, selon le mot très exact de M. Seillière, laïcisé le quiétisme, et les extraordinaires *Dialogues* écrits à la fin de sa vie ne sont qu'une transposition laïque des erreurs de Molinos et de Mme Guyon ; il y développe pour son propre compte une curieuse doctrine de la *non-résistance* absolue aux impulsions du sentiment, une doctrine de la passivité totale, condition du plein épanouissement de la bonté primitive, qui est tout un quiétisme de la nature.

Il avoue alors que « Jean-Jacques n'est pas vertueux », — et cet aveu même est pour lui une délivrance, qui lui ouvre la sainteté, comme avait fait pour Luther l'aveu que la concupiscence est invincible. (Il est vrai que c'est la société des hommes qui, en le mettant dans des « situations violentes », est coupable des fautes commises par un cœur si bon). Il avoue que Jean-Jacques est « esclave de ses sens » (ajoutant d'ailleurs que « l'homme sensuel est l'homme de la nature, l'homme réfléchi celui de l'opinion : c'est celui-ci qui est dangereux, l'autre ne peut jamais

(1) Ch. Maurras, *Romantisme et révolution*, préface de l'édition définitive.

l'être, quand même il tomberait dans l'excès »). Mais s'il cesse ainsi de se draper de vertu, s'il abandonne ses prétentions de jadis à une moralité stoïcienne, c'est qu'il a mieux que la vertu, il est *bon*, il est « l'homme primitif » : il est uni à la Nature par la bonté comme Mme Guyon pensait être unie à Dieu par la grâce, il a pu, trop souvent, être « coupable », il n'a jamais été « méchant » (Luther de même pouvait *pécher fortement*, il ne cessait jamais de *croire plus fortement* encore, et d'être ainsi en état de grâce) ; la bonté naturelle est l'état de grâce de Rousseau. Il suit les douces motions de la Nature et le *sentiment intérieur* comme Mme Guyon croyait suivre l'instinct divin ; il a le don déifiant de la sensibilité comme elle pensait avoir la charité ; il s'évade du réel par l'imagination, comme elle croyait se détacher des créatures, il s'adonne à la rêverie comme elle pensait s'adonner à l'oraison. Il est visité par ses « habitants » comme elle croyait être visitée par les lumières d'en haut.

C'est en répandant sur tant d'âmes la contagion de cette religiosité pervertie qu'il a donné à la pensée moderne un de ses aspects caractéristiques. Le mot de romantisme peut prêter à bien des confusions. Il y a eu de tout, et même du très bon, dans le complexe mouvement historique classé sous ce nom. Mais en tant que, dégagé de ses connotations contingentes, il signifie un certain mal de l'esprit, caractérisé par une religieuse éviction de la raison et de ses œuvres, le débridement sacré de la sensibilité, le saint étalement du moi et l'adoration de la primitivité naturelle, il faut dire et répéter après Charles Maurras, M. Pierre Lasserre et M. Seillière, que Rousseau, comme il est le « père du monde moderne », est aussi le père du mal romantique.

Jean-Jacques juge de toutes choses par son appétit, non par son intelligence. Il juge donc de toutes choses par rapport à son Moi, car l'appétit est aussi férocement subjectif que l'intelligence est inexorablement objective. Son Moi devient le centre du monde, quelque chose de si intéressant *par soi* qu'il mérite d'être contemplé et aimé *pour lui-même*, dans toutes ses parties et dans toutes ses œuvres, nobles ou ignobles, simplement parce qu'il est. Il se raconte lui-même comme Dieu se raconte dans la création. Il rêve, et il dit son rêve, et si le réel n'y correspond point, il n'y peut rien, c'est le réel qui a tort. *Il n'y a de beau que ce qui*

n'est pas (1), répétait-il d'ailleurs constamment, dans une formule métaphysiquement haïssable. En 1765, à Strasbourg, un M. Angar se fit présenter à lui pour lui dire : « Vous voyez, monsieur, un homme qui élève son fils suivant les principes qu'il a eu le bonheur de puiser dans votre *Emile*. — Tant pis, monsieur, lui répond Jean-Jacques, tant pis pour vous et pour votre fils (2) ! » Enfin, si l'analyse que nous avons tentée de sa simili-sainteté est exacte, il apparaît que « l'indolent Jean-Jacques » n'a été — monstrueusement — qu'un artiste, — « la nature n'en a fait qu'un bon *artisan*, sensible, il est vrai, jusqu'au transport »..., dit-il de lui-même (3), je veux dire que les dominantes mentales de l'art, envahissant, à la faveur du délire, le champ entier de l'esprit, ont pris chez lui la place de tout développement humain, et fait de sa vie même un pur simulacre romanesque.

Relisons l'extraordinaire prologue des *Confessions*. « Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple, et dont l'exécution n'aura point d'imitateurs ».

Voilà pour la modestie.

« Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature ».

Voilà pour la nature.

« Et cet homme, ce sera moi. »

« Moi seul. Je sens mon cœur et je connais les hommes. Je ne suis fait comme aucun de ceux que j'ai vus ; j'ose croire n'être fait comme aucun de ceux qui existent. Si je ne vaux pas mieux, au moins je suis autre. Si la nature a bien ou mal fait de briser le moule dans lequel elle m'a jeté, c'est ce dont on ne peut juger qu'après m'avoir lu ».

Voilà pour la conception « angéliste » de l'individu. Et voici maintenant pour la sainteté, et pour la religion du Moi :

« Que la trompette du jugement dernier sonne quand elle voudra, je viendrai, ce livre à la main, me présenter devant le souverain juge. Je dirai hautement : voilà ce que j'ai fait, ce que j'ai pensé, ce que je fus. J'ai dit le bien et le mal

(1) « Un des mots qu'il a le plus répété en sa vie, de vive voix et par écrit est celui-ci : *il n'y a rien de beau que ce qui n'est pas.* » D'Escherny, *Éloge de J.-J. Rousseau*, en tête de *l'Egalité*, 1796, I, p. lxxvii. Masson, II, 260.

(2) Cf. Seillière, *Jean-Jacques Rousseau*. Paris, Garnier, 1921, p. 132.

(3) *Second Dialogue.*

avec la même franchise... Je me suis montré tel que je fus : méprisable et vil quand je l'ai été ; bon, généreux, sublime, quand je l'ai été : j'ai dévoilé mon intérieur tel que tu l'as vu toi-même, Être éternel. Rassemble autour de moi l'innombrable foule de mes semblables ; qu'ils écoutent mes confessions, qu'ils gémissent de mes indignités, qu'ils rougissent de mes misères. Que chacun d'eux découvre à son tour son cœur au pied de ton trône avec la même sincérité, et puis qu'un seul te dise, s'il l'ose : *je fus meilleur que cet homme-là.* »

Admirons comme il se confesse. Tout fidèle est prêtre, avait dit Luther. Jean-Jacques est simultanément le pénitent qui avoue, et le prêtre qui juge. Il s'accuse : c'est pour s'absoudre lui-même. Il a, si j'ose dire, retourné comme un gant l'humilité chrétienne. Ah ! il en prend à son aise avec l'Être éternel. En réalité cet Être éternel n'est déjà guère plus qu'un nom de la Conscience, — guère plus que le Dieu immanent de la philosophie romantique.

II

Le Christianisme de Jean-Jacques.

Jean-Jacques, — sur ce point encore M. Masson et M. Seillière ont raison, — Jean-Jacques doit assez peu, au moins directement, à Calvin et à la théologie calviniste. Il doit plus à Genève et au civisme genevois, et plus encore au climat du Léman, à ce singulier mélange de simplicité naturiste, de sensualité et de quiétisme, de sensibilité passionnée et d'inertie, qui semble caractériser le tempérament moral de cette région (à ce point de vue Rousseau, bien que son ascendance soit originairement française, reste profondément romand). Ce qu'il doit à Calvin c'est sa prétention à la vertu, son moralisme, son affectation de rigidité rationnelle, si cruellement démentie par sa vraie nature, et surtout son attitude essentiellement protestante de *protestation*, sa manie native de censurer les mœurs d'autrui. C'est aussi, négativement, la *privation* des moyens de grâce et de vérité qui, sans l'hérésie calviniste, auraient pu maintenir dans un meilleur équilibre son patrimoine héréditaire.

D'autre part sa conversion au catholicisme, dans ce triste *hospice des catéchumènes* de Turin dont on voudrait espérer que la description soit poussée au noir, est plus sincère sans doute qu'il ne le prétend dans ses *Confessions;* je dis plus sincère, je ne dis pas plus réelle et plus profonde, car par un de ces mystères qui effrayent la pensée, peut-être pour n'avoir pas rencontré un homme vraiment saint dans le milieu catholique où il entrait, on dirait que la grâce n'a jamais *pris* en lui. De la foi et de la vie catholique il n'a jamais saisi que le goût extérieur, les apparences sensibles, dont sa voracité sensuelle, nullement réduite, exaspérée d'insatisfaction au contraire pendant son enfance calviniste, s'est repue à satiété dans l'atmosphère équivoque de Mme de Warens. Il n'est revenu au calvinisme qu'en 1754, il est donc resté pendant vingt-six ans dans l'Église catholique. Sans ce passage par le catholicisme, sans l'abus des choses saintes et des divines vérités que sa culture catholique lui a permis, Rousseau n'aurait pas été complet, il n'y aurait pas eu de Jean-Jacques, je l'accorde volontiers. Mais j'ajoute qu'il a passé par le catholicisme comme certains ferments pathogènes passent dans un organisme ou dans un milieu de culture, pour augmenter leur virulence.

Rousseau est un tempérament religieux, comme Luther. Il a toujours eu de vastes besoins religieux, disons qu'il y avait en lui, naturellement, de riches dispositions religieuses, beaucoup plus riches que chez la plupart de ses contemporains (et qu'est-ce que les plus riches dispositions religieuses, sans la vie surnaturelle?) C'est par cette puissante virtualité religieuse qu'il a agi sur le monde ; encore qu'il soit lui-même trop occupé de son seul moi, trop lunatique et trop paresseux pour avoir jamais voulu assumer les responsabilités d'un tel rôle, il est essentiellement, en réalité, un Réformateur religieux.

C'est pourquoi il ne pouvait prendre tout son élan qu'en passant par l'Église, pour pouvoir mieux dérober les paroles de vie. C'est l'Évangile, c'est le christianisme qu'il manie, en les corrompant.

Il a aperçu de grandes vérités chrétiennes oubliées de son siècle, et sa force a été de les rappeler, mais il les a dénaturées en les faisant choir dans le plan du pur sentiment et du pur instinct. Quand il réagit contre la philoso-

phie des lumières, quand il proclame contre l'athéisme et le cynisme des philosophes l'existence de Dieu et de l'âme, quand il invoque contre le nihilisme critique de leur vaine raison la valeur de la nature et de ses inclinations primordiales, quand il fait l'apologie de la vertu, de la candeur, de l'ordre familial et du dévouement civique, quand il affirme la dignité essentielle de la conscience et de la personne humaine (affirmation qui devait avoir sur l'esprit de Kant un si durable retentissement), ce sont des vérités chrétiennes qu'il dresse devant ses contemporains. Mais des vérités chrétiennes vidées de substance, et dont il ne reste plus que la surface brillante, et qui tomberont en miettes au premier choc, car elles ne tiennent plus leur être de l'objectivité de la raison et de la foi, elles ne subsistent plus que comme des expansions de la subjectivité de l'appétit. Des vérités chrétiennes *affolées*, selon le mot si profond de Chesterton, et qui déraisonnent, déclarant la nature bonne sous tous les rapports et absolument, la raison incapable d'atteindre le vrai, capable seulement de dépraver l'homme, la conscience infaillible, la personne humaine tellement « digne » et tellement divine qu'elle ne peut valablement obéir qu'à elle-même.

Surtout, et voilà le point capital, Jean-Jacques a dénaturé l'Évangile en le *naturisant*, je veux dire en l'arrachant à l'ordre surnaturel, en transposant certains aspects fonciers du christianisme dans le plan de la simple nature.

Considérez le dogme rousseauiste de la Bonté naturelle. Il n'est qu'un affalement, dans le plan de la nature, du dogme chrétien de l'Innocence adamique (1).

Considérez le dogme rousseauiste de l'Égalité. Il dérive en droite ligne de l'Évangile *naturisé* (2).

Considérez enfin le Mythe lui-même de la Révolution. Est-ce qu'il ne dérive pas, lui aussi, d'une *naturisation* du christianisme? Attendre la résurrection des morts, et le jugement universel qui fera régner la justice sur la terre comme au ciel, attendre la révélation de la parfaite Jérusalem, où tout est lumière, ordre et joie, mais attendre tout cela dans les conditions mêmes de la vie présente, et l'at-

(1) Cf. *Revue universelle*, 1er mai 1923 : « Deux idées modernes. »

(2) Cf. *Revue universelle*, 15 mai 1921 : « Une philosophie de l'histoire moderne. »

tendre de la force de l'homme, non de la grâce du Christ ; croire que nous sommes appelés à mener une vie divine, la vie même de Dieu, — *ego dixi : dii estis*, — mais le croire de notre vie naturelle, non de notre vie de grâce ; proclamer la loi de l'amour du prochain, mais en la séparant de la loi de l'amour de Dieu, ce qui déprime l'amour, fort comme la mort et dur comme l'enfer, au rang de ce qu'il y a de plus bête et de plus lâche au monde, au rang de l'humanitarisme ; comprendre, comme Jean-Jacques l'a si bien ressenti quand il était laquais, qu'il y a dans ce monde quelque chose de détraqué, je ne sais quoi d'horrible et qui ne devrait pas être, mais vouloir que le monde soit remis en place par la volonté humaine ou par l'effort de la nature, et non pas secouru par les divines médications que dispense l'Épouse du Christ, en attendant l'Époux lui-même, quand il viendra avec le feu, et fera toutes choses nouvelles ; bref, laïciser l'Évangile et garder les aspirations humaines du christianisme en supprimant le Christ, est-ce que ce n'est pas là tout l'essentiel de la révolution? Or, c'est Jean-Jacques qui a consommé cette opération inouïe, commencée par Luther, d'extirper, si je puis ainsi parler, le ferment chrétien hors de l'Église, et de le *naturiser* complètement. C'est à lui que nous devons ce cadavre d'idées chrétiennes dont l'immense putréfaction empoisonne aujourd'hui l'univers : il n'est rien de plus destructif qu'un ferment divin corrompu.

C'est pourquoi Jean-Jacques est le Père de la Révolution, comme il est le Père du Mythe de l'Égalité et du Dogme de la Bonté naturelle. Le rousseauisme est « une hérésie chrétienne de caractère mystique », dit M. Seillière. Une hérésie fondamentale et par la base, je le veux bien, une réalisation intégrale de l'hérésie pélagienne, par le mysticisme de la sensibilité : disons plus exactement que le rousseauisme est une radicale *corruption naturaliste* du *sentiment chrétien*.

Cela même, me semble-t-il, nous montre combien est utile pour nous l'étude de Jean-Jacques Rousseau. Elle nous fournit un principe de discernement sûr. Si nous découvrons en nous, si nous rencontrons dans le monde quelque principe qui relève du rousseauisme, nous saurons que ce principe n'est pas un principe neuf, un principe jeune que nous pourrions être tentés d'assumer en le christianisant, mais qu'il est un principe ancien en train de se défaire, que c'est du christianisme déliquescent et corrompu ; et nous le jetterons dehors, car

il n'est rien de plus absurde que de vouloir joindre ensemble et concilier une forme vivante et sa corruption.

*
* *

Peu d'hommes ont exercé sur l'histoire moderne une action aussi forte que Luther et Jean-Jacques Rousseau. A ce point de vue ils apparaissent tous deux comme des *prophètes*. Les anciens admettaient que certains hommes sont doués d'une faculté de prophétie naturelle, en ce sens qu'ils sont disposés à recevoir et percevoir dans leur âme les influences des agents cosmiques supérieurs. Disons que ceux-là sont des prophètes de l'esprit du monde, des prophètes d'en bas, qui concentrent dans leur cœur les influences qui travaillent durant toute une période historique les profondeurs de l'humanité blessée ; ils annoncent alors l'âge qui va les suivre, et en même temps ils renvoient sur l'avenir avec une énergie prodigieuse ces influences qui ont trouvé en eux leur unité. C'est en ce sens que Luther et Rousseau ont été des prophètes.

Mais de quelle manière ont-ils tous deux agi sur les hommes? Par persuasion intellectuelle, par illumination spirituelle, ou par l'exemple d'une personnalité héroïque? Non. Mais par un éveil de sympathies affectives, et une diffusion étonnante de leur individualité matérielle. Ils répandent autour d'eux la contagion de leur moi, les ondes de leurs sentiments et de leurs instincts, ils absorbent les gens dans leur tempérament ; Jean-Jacques a, à ce point de vue, une vertu d'imprégnation d'autant plus grande qu'il est lui-même plus déséquilibré. Tout le dix-neuvième siècle a subi cette imprégnation pathologique. Pervertisseur prodigieux, Rousseau nous vise non à la tête, mais un peu au-dessous du cœur, il avive en nos âmes les cicatrices mêmes du péché de nature, il évoque les puissances d'anarchie et de langueur qui sommeillent en chacun de nous, tous les monstres qui lui ressemblent. Il profite de toutes les insuffisances de la raison, qui se manifestent dans le monde moderne d'une manière si terriblement accentuée, pour livrer notre détresse, non à l'action de la grâce, mais à celle de notre nature inférieure. Surtout il a appris à notre regard à se complaire en nous-mêmes et à se faire le complice de ce qu'il voit ainsi, et à découvrir le charme de ces secrètes meurtrissures de la sen-

sibilité la plus individuelle, que les âges moins impurs abandonnaient en tremblant au regard de Dieu. « Tous les voiles du cœur ont été déchirés, disait Mme de Staël à propos de la *Nouvelle Héloïse*. Les anciens n'auraient jamais fait ainsi de leur âme un sujet de fictions ». L'art moderne et la pensée moderne, ainsi blessés par lui, auront beaucoup de peine à retrouver la pureté et la rectitude qu'une intelligence tournée vers l'être connaissait autrefois.

III

L'Héritage de Rousseau.

Si nous devions faire l'inventaire des grandes idées que Rousseau a laissées en héritage à la pensée moderne, il nous faudrait étudier l'idée de l'Homme et le mythe de la Nature, l'idée de la formation de l'Homme et l'utopie de l'Éducation négative, l'idée de la Cité humaine et les mythes du Contrat social, de la Liberté, de l'Égalité, de la Souveraineté du Peuple, de la Volonté générale, de la Loi, tels que nous les trouvons chez Rousseau. Mais je préfère m'arrêter encore un moment sur la Religion de Jean-Jacques, sur son « christianisme » considéré maintenant au point de vue spécial de sa théorie de la religion, — disons sur son idée du christianisme.

Cette question a fait l'objet, ces dernières années, d'études considérables (1) ; voici ce qu'il me paraît important d'en retenir :

1° Jean-Jacques est foncièrement *anti-intellectualiste*. « L'état de réflexion, nous dit-il, est un état contre nature. L'homme qui médite est un animal dépravé », « les idées générales et abstraites sont la source des plus grandes erreurs des hommes, jamais le jargon de la métaphysique n'a fait découvrir une seule vérité », « le raisonnement, loin de nous éclairer, nous aveugle ; il n'élève point notre âme, il l'énerve et corrompt le jugement qu'il devait perfectionner ». Dans cette suspicion universelle qui frappe « l'art de raisonner » le cœur seul « est appelé en témoignage ». « Pourvu que vous

(1) Voir surtout Pierre-Maurice Masson, *la Religion de Rousseau;* Ernest Seillière, *Mme Guyon et Fénelon, précurseurs de Rousseau* (Alcan, 1918).

sentiez que j'ai raison, je ne me soucie pas de vous le prouver (1). » Et enfin, texte célèbre, dont les passages précédents nous indiquent le véritable sens : « Je ne raisonnerai jamais de la nature de Dieu que je n'y sois forcé par le sentiment de ses rapports avec moi. Mon fils, tenez votre âme en état de désirer qu'il y ait toujours un Dieu, et vous n'en douterez jamais ». Formule très vraie en un sens, mais qui signifie pour Jean-Jacques que cela est le *seul* moyen de connaître l'existence de Dieu.

Rousseau a donc, en fait, pour unique critérium l'inclination du désir et les émotions décisives du sentiment. Autrement dit, c'est par ordre à ce qu'il veut, non à ce qui est, c'est *per ordinem ad appetitum* qu'il juge du vrai. « La vérité que je connais, écrivait-il à Dom Deschamps, ou ce que je prends pour elle, est très *aimable*... » Hélas, l'intelligence renonce si difficilement, même chez lui, à ses exigences essentielles, qu'elle ne peut pas, malgré tout, ne pas percevoir l'insuffisance d'un tel motif. De là cette singulière réserve de doute que Rousseau, comme Kant, maintient à l'arrière-plan de sa foi philosophique. Lorsqu'il l'aperçoit trop clairement, il se rabat sur la théorie des illusions consolantes : « Quand l'Être immense dont le cœur s'occupe n'existerait pas, il serait encore bon qu'il s'en occupât sans cesse, pour être plus maître de lui-même, plus fort, plus heureux, et plus sage. » « Je veux vivre en homme de bien et en bon chrétien, disait-il à Mme d'Épinay, parce que je veux mourir en paix, et que d'ailleurs ce sentiment ne gêne en rien la suite de ma vie, et qu'il me fait concevoir une espérance qui m'est douce, quand je ne serai plus... Illusion, peut-être ; mais si j'en avais une plus consolante, je l'adopterais. » Cette théorie des illusions consolantes, qui paraît absurde à bon droit, est difficilement évitable avec une psychologie comme celle de Jean-Jacques. Comme le dit très justement M. Masson, « jamais il n'a pénétré dans ce

(1) *Deuxième lettre à Sophie* (Masson, II, p. 56), Rousseau continue ainsi (IIe et IVe Lettres) : « Je veux parler à votre cœur, et je n'entreprends pas de discuter avec les philosophes. Ils auraient beau me prouver qu'ils ont raison, je sens qu'ils mentent, et je suis persuadé qu'ils le sentent aussi... Si vous sentez que j'ai raison, je n'en veux pas davantage. » Cf. IIIe Lettre à Sophie : « En philosophie, substance, âme, corps, éternité, mouvement, liberté, nécessité, contingence, etc., sont autant de mots qu'on est contraint d'employer à chaque instant et que personne n'a jamais conçus... » Il dit vrai en ce qui le concerne.

ciel de la vérité qui déconcerte et effraye... Ce qui lui importe, ce n'est pas tant l'objectivité de sa foi que la certitude rassurante qu'il y trouve ». Quand un homme est ainsi fait, et qu'il met sérieusement son cœur dans les rêves et les chimères dont il jouit en imagination, et qu'à ses yeux « il n'y a rien de beau que ce qui n'est pas », une fiction pleinement aimable doit avoir plus de valeur et acquérir à la fin pour lui *presque* autant de certitude pratique que les choses qu'il sait vraies.

2° Jean-Jacques est déjà *pragmatiste*, j'entends de sentiment et de tendance, et sans vouloir pour cela lui imposer les vues théoriques des pragmatistes contemporains. Les « vérités de pratique » sont les seules qui l'intéressent ; autrement dit, il ne désire pas la vérité pour elle-même (il en aurait peur plutôt, il craindrait de la trouver *froide*), il ne la désire que par rapport au bien de l'homme, et à ce qui donne du prix à la vie humaine. « La vérité qu'il aime n'est pas tant métaphysique que morale ».

Il est difficile de ne pas remarquer ici qu'il s'exprime tout à fait comme William James : « Je crois donc que le monde est gouverné par une volonté puissante et sage ; je le vois ou plutôt je le sens, et cela m'importe à savoir. Mais ce monde est-il éternel ou créé? Y a-t-il un principe unique des choses? Y en a-t-il deux ou plusieurs et quelle est leur nature? Je n'en sais rien ; et que m'importe? Je renonce à des questions oiseuses, qui peuvent inquiéter mon amour-propre, mais qui sont *inutiles à ma conduite* et supérieures à ma raison ». Et encore : « Je ne cherche à savoir que ce qui importe à ma conduite. Quant aux dogmes, qui n'influent ni sur les actions ni sur la morale, et dont tant de gens se tourmentent, je ne m'en mets nullement en peine... »

3° Jean-Jacques est très délibérément *immanentiste*, — j'entends encore ce mot dans son sens le plus général, et comme exprimant une tendance foncière plutôt que tel ou tel système en particulier ; — c'est seulement par une postulation spontanée de la nature, par un besoin du sentiment, par une expérience immédiate que Dieu peut selon lui se manifester à l'homme.

Aussi bien la révélation objective d'une vérité surnaturelle et la foi dogmatique ne sont-elles rien pour lui. « Est-il simple, est-il naturel, demande-t-il, que Dieu ait été

chercher Moïse pour parler à Jean-Jacques Rousseau? »

Au surplus, cet antirationaliste tout imprégné (et cela était fatal, puisqu'il ne sait leur opposer que le sentiment) des sophismes de cette fausse raison qu'il fait profession de mépriser, rejette comme n'étant « point du tout des choses mystérieuses », mais « des absurdités lumineuses et palpables, des choses évidemment fausses », les mystères catholiques, avant tout le mystère de l'Eucharistie. « Je vous avoue même, écrit-il dans une lettre où il fait l'apologie du sentiment religieux et du christianisme de la nature, que toutes les formules en matière de foi ne me paraissent qu'autant de chaînes d'iniquité, de fausseté et de tyrannie ».

Quant à la conduite morale, la conscience de chacun se suffit absolument et n'a besoin d'aucun secours et d'aucun enseignement, ni divin ni humain, qui l'éclaire et la rectifie. « Conscience ! conscience ! instinct divin... juge infaillible du bien et du mal, qui rends l'homme semblable à Dieu ! » C'est ce juge infaillible qui, comme le remarquait cruellement Jules Lemaître, a permis à Jean-Jacques l'abandon de ses enfants, non sans avoir d'abord, nous dit-il dans les *Confessions*, « examiné » la chose « sur les lois de la nature, de la justice et de la raison, et sur celles de cette religion pure, sainte, éternelle comme son auteur, que les hommes ont souillée, etc. » Voilà un bel examen ; on en sait l'issue. « Cet arrangement, ajoute l'homme de la nature, me parut si bon, si sensé, si *légitime*... » — « Si je me trompai dans mes résultats, rien n'est plus étonnant que la *sécurité d'âme* avec laquelle je m'y livrai... »

La piété de Jean-Jacques peut-elle avoir besoin du secours d'un Dieu transcendant? Non certes. Le vicaire savoyard « converse » avec Dieu, mais il « ne le prie pas ». « Je ne lui demande pas... le pouvoir de bien faire : pourquoi lui demander ce qu'il m'a donné? » Ou bien, quand Rousseau prie, c'est « comme les anges qui louent Dieu autour de son trône », c'est pour dire : « Que ta volonté soit faite, » à moins que ce ne soit pour s'écrier, comme le dit M. Masson qui voit dans une telle formule la *prière-type* de Jean-Jacques : « O Dieu, viens à moi, parle-moi, console-moi, et mérite que je te proclame ! »

Comprenons surtout quelle est, dans la religion rousseauiste, la fin dernière de l'homme. Devenir un avec Dieu, oui sans doute. Mais non pas en étant élevé par Dieu à une

participation de sa vie, fixé en lui par la vision de son essence. En absorbant au contraire, en résorbant en nous la Divinité. Moi, moi, divin moi, toujours moi, c'est en lui-même toujours que Jean-Jacques veut la béatitude : « La suprême jouissance est dans le contentement de soi-même. C'est pour mériter ce contentement que nous sommes placés sur la terre et doués de la liberté... » « On ne peut être heureux sur la terre qu'à proportion qu'on s'éloigne des choses et qu'on se rapproche DE SOI ; *on se nourrit alors de sa propre substance, mais elle ne s'épuise jamais.* » « Non, Dieu de mon âme, je ne te reprocherai jamais de l'avoir faite à ton image, afin que je puisse être *libre, bon et heureux comme toi.* » La béatitude en effet, c'est d'être comme Dieu, « impassible comme Dieu », jouissant « de rien *sinon de soi-même* et de sa propre existence », dans un état où l'on « *se suffit à soi-même comme Dieu.* »

« Dans le paradis de Jean-Jacques, écrit fort bien M. Masson, Dieu lui-même s'effacera discrètement pour laisser la place à Jean-Jacques. Le paradis qu'il rêve, c'est celui qu'il remplira tout entier, celui qui lui donnera les suprêmes voluptés dans le contentement et la jouissance de lui-même, parce qu'il se sentira Dieu lui-même, libre, bon et heureux comme lui. « *J'aspire*, dit-il, *au moment où, délivré des entraves du corps, je serai moi-même sans contradiction, sans partage, et n'aurai besoin que de* MOI *pour être heureux.* » Sans doute sommes-nous ici au centre de la folie de Jean-Jacques. Mais nous sommes aussi au centre du Paradis de l'Immanence.

Eh bien, avec tout cela, et tout en niant le péché originel et la rédemption, Rousseau croit à l'Évangile et se proclame chrétien. Que dis-je ! Il dirige les consciences, il revigore le sel de la terre, il rassure dans leurs doutes les abbés ou les séminaristes troublés qui s'adressent à lui. « Quoi? écrit-il à l'un d'eux, vous refuseriez d'embrasser le noble métier d'officier de morale?... Et cela pour quelques énigmes auxquelles ni vous ni moi n'entendons rien. Vous n'avez qu'à les prendre et les donner pour ce qu'elles valent, en ramenant *sans bruit* le christianisme à son véritable objet. » C'est ce que s'emploie à faire le vicaire savoyard, qui, ayant rejeté la foi catholique, reste consciencieusement dans l'Église, et continue à y exercer son ministère comme auparavant, bien plus ! mieux qu'auparavant : « Autrefois je disais la

messe avec la légèreté qu'on met à la longue aux choses les plus graves quand on les fait trop souvent ; depuis mes nouveaux principes, je la célèbre avec plus de vénération ; je me pénètre de la majesté de l'Être suprême, etc (1). »

Ah ! c'est un ton que nous connaissons bien, et on a souvent remarqué déjà que le vicaire savoyard est le premier prêtre *moderniste*. Mais d'où vient ce modernisme de Rousseau, quelles sont ses origines immédiates? Il vient des Charmettes et de Mme de Warens. M. Seillière a insisté avec raison sur l'importance de la transmission à Jean-Jacques, par les soins de sa *chère maman*, d'un quiétisme considérablement avili et dégradé encore depuis le temps de Mme Guyon. Il y a là un point de chute du faux mysticisme extrêmement curieux à noter. Jean-Jacques a été formé dans l'atmosphère spirituelle de Mme de Warens, il en a été marqué pour toujours. Piétiste lorsqu'elle était protestante, quiétiste après sa conversion, cette aimable dame ne se contentait pas, dans sa persuasion de l'indifférence absolue des actes extérieurs, d'initier théoriquement et pratiquement Jean-Jacques et le jardinier Claude Anet aux bienfaits de la polyandrie, elle a initié en même temps Jean-Jacques à la vie de l'esprit, elle a été son « théologien libérateur ». Il est essentiel de relever ce contact de Jean-Jacques, au moment où il devenait lui-même, avec une spiritualité dépravée ; on dirait que si une touche mystique se rencontre toujours à l'origine des œuvres divines, une touche de faux mysticisme se rencontre aussi à l'origine des grandes œuvres de désordre. C'est auprès de Mme de Warens que Jean-Jacques a développé sa religiosité naturaliste, s'enchantant lui-même, en ses promenades matinales dans le verger des Charmettes, de son *sentiment de la vertu*, et de ses vagues émotions, et de ses effusions devant l'auteur de *l'aimable nature* C'est là qu'il a appris ces singulières collusions du charnel et du divin où il s'est toujours plu, et ce souci de relever par le péché le goût de la vertu, qui est chez lui comme une dérision du mot de saint Paul : *virtus in infirmitate perficitur*. C'est de Mme de Warens qu'il a appris à ne plus redouter l'enfer, et à ne plus croire au péché originel, qui contredit trop ouvertement son cœur, lequel *se sent* naturel-

(1) C'est dans les mêmes sentiments de « respect sans foi » que les disciples du vicaire savoyard communieront et feront leurs Pâques. Masson, III, 62-63.

lement bon (1). Écoutons-le, son sucre empoisonné est instructif. Mme de Warens, nous explique-t-il, ne croyait pas à l'enfer. Il faut être méchant pour y croire. « Les dévots, haineux et bilieux, ne voient que l'enfer, parce qu'ils voudraient damner tout le monde. Les âmes aimantes et douces n'y croient guère : et l'un des étonnements dont je ne reviens point est de voir le bon Fénelon en parler dans son *Télémaque* comme s'il y croyait tout de bon ; mais j'espère qu'il mentait alors ; car enfin, quelque véridique qu'on soit, il faut bien mentir quelquefois quand on est évêque. Maman ne mentait pas avec moi ; et cette âme sans fiel, qui ne pouvait imaginer un Dieu vindicatif et courroucé, ne voyait que clémence et miséricorde où les dévots ne voient que justice et punition ». Rousseau remarque là-dessus que la doctrine du péché originel et de la rédemption est détruite par ce système, que la « base du christianisme vulgaire », comme il dit, en est ébranlée, et que le catholicisme ne peut subsister. « Maman cependant », ajoute-t-il, « maman était une bonne catholique, ou prétendait l'être, et il est sûr qu'elle le prétendait de très bonne foi. Il lui semblait qu'on expliquait trop littéralement et trop durement l'Écriture. Tout ce qu'on y lit des tourments éternels lui semblait comminatoire ou figuré. *En un mot, fidèle à la religion qu'elle avait embrassée, elle en admettait sincèrement toute la profession de foi ; mais quand on venait à la discussion de chaque article, il se trouvait qu'elle croyait tout autrement que l'Eglise, toujours en s'y soumettant...* »

Admirable formule de l'état d'esprit moderniste ! Mais c'est l'état d'esprit de Mme de Warens. Si Jean-Jacques est le père du Modernisme, Mme de Warens en est la digne *maman*.

Jean-Jacques, ajoutons-le, n'a pas coutume de prendre soin lui-même de sa progéniture, et ses paternités lui sont à charge. C'est sans le vouloir qu'il est le père de la Révolution, car malgré les sentiments démagogiques qu'il affectait au temps de ses *Discours* et de son amitié avec Diderot, ses penchants secrets l'inclinaient à désirer la paix et la conservation sociale, utiles à la tranquillité de sa rêverie. C'est aussi sans le vouloir qu'il est le père du modernisme, je veux

(1) « L'homme est naturellement bon, comme je le crois et comme j'ai le bonheur de le sentir. » *Réponse à Bordes*, note.

dire de l'état d'esprit et des tendances qui après un long siècle de développement ont abouti au modernisme. Ces tendances procèdent chez lui d'un effort pour défendre contre l'esprit négatif des philosophes la conception religieuse et chrétienne de la vie, en se passant entièrement des secours de la raison, qu'il avait en effet radicalement impuissante, et des secours de la grâce, qui ne pouvait trouver par où s'introduire dans un homme que son moi remplissait si bien. Alors il ne lui restait plus, pour fonder et renouveler la religion et le christianisme, que les besoins du sentiment ; et si une telle religion et un tel christianisme, ainsi fondés et renouvelés, devaient se couler dans la forme catholique, ce ne pouvait être que pour y devenir modernisme.

Jean-Jacques l'a dit fort justement de lui-même, il *sentait sans pouvoir le démontrer* que les philosophes mentaient. Et cette révolte de l'instinct contre la fausse raison n'était pas mauvaise en soi ; car enfin si Jean-Jacques n'avait pas l'entendement physiquement apte à philosopher, ce n'était pas sa faute, ni une raison pour céder à Voltaire. Le malheur, c'est qu'au lieu de croire en la Vérité première, qui nous révèle ce que nous ne pouvons pas atteindre par nous-mêmes, et au lieu de s'abstenir de philosopher, puisqu'il n'en était pas capable, il a voulu philosopher tant et plus, et tout sauver par lui-même, et réparer par ses seuls moyens à lui les destructions de la fausse raison. Certes la raison, si elle est trop profondément affaiblie par l'erreur, a besoin, pour se guérir, de la *gratia sanans*. Mais seule la saine raison peut réparer vraiment les destructions de la fausse raison. Rien d'inférieur à la raison n'en a le pouvoir.

Nous accorderons à M. Pierre-Maurice Masson que Rousseau a provoqué un vaste retour au sentiment religieux, — mais à quel sentiment religieux? Sans doute les cœurs que la philosophie des lumières faisait périr d'inanition ont été profondément ébranlés par lui, sans doute bien des âmes « faibles » comme la sienne ont pu être aidées contre l'athéisme et dans le désir du bien moral par les mêmes moyens qui l'avaient aidé lui-même. Et notre nature est si débile, si illogique, si instable et si mêlée, elle donne lieu à des détours si imprévus, il est d'autre part si vraisemblable que le mimétisme moral de Jean-Jacques ait pu éveiller chez ses disciples — moins anormaux que lui — des aspirations

véritablement saines et de véritables mouvements de conscience, enfin la grâce est si habile à profiter des moindres traces de saine vie morale pour prendre et germer en nous, que de fait Rousseau a bien pu avoir, sur beaucoup, le genre d'influence que lui prête M. Masson. Mais ce n'est là qu'une partie de son influence, et la plus minime, et la plus occasionnelle. Sur la grande masse du monde moderne, sur le mouvement d'ensemble de la pensée moderne, cette influence a été tout autre. Si elle a empêché certains roseaux fêlés de se briser entièrement, elle a fêlé et gâté au dedans une immense multitude d'autres roseaux pensants. Si elle a — provisoirement — conservé parmi les hommes quelques parties de vérité, ç'a été en corrompant la vérité pour la leur rendre acceptable, et c'est là le grand péché. Beaucoup moins vil et beaucoup moins méprisable personnellement que Voltaire, qu'il a eu le mérite de *haïr*, Rousseau, en réalité, aggrave immensément Voltaire, parce qu'il a fourni au monde, non plus seulement une négation, mais une religion hors de l'indivisible Vérité. Il n'a *maintenu* dans l'élite intellectuelle française la *sensibilité catholique* qu'en la pervertissant, et s'il a préparé la renaissance catholique du temps de Chateaubriand, ce n'a été que matériellement et par accident. De soi et directement, c'est à une abominable sensiblerie, parodie infernale du christianisme, c'est à la déliquescence du christianisme, et à toutes les maladies et apostasies qui s'ensuivent, qu'il va lui-même et qu'il mène la pensée moderne. La mythologie humanitaire et révolutionnaire, la religion du Sentiment, le romantisme, le modernisme, la corruption naturaliste de l'Évangile, tel est essentiellement l'héritage qu'il nous a laissé.

JACQUES MARITAIN.

Québec, sanctuaire français

La première fois que nous avons vu Québec, c'était après une longue randonnée à travers l'Amérique. Depuis plusieurs mois, nous n'avions rencontré que des visages rasés, à nez court et lèvres minces, « complets fraîchement pressés », fumeurs silencieux, jeunes femmes agitées et rieuses comme de grands garçons ; depuis des mois, nous n'entendions et lisions que des syllabes hostiles à l'oreille et à l'œil du Latin. Les choses vous avertissent ainsi, par mille petits heurts, que vous êtes un étranger et l'accueil le plus cordial ne peut qu'affirmer la barrière qu'il affecte d'ignorer. Mais voici que le train qui vient de quitter Montréal s'arrête auprès de la station ; des hommes se tiennent par groupes tranquilles ; et l'on devine qu'une conversation lente vient de s'arrêter, en même temps que le train. A leur attitude, aux vêtements, aux visages, on reconnaît immédiatement des Français ; de Normandie? de Saintonge? Je ne sais encore ; mais ils sont bien tels que les Charentais au milieu desquels j'ai grandi. Au premier coup d'œil, j'ai senti monter la douce chaleur des souvenirs d'enfance, comme au matin qui commence les vacances, quand après une nuit de voyage, on se réveille « au pays ». Et sans doute, nous étions bien avertis que nous allions entrer dans la Nouvelle France, mais pouvait-on imaginer qu'elle serait à ce point semblable à l'ancienne? Les visages, les

attitudes mêmes, passe encore ; ce sont des traits de race ; mais ces riverains du Saint-Laurent, comment font-ils donc pour s'habiller comme leurs petits-cousins qui, sur l'autre rive de l'Atlantique, à cette même heure, observent le même repos dominical, en jouant à la manille?

Québec. Le train ne va pas au delà ; c'est ici un des points extrêmes du continent ; et c'est aussi la cité sainte, l'aïeule vénérable de l'Amérique. La prodigieuse croissance qui renouvelle ici l'aspect des villes, en quelques années, n'a pas emporté Québec dans son mouvement vertigineux. La vieille acropole semble un peu solitaire et délaissée, sur l'énorme rocher où Champlain l'a posée. Boston et Montréal voient les vieilles choses disparaître et céder la place aux offices en béton, aux monstrueux entrepôts. Québec, à l'écart du tourbillon, contemple le site grandiose de ses montagnes et de son fleuve et semble se retirer dans la majesté des souvenirs. Comme dans toutes les cités-forteresses qui désarment, les remparts sont devenus ici une promenade incomparable, la seule promenade urbaine qui soit en Amérique. On la reconnaît encore telle que les gravures du dix-septième siècle la montraient aux Français du vieux continent : sur le rocher qui s'élève au confluent du Saint-Laurent et de la rivière Saint-Charles, les clochetons des églises, la cathédrale, les jésuites, les sulpiciens, le château du gouverneur et, au point le plus élevé, la citadelle. Au bord de l'eau, les maisons du port regardent, de leurs fenêtres carrées, les barques du fleuve et l'on dirait qu'elles sont ainsi venues d'Honfleur. Une rampe bordée de constructions conduisait de la ville basse à la ville haute ; depuis, les constructions ont envahi les pentes ; mais au-dessus des toitures, on voit encore s'élever les flèches des églises ; le vieux château du gouverneur a été remplacé par un hôtel imposant et pittoresque, sans changer de nom, et la citadelle écrase toujours, de sa masse, le sommet du rocher. Les hommes du vieux continent, quand ils ont abordé à cette rive, ont apporté leurs habitudes de Méditerranéens ; ils ont choisi leur port au pied d'une acropole, placé leur ville auprès d'un plateau refuge et abrité le temple à l'ombre de la citadelle. Québec, comme Jérusalem, comme Athènes, Rome, Carcassonne ou Tolède, fut avant tout un temple dans un château fort.

L'Américain y vient aujourd'hui en pèlerinage. A son

habitude, la C. P. R. n'a pas manqué d'annoncer, par son architecture, la physionomie de la ville sainte. Des mâchicoulis et des tourelles à clochetons, sur la façade de la gare, semblent même nous promettre une excursion médiévale. Excès de zèle ; il ne faut pas, cependant, confondre Louis XIII et saint Louis. Mais à peine est-il sur la petite place, devant la gare, que le Français se croit débarqué de Paris dans quelque préfecture et se retrouve soudain en un état d'esprit presque oublié ; alors, il cherche des yeux les maigres fiacres assidus, depuis un demi-siècle, au passage des trains, et il en trouve ; il faut que Québec soit une ville bien ancienne pour posséder encore cette carrosserie hippomobile ; de fines calèches aux roues minces s'offrent à nous « monter en ville » ; car le propre des villes pittoresques est, d'abord, d'être inaccessibles au chemin de fer. L'auto elle-même paraît déplacée dans ces rues étroites et montantes. Il est si évident qu'une telle cité a été construite par des gens qui allaient à pied ! C'est en promeneur non pressé qu'il faut la parcourir ; le touriste en auto peut bien contempler les montagnes de l'horizon ; mais il ne peut regarder les choses de la route ; ces maisons qui ont déjà deux siècles de noblesse présentent assez d'attrait pour que l'on puisse les longer au pas de flânerie. Et même, on s'arrête à tout instant pour les interroger ; les souvenirs flottent, s'amplifient, se transforment. « Voici, vous dit-on, la maison de Lévis, de Montcalm » et de la petite maison à un étage rayonnent une poésie de légende et la majesté de l'histoire.

Longer les remparts ; il y a dans ces seuls mots une vertu secrète. Ils conservent, dans leur tranquillité bourgeoise, comme un souvenir des temps héroïques. Ces promenades furent des chemins de ronde du haut desquels les guetteurs surveillaient le fleuve pour reconnaître si les navires apparus étaient amis ou ennemis. De là, les fermiers chassés par l'invasion ont vu leurs maisons et leurs récoltes brûler sur les rives du Saint-Laurent. Du haut de la citadelle d'où nous contemplons cet incomparable panorama, les hommes d'autrefois interrogeaient l'horizon avec inquiétude ; ce rempart pittoresque qui enclôt une aimable petite ville, il fut l'un de ces forts qui, à de longs intervalles, faisaient la chaîne, jalonnant des routes peu sûres, à travers une forêt immense, toute pleine de menaces et d'inconnu. Aujourd'hui des canons retraités sont assis au bord des parapets,

en qui l'on aurait grand plaisir à saluer des témoins de la vieille épopée, s'ils n'étaient beaucoup trop jeunes pour cela. Et comme il arrive toujours, les transformations de la vie autour des choses immuables ont retiré toute utilité à ces architectures d'un autre âge et les ont parées de poésie. Ces constructions, ce site urbain, rappels d'un temps aventureux, sont maintenant du pittoresque et de la beauté. Y a-t-il flânerie plus charmante que cette promenade sur les remparts des vieilles cités? D'un côté, la rangée des petites maisons, tassées en façade, regardant de leurs fenêtres ouvertes par-dessus le parapet ; de l'autre côté, le ravin profond, l'espace immense et l'horizon. D'un côté, l'abri bien clos, la chaleur du foyer ; en face, la liberté, les aventures, le monde hostile et les menaces. Ces petites villes d'autrefois juchées sur leur rocher, dans leur ceinture de pierre, sont comme des nids bien chauds, d'où l'on se penche sur l'abîme, en savourant le vertige.

Parfois, à un saillant du rempart, les maisons dressent un cap aigu sur le fond du ciel ; quelques arbres laissent leurs dernières feuilles s'envoler dans le vent d'automne. Il n'y a jamais beaucoup de mouvement dans ces rues qui ne mènent à rien ; et même des bancs invitent le promeneur à se joindre à l'immobilité générale. On entend les talons d'un passant battre le trottoir et le fer mal cloué d'un cheval sonner sur le pavé ; bruits solitaires qui se noient vite dans le silence. Alors, les vieux murs, les fenêtres sombres aux rideaux mouvants prennent une valeur expressive comme des visages fermés et taciturnes, mais que la vie a trop fortement marqués pour qu'on n'en soupçonne pas la vie intérieure. C'est dans les vieilles rues d'Angoulême et de Poitiers que Balzac imaginait les *Scènes de la vie de province;* à Québec, il eût certainement deviné, derrière les murs, quelques-uns de ces drames gris et intenses. En bas du rocher, auprès du port, la ville se détend de sa dignité bourgeoise, de sa gravité dévote. Au pied du rocher, à la pointe du cap, une ruelle se glisse, la « Rue-sous-le-cap » ; d'un côté, les maisons de bois sont adossées au flanc de la falaise ; les combles se rejoignent parfois au-dessus des façades creuses ; des balustrades, des escaliers-échelles, des poutres et des planches ; les voitures de touristes s'engagent, par curiosité, dans ce couloir encombré ; la marmaille est là qui guette l'Américain, grouillante,

éveillée, effrontée comme un vol de moineaux parisiens.

En montant la rampe qui conduit au plateau, on est accueilli par le grandiose monument de Mgr Laval ; crosse levée, mitre en tête, l'allure puissante, dominatrice, d'un conducteur de peuple, rayonnant de force, comme un prédicateur de croisade, il semble s'adresser au Canada tout entier. Quand la France dut renoncer à la colonie qu'elle n'avait pas su rendre assez forte pour lui assurer l'indépendance, la monarchie rappela ses agents, ses fonctionnaires ; et quand les bateaux, qui ramenaient en Europe les chefs du petit peuple, eurent disparu vers l'ouest, les fermiers restés attachés à la terre qu'ils avaient faite, tout le long du Saint-Laurent, et quelques commerçants groupés dans les remparts de Québec et de Montréal se trouvèrent sans chefs, sans guides, sans communication avec la France comme des enfants abandonnés en terre étrangère ; il ne restait pas d'autre direction que celle du curé, et l'Église prit toute l'autorité qu'abandonnait l'État. Alors commença un phénomène imprévu, sans autre exemple dans l'histoire si ce n'est ceux des chrétientés d'Orient, conquises par les Turcs : la croissance d'un peuple français dans les cadres de la loi anglaise. L'organisation ecclésiastique survivait au changement de régime politique. Le nouveau maître n'a pas pu imposer sa religion ni sa langue ; un empire en pleine ascension, dans le siècle même où il s'emparait d'une partie du globe, a bien pu conquérir la vallée du Saint-Laurent, mais non pas s'assimiler les soixante mille paysans français disperses sur un territoire aussi vaste que la France.

On peut imaginer que ce ne fut pas faute d'avoir essayé. Mais ni la violence, ni la ruse, ni la brutalité, ni la patience n'ont pu venir à bout de l'obstination de ces paysans ; ils ont continué à penser que cette terre qu'ils avaient « faite » était à eux et ils sont tranquillement restés eux-mêmes, tels qu'ils étaient en arrivant de Normandie ou de Saintonge ; ils ont légué intact à leurs enfants le trésor de leur religion et de leur langue ; et comme ces enfants ont presque centuplé, c'est maintenant trois à quatre millions de Français qui vivent sous la loi anglaise.

C'est une histoire merveilleuse et inattendue. Isolés désormais de la France, ces enfants perdus auraient pu être dispersés comme l'avaient été les Acadiens, un demi-siècle

auparavant. Ces guerres coloniales ont, en effet, ressuscité des forfaits sauvages, de véritables assassinats ethniques ; les Canadiens furent sauvés par la guerre d'Indépendance des États-Unis. Boston, après avoir vaincu Québec, s'était retourné contre Londres et s'en était détaché. Les Canadiens préférèrent Londres à Boston et restèrent Anglais plutôt qu'Américains. Sans l'indépendance américaine, que serait-il advenu des malheureux Français du Saint-Laurent? Mais sans la colonie française, il n'y aurait peut-être plus de colonie anglaise en Amérique. Dès lors a commencé le jeu des Français entre l'Amérique et l'Angleterre et ce mariage de raison entre les protestants restés anglais et les catholiques français. Il parut d'abord d'une prudente politique de leur conserver leur indépendance respective ; au lendemain de la guerre, l'élément français était prépondérant ; les Anglais ne pouvaient souhaiter une trop étroite union où ils n'avaient plus l'égalité numérique. Il y eut donc un long répit pour la colonie française qui continuait de croître avec une rapidité prodigieuse. Et quand l'immigration du dix-neuvième siècle vint renforcer l'élément anglais, compenser, dépasser, la natalité française, la souche canadienne était déjà trop robuste pour que rien pût, désormais, l'étouffer. Les Canadiens avaient encore devant eux une longue vie de lutte, mais ils n'avaient plus à craindre pour leur existence ethnique. Alors, entre le premier possesseur, assuré de conserver son champ, et le conquérant, la guerre porta sur la langue. Et sur ce terrain même, les Canadiens n'ont rien cédé. Dans un peuple encadré par une administration hostile, une telle forme de résistance serait inexplicable, si l'on ne se rappelait que la paroisse restait la cellule sociale et que le prêtre y défendait en même temps l'Église catholique et la langue française. Contre une telle position, l'attaque de front était impossible ; pour faire reculer la langue française, fallait-il entamer une guerre de race et une guerre de religion comme en Irlande? C'est justement l'émigration irlandaise qui a permis une offensive par mouvement tournant. En s'installant au Canada, l'Irlande importait un catholicisme de langue anglaise. Et le clergé irlandais a montré que la différence de langue est plus irréductible que la différence de religion et même que l'antipathie de race. Chaque fois qu'un siège vient à vaquer, dans les régions encore indécises de l'immense pays, c'est

une affaire grosse d'avenir que le choix du nouvel évêque ; suivant la désignation, c'est une chaîne de paroisses françaises ou anglaises que l'on verra s'allonger sur les terres à peupler. Lutte sans violence et sans trêve des deux races qui sont à l'origine de cette nation bicéphale.

Les deux compagnons attachés ensemble vivent en paix et sont unis par bien des intérêts communs ; mais l'un d'eux n'a pu oublier qu'on a bien souvent tenté de l'étouffer quand il était petit ; et bien qu'il n'abuse pas de les réveiller, ces souvenirs d'enfance restent gênants.

Les séminaires forment les pasteurs qui se répandront dans l'immense pays, pour garder le troupeau épars. Celui de Québec, d'où est sorti l'Université Laval, est en partie nstallé dans des bâtiments qui remontent au fondateur, Mgr de Laval, c'est-à-dire, à la fin du dix-septième siècle ; dans ces bâtiments, des cours de collège français, de grandes salles aux murs blancs, des escaliers aux majestueuses charpenteries, c'est bien encore une atmosphère de vieille France. L'Université Laval, malgré ses beaux bâtiments neufs, ressemble à nos collèges de la montagne Sainte-Geneviève et non aux universités anglo-américaines. L'Université Mac-Gill à Montréal ou l'Université de Toronto étalent librement leurs pavillons sur de vastes pelouses, comme à Oxford ; l'on y voit, à toute heure du jour, courir des gaillards en caleçons courts à la poursuite d'un ballon. Dans nos vieux collèges et à l'Université Laval, les bâtiments encadrent des cours étroites, profondes, pavées, où les étudiants ont deux exercices à leur disposition : tourner en dissertant ou jouer à la paume contre le mur. Et l'on ne manque jamais, devant le contraste des systèmes français et anglais, d'opposer la caractère des deux peuples. Les deux systèmes s'expliquent par des conditions plus fortes que les volontés humaines et qui remontent à l'histoire et à la géographie. Les collèges parisiens ont dû, comme tout le monde, se loger à l'étroit à l'intérieur des remparts de Philippe-Auguste et les sports à pelouse lui furent toujours interdits. Toronto et Mac-Gill s'épanouissent largement, à la manière anglaise, et respirent à l'air libre, comme des êtres qui se sont développés dans la société insulaire et sans la menace d'un mauvais voisin. Québec, sur son rocher, a hérité des servitudes militaires d'un pays sans frontière sûre ; la malheureuse ville a dû s'abriter derrière

des remparts ; dans ces villes fortes, même en temps de paix, la place de chacun est rationnée, comme la part de vivres en temps de siège.

Dans ce vieux séminaire, il est bien des souvenirs émouvants pour le Français qui passe ; j'entends de ces choses qui nous sont communes parce qu'elles sont antérieures à la séparation. Un des plus imprévus est une galerie de tableaux, non pas de ces tableaux qui mettent en rumeur le monde des marchands et qui font l'orgueil d'une galerie, après avoir battu aux enchères les plus illustres records ; mais de ces œuvres moyennes ou même médiocres, honnêtes, cependant, qui furent la production courante, sous l'ancien régime, au temps où la peinture n'était pas seulement un art de luxe et de caprice, mais une industrie utile, étroitement mêlée à la vie religieuse. Tel expert critique, chargé de rabattre sur les collections américaines les bijoux de famille de la vieille Europe n'aurait que dédain pour ces moroses « saintetés ». Ces tableaux d'église sont sans attrait pour le collectionneur ou le marchand ; mais ils enchantent l'historien, car ils lui révèlent un monde de pensées, une manière de sentir que, sans eux, nous ne connaîtrions pas. Chez nous, il n'est pas d'endroit où l'on remonte plus aisément deux ou trois siècles que nos églises, si dédaignées, du dix-septième siècle, quand elles ont conservé leur décoration. Au milieu des peintures sombres de l'Université Laval, on retrouve la même gravité raisonnable et même un peu sévère, que nos pères ont aimée dans l'art, sans doute parce qu'ils l'avaient dans l'esprit. Les plus certifiées de ces peintures me paraissent appartenir à l'école de Le Brun ; beaucoup ont séjourné dans nos églises parisiennes et ne les ont quittées que pendant la tourmente révolutionnaire, quand l'art religieux était traqué chez nous ; le Canada fut toujours une retraite hospitalière aux victimes de nos querelles religieuses. Les œuvres d'art propagent et conservent les sentiments dont elles sont nées. C'est auprès d'elles surtout que se respire le passé. L'Espagne aussi reste présente au Mexique, dans ces églises altières et fleuries où l'on retrouve les Christ aux plaies saignantes, les extases à la Murillo et les tortures à la Ribera. Toutes ces vieilles choses sont des foyers de sentiments qui se rallument dès que passe sur elles un souffle de sympathie. Ces pauvres paysans venus de France n'avaient point emporté dans leur

bagage d'émigrants de ces objets enchantés qui sont comme les petits dieux du foyer ou tout au moins de pieux souvenirs de famille.

Leurs voisins du Massachusetts, les Anglais de Boston, étaient moins dépourvus ; et c'est à quoi l'on voit bien que ces hommes, en passant l'Océan, comptaient bien former une société complète et indépendante ; rien ne leur manquait des accessoires et des ornements de la civilisation européenne ; il y eut des peintres pour faire le portrait de Washington, et l'Amérique, au berceau, avait déjà des philosophes pour la servir. Ces Anglo-Saxons avaient déménagé dans le nouveau continent comme des gens qui comptent bien ne pas revenir sur l'ancien et même ne veulent rien lui demander. Et dès qu'ils furent en force, ils coupèrent radicalement le lien de filiation et se développèrent rapidement dans ces espaces libres, sur une terre sans limite et sans menace. Nos pauvres ruraux, cependant, découronnés de leur élite, abandonnés de leur aristocratie, étaient-ils donc voués au servage : défricher, labourer, moissonner, emprisonnés à tout jamais dans la rude tâche de féconder la terre? Pour s'élever au-desus de cette condition, il leur eût fallu emprunter à la classe conquérante, puiser au trésor que l'Anglais canadien tenait de sa métropole. Par crainte d'oublier leur origine, pour rester fidèles à un souvenir, ils préférèrent se tenir à l'écart, vivre de leurs pauvres ressources, hors de la vie anglaise dans laquelle ils ne voulaient pas se fondre, hors de la vie française dont ils étaient coupés. Alors leur clergé ne prit pas en main seulement la sauvegarde de la religion et de la langue héréditaires ; il fit l'entière éducation de ce petit peuple. Toute la vie intellectuelle eut sa source dans l'Église, un peu comme dans la vieille France.

Aujourd'hui, l'édifice ethnique est au complet, du soubassement au faîte ; ce peuple est pourvu de son élite, couronné par une classe instruite, paré de richesses ; le clergé qui l'a formé pense avec fierté : « Voici mon œuvre » et continue de veiller jalousement sur lui. Qui pourrait lui reprocher de maintenir la discipline qui a donné de tels résultats? Mais qui ne comprendrait l'embarras de ce précepteur qui veut continuer d'enseigner la langue et la pensée de France et craint de mettre entre les mains de son élève des livres français?

Nos petits-cousins du Canada n'ont pas traversé la phase critique de notre dix-huitième siècle ; ils n'ont pas connu notre naturalisme agressif du dix-neuvième siècle ; ils ont l'horreur et la crainte du scepticisme philosophique et de la littérature brutale ; c'est leur droit. Mais il ne faut, à aucun prix, que cette crainte dresse une barrière entre les deux familles. La France est un champ d'expériences terriblement agité, où bien des manières nouvelles de penser se proposent, se combattent, s'installent ou disparaissent. Celles que peuvent partager les Canadiens ne font pas trop mauvaise figure dans nos batailles et le plus traditionaliste des peuples peut trouver sa pâture dans le pays qui, avant d'être au vingtième siècle celui de l'ordre, fut au dix-neuvième celui des révolutions. De toute manière, ce ne saurait être un bon régime pour le Canada que d'ignorer la France ; ce ne serait même pas tout à fait habile. Un enfant frêle, orphelin de père, a été sauvé, soigné, élevé par sa mère, dans un milieu hostile, et maintenant qu'il est devenu grand, elle continue à l'entourer de soins, et pour le protéger, sa tendresse inquiète va jusqu'à lui cacher combien le monde est vaste et l'histoire diverse. Dans toute éducation protectionniste, c'est toujours un moment délicat que celui où l'enfant, qui sent la force de ses ailes, commence à regarder hors du nid et songe à s'envoler. Est-il plus sage de retarder ce moment en feignant l'ignorance ou vaut-il mieux le prévoir et s'y préparer? Il paraît bien que le haut clergé canadien ne croit pas impossible de concilier notre culture moderne avec le respect de la tradition et il a su choisir chez nous, pour son Université, d'excellents maîtres qui montrent que l'esprit critique n'est pas inconciliable avec la foi.

Quant à nous, Français, ne manquons jamais une occasion de faire part à ces cousins d'outre-mer du merveilleux trésor de littérature et d'art que nous avons conservé en restant à la maison, mais qui appartient aux Canadiens autant qu'à nous. Depuis le régime anglais, il s'est passé plus d'un siècle sans qu'on vît le pavillon français dans les eaux du Saint-Laurent. Cette croyance s'est établie, là-bas, que la France était oublieuse et même, par la répétition de paroles malheureuses, que la France s'était fort aisément résignée à la perte du Canada. Ils ne savent pas qu'un des chapitres les plus tragiques pour nous de notre

histoire est celui de la Guerre de Sept ans et du traité de 1763. A leur tour, pour être trop loin d'Europe, ils méconnaissent les conditions de la politique française qui doit être européenne avant d'être coloniale. Dans la récente guerre, c'est sur le front de Verdun que nous avons confirmé la possession de nos colonies d'Asie et d'Afrique. Durant les guerres du dix-huitième siècle, si nous avions triomphé en Europe, un gouverneur français serait rentré à Québec.

* * *

Québec est restée la capitale politique du Canada français, à l'abri des influences canadiennes anglaises qui assaillent Montréal. Il ne faudrait pas croire toutefois que ces influences sont ici inexistantes : les Canadiens anglais ont trop de forces entre leurs mains dans la province, par leur nombre, leur pouvoir économique, leur presse, leur société et leur action à Montréal, pour ne pas compter aussi à Québec ; à Québec même, ils exercent une pression par la possession de la banque et des deux grandes industries du pays, celle de la fourrure et celle du bois ; à côté de la Banque nationale, seule banque ayant son siège social à Québec, de la Banque provinciale et de la Banque d'Hochelaga, banques canadiennes françaises, ayant leur centre à Montréal, les banques canadiennes anglaises ont des succursales dans tous les villages, où, depuis une quinzaine d'années seulement, le paysan français économise et place ses épargnes en dépôt : l'une d'elles notamment a pris une grande extension, c'est la Bank of Montreal, la troisième du monde après la Banque de France et la Banque d'Angleterre, dont le directeur général est sir Williams Taylor, et qui, par une vue politique supérieure, a réussi à obtenir le concours comme administrateur de sir Lomer Gouin, l'illustre homme d'État canadien français.

Mais, examinée dans son évolution historique, l'influence canadienne anglaise va s'affaiblissant : jadis, les Anglais comptaient pour environ 10 pour 100 dans la population ; des fermiers canadiens anglais possédaient des terres aux environs de la ville ; une garnison anglaise, une société anglaise élégante donnaient le ton ; la suite des événements, la crise, puis la guerre a porté le dernier coup à cette influence ; les familles canadiennes anglaises disparaissent de

la ville ; leurs domaines, rassemblés autour de Spencer Wood, sont déserts ; leurs propriétaires mettent en vente leurs belles demeures, trop chères encore pour les Canadiens français, et ne trouvent pas preneurs.

L'action fédérale du Dominion, par laquelle l'influence canadienne anglaise pourrait s'infiltrer, est à peu près nulle et, en cherchant bien, nous n'avons trouvé à Québec que deux interventions fédérales, deux institutions du pouvoir d'Ottawa : le parc des champs de bataille, que le peuple continue à appeler la plaine d'Abraham, et le grand pont par-dessus le Saint-Laurent, ouvert en 1917, œuvre gigantesque, deux fois tombée dans le fleuve, avant de trouver son équilibre.

Il semble que, dans de telles conditions, les Canadiens français pourraient facilement assurer leur complète émancipation économique ; la principale difficulté semble venir du manque de compétences ; ce peuple de paysans n'a pas encore eu le temps de former des financiers et des manieurs d'affaires mondiales ; la seule banque canadienne française, ayant son siège à Québec, a pour président l'honorable Georges E. Amyot ; c'est le « millionnaire » de Québec, qui a fait sa fortune dans l'industrie du corset et qui « vaut », paraît-il, 8 millions de dollars ; mais on peut être un bon industriel et n'avoir pas les dons d'un grand financier, sachant en même temps aider avec des vues idéalistes d'avenir les entreprises des Canadiens français et assurer le développement de sa banque. Il ne semble pas qu'il ait su donner à cette institution l'élan que les facteurs économiques et nationaux auraient soutenu.

Mais la faiblesse relative des influences canadiennes anglaises a contribué à donner au parti politique nationaliste canadien français à Québec une couleur différente de celle qu'il revêt à Montréal. Le parti nationaliste à Québec existe comme à Montréal, mais son chef, M. Armand Lavergne, et son journal, *l'Action catholique*, sont, comme à Ottawa, *le Droit*, avant tout catholiques et canadiens français, conservateurs des traditions et partisans de l'influence du clergé, sans accentuer, comme le fait M. Bourassa, la note combattive et la défiance envers la France ; sans doute, jadis, l'émigration des congrégations de France au Canada avait provoqué à Québec les sentiments que l'on devine ; celles-ci avaient d'autant moins vanté la France et son gouvernement, qu'elles désiraient inspirer intérêt et recevoir

bon accueil ; mais ces mêmes prêtres ont causé un revirement en notre faveur au moment de la guerre : ils sont tous revenus en bloc défendre leur patrie et les Canadiens français se sont dit : « La France vaut cependant la peine d'être aimée, puisque ces persécutés y retournent de plein gré, pour risquer leur vie à sa défense. » Puis, ces prêtres sont revenus, honorés par le gouvernement de leur pays de croix de guerre, de Légion d'honneur ; ils ont raconté la guerre ; ils ont montré par leur exemple que la paix religieuse était établie en France, et ils ont ainsi provoqué, avec la victoire, un revirement complet en faveur de leur patrie.

Quant au mouvement nationaliste, — mouvement d'idées indépendant des partis politiques, — il est aussi vivant, aussi fort qu'à Montréal ; ses deux chefs spirituels sont M. Ferdinand Roy et M. Rousseau, doyen de la Faculté de médecine ; tous deux se sont séparés de M. Bourassa sur la question de la participation à la guerre, ce dernier y étant hostile ; ils ont combattu pour la guerre, pour le départ de volontaires, pour la constitution de régiments canadiens français ; ils ont toujours soutenu que si ce mouvement de volontaires n'a pas pris tout le développement désirable, la cause en était à l'obstination des Canadiens anglais, qui refusaient de laisser se constituer des régiments canadiens français, encadrés par des officiers de même race, et voulaient verser les paysans du Québec dans des régiments commandés par des Anglais ou des Canadiens anglais, mélangés à des hommes d'autre race. Sir Wilfrid Laurier avait offert par lettre à l'honorable premier ministre Meighen d'aller lui-même faire le recrutement des hommes et des cadres, afin de former ces bataillons français. L'offre fut laissée sans suite. Aussi les nationalistes rejettent-ils sur les conservateurs anglais la responsabilité de cet échec.

Mais ils ne s'en sentent que plus forts pour travailler à leur programme, qui est le même que celui du mouvement nationaliste de Montréal : la libération du Canada français de l'emprise anglaise au point de vue politique, religieux, intellectuel, économique et social, les uns ne songeant pour l'instant qu'à une autonomie réelle du Canada français dans les cadres de l'Empire, les autres, surtout parmi les éléments les plus audacieux, de Montréal, voyant déjà dans un avenir lointain la constitution d'un État canadien français indépendant.

*
* *

Pour l'observateur, le développement de ce mouvement a sa cause présente dans la force et la prospérité de la province : nulle province du Canada ne donne mieux le sentiment de l'ordre, nulle n'est mieux administrée, ni plus prospère. Pas de désordre ouvrier ni paysan, pas de mouvements agraires violents, pas de coups de force bolchevistes, pas de vagues de mécontentement ni de haine, le calme, le travail, la tranquillité, la prospérité des finances, et juste ce qu'il faut de luttes de partis politiques, religieux ou nationaux, pour préserver le peuple de l'atonie : tel est l'aspect que présente aujourd'hui la province de Québec.

Les Canadiens anglais lui rendent cet hommage, et les industriels y établissent volontiers leurs industries, connaissant la sagesse de cette population ; bien mieux, ils ont expérimenté la sagesse de son gouvernement, et n'ignorent pas qu'il a le respect des droits acquis des individus et qu'il ne se livre pas à des coups de force contre la liberté, la personne ou la richesse des citoyens. Sans doute, ce respect des droits acquis est dû à l'esprit de la population ; mais, — considération très intéressante, — il est dû tout autant à l'institution de deux Chambres dans la province. Seule, en effet, la province de Québec dans le Canada, avec la province du Nouveau-Brunswick, à l'imitation du Dominion, de la France et de l'Angleterre, possède deux Chambres dans son Parlement : cette dualité dans la souveraineté, ce double vote nécessaire pour toute mesure législative, c'est la meilleure garantie contre les atteintes aux libertés individuelles, la meilleure défense des droits du citoyen livrés à l'arbitraire de l'État. On peut dire que, dans l'immensité du Canada, la province de Québec est comme le pôle du calme. Curieuse constatation, au moment où, en Europe, la France, après avoir été au dix-neuvième siècle le pays des fièvres de la jeunesse turbulente et la terre des révolutions, est devenue au vingtième siècle le centre de l'ordre, du calme et du travail.

L'organisation politique de la province est assez différente de celle des pays d'Europe ; le pouvoir exécutif comporte neuf ministères : le procureur général ; le secrétaire de la province, de qui dépendent tous les services qui ne

sont pas affectés à un ministère spécial (tels qu'instruction publique, beaux-arts, hygiène, etc., tels aussi que les services relatifs aux rapports avec le pouvoir fédéral et avec l'étranger, comme les missions à l'étranger) ; le trésorier de la province, ou ministre des finances, de qui dépendent notamment les agents du monopole des liqueurs et vins ; le ministre des terres et forêts, qui fait les affermages et les coupes ; le ministre de la colonisation, qui concède les terres et s'occupe aussi des mines et des pêcheries ; le ministre de l'agriculture ; le ministre des affaires municipales ; le ministre des travaux publics, qui construit des ponts et effectue tous autres travaux que les routes ; le ministre de la voirie, qui établit les chemins.

Cette simple énumération est très curieuse, car elle établit avec évidence à quel point les questions qui se posent dans un pays neuf sont différentes de celles qui intéressent un vieux pays : alors que l'ensemble de nos ministères (sauf agriculture et travaux publics) n'est représenté dans le Québec que par quatre ministères, temporairement réduits à trois, les services de nos deux ministères de l'agriculture et des travaux publics constituent dans la province cinq ministères.

Les problèmes actuels qui sollicitent l'attention du gouvernement sont ceux des routes, du monopole des liqueurs, de l'assistance publique et de l'enseignement. Le problème du monopole des vins et liqueurs a été résolu par la mainmise de la province sur l'achat et la vente de ces vins et liqueurs ; comme jusqu'en 1923, le Québec était, avec la Colombie britannique, le seul pays de l'Amérique du Nord où la prohibition ne fleurissait pas, il en est résulté une vente énorme dans la province, un bénéfice colossal du service et un budget provincial en excédent, permettant de grandes dépenses. La politique des liqueurs de la province est une politique modérée, pour la liberté contrôlée, contre l'abus de l'alcool, pour la tempérance ; elle supprime les bars et n'autorise de consommation dans les cafés qu'assis à une table, avant 10 heures du soir, et un autre jour que le dimanche ; l'achat et la vente des vins et liqueurs ont été remis à une commission qui a tout pouvoir, et dont le président, M. Simard, a suivi avant tout une politique financière lui permettant de remettre à la province un bel excédent de recettes. Les adversaires de cette politique,

que nous avons rencontrés très nombreux dans la province, présentent trois critiques : « Le choix des vins n'a pas été fait avec compétence ; la vente des vins est d'un prix trop élevé ; il faut mettre trois quarts de dollar pour avoir un bon vin ; c'est trop cher, et ce n'est pas ainsi qu'on répandra l'usage du vin, le meilleur antidote de l'alcool et du whisky ; enfin, la liberté personnelle n'est pas sauvegardée : chacun devrait pouvoir importer le vin qui lui plaît, et même la mesure opposée est peut-être contraire à la Constitution ; or, non seulement il faut demander une autorisation, mais encore payer un droit de 40 pour 100, en sus de tous les autres frais : quand un particulier fait venir du vin, il paie non le prix de gros, que la commission peut charger de 40 pour 100 quand elle importe elle-même, mais le prix de détail, ce qui fait revenir l'achat à une somme excessive. »

A ces critiques, la commission répond qu'elle a dû liquider des vins qu'elle n'a pas choisis, et qu'il est très difficile de satisfaire les goûts de chacun ; si, d'autre part, les vins paraissent chers, ils ne le sont pas plus qu'autrefois, mais aujourd'hui c'est l'État qui profite du bénéfice ; enfin, elle s'efforce de sauvegarder la liberté personnelle en accordant des licences d'importation, mais celles-ci doivent payer un droit sur ce qui est importé égal au bénéfice de la vente que la commission effectuerait.

La politique des liqueurs a eu en tout cas l'avantage de procurer au gouvernement des sommes énormes, qu'il emploie heureusement au développement de l'enseignement, surtout de l'enseignement technique et des Beaux-Arts, à la construction de routes et à l'assistance publique. Cette dernière intervention a causé quelques différends dans la province : les communautés, qui s'en occupent, ne veulent pas admettre l'intervention de l'État, et la province ne veut subventionner un service d'assistance privé que si elle le contrôle ; c'est ainsi que l'Hôtel-Dieu de Québec, qui est l'hôpital d'enseignement de la Faculté de médecine, révèle des insuffisances matérielles, la communauté ne voulant pas admettre une inspection quelconque du gouvernement ; une partie du clergé et M. Bourassa ont soutenu les vues des communautés, et le conflit n'est pas résolu.

Mais c'est aux routes que la province consacre le plus d'argent. Sur le domaine économique, la politique des routes est la grande pensée du gouvernement de M. Taschereau,

qui a succédé comme premier ministre à sir Lomer Gouin en 1920. La province, reprenant la pratique romaine, puis française, construit des routes en grand, pour assurer le développement des diverses régions du pays, permettre le tourisme, notamment des automobilistes américains qui viennent enrichir le Québec et y trouver un pays admirable avec des bains de mer et des forêts, à l'abri de la prohibition. Aujourd'hui, on va de Québec à Montréal par une route superbe, asphaltée, de 180 milles de longueur, que l'on franchit aisément en huit heures et qui est terminée depuis cinq ans. Aussi des milliers d'automobiles arrivent-elles chaque été et chaque semaine à l'automne et au printemps, venant des États-Unis et de l'Ontario. La dépense effectuée par ces touristes dans la province est considérable ; le Fontenac de Québec doit ajouter des constructions nouvelles à son immeuble, et, à Montréal, un immense hôtel, le Mount-Royal, s'ouvre pour répondre aux nouveaux besoins. Toute l'Amérique du Nord porte les yeux vers la province de Québec et envie son calme, sa prospérité, ses finances et sa liberté ; les Nord-Américains, quand ils en ont le loisir, y vont en villégiature ; c'est vraiment, à cet égard, une « Nouvelle-France ».

*
* *

Autour de Québec, les routes rayonnent. Vers le nord, elles traversent la plaine, puis une région mollement mamelonnée ; elles atteignent ensuite les montagnes boisées des Laurentides ; à mesure que l'on s'avance, l'humanité devient plus rare et les arbres plus denses ; enfin la forêt se reforme compacte et, du haut des collines, on voit la fourrure fauve des érables se gonfler comme une énorme houle. De chaque côté des routes, les fermes se montrent, légères, blanches, propres, même quand elles datent du « régime français ». Les toitures qui les recouvrent sont de chez nous et parfois brisées à la « mansarde ». Mais, dans cette région forestière l'usage du bois s'est imposé à nos paysans qui avaient dû apporter cependant, de chez nous, des habitudes de maçons ; mais ces anciennes maisons françaises en pierre blanchie à la chaux sont aujourd'hui très rares, et même en pierre, les maisons sont vêtues de planches. Le bois apporte un aspect de propreté coquette qui manque généralement aux vieux murs en moellons : il permet d'agrémenter la maison

de gentillesses utiles, vérandas, galeries extérieures, abris contre la neige, toute une pittoresque charpenterie comme celle de nos chalets alpestres. Quand la maison est ancienne, elle montre un visage aux fenêtres riantes, garnies de petits carreaux et munies parfois des fameux « contrevents verts », vieilles coutumes françaises, organes de maisons méridionales et habitudes d'architectes-maçons ; les maisons de bois d'Angleterre et de Hollande ont toujours préféré les fenêtres à coulisse, que ferment des vasistas. L'intérieur de ces fermes montre aussi la persistance de bien des habitudes venues de France avec les premiers Canadiens. Mais l'aisance plus grande, et sans doute aussi la résistance à un climat plus rude, ont suscité ici des intérieurs plus confortables. Enfin l'aspect neuf et tout ce qui est d'Amérique se retrouvent ici et constrastent avec le vieil outillage européen. Les fermiers riches habitent des manières de frais cottages, tandis que les maisons de leurs ancêtres du Poitou et du Perche, depuis deux cents ans qu'ils les ont quittées, continuent de vieillir et d'ajouter des siècles à ceux qu'elles comptaient déjà. Un village français du Sud-Ouest garde généralement comme une allure romane ; c'est qu'il est bien vieux ; au cours des âges, il a pu se restaurer, grandir ou décliner, mais il se rajeunissait sans se transformer. Le Canadien est, sans doute, resté fidèle aux souvenirs apportés de France ; il n'en a pas moins allégé sa marche de tout un ensemble d'habitudes qui tenaient au logis et comme aux pierres mêmes dans lesquelles sa famille avait vécu.

Ces fermes et ces fermiers de la campagne autour de Québec et du Saint-Laurent présentent quelques caractéristiques remarquables : tout le sol est aujourd'hui recensé et coupé par des séparations de piquets et de fil de fer ; il est cultivé par de petits propriétaires qui possèdent par exemple un champ de 300 arpents, et n'est presque jamais réuni en de grande domaines ; les terres ne sont pas toujours excellentes, mais cependant, les récoltes sont moyennes, et les ressources de la basse-cour et du bétail, qui s'y ajoutent, sont très productrices ; ces fermes sont éparpillées sur tout le pays, isolées à travers les champs, le forage donnant partout de l'eau, même dans l'île d'Orléans. Ces paysans propriétaires constituent ainsi une classe moyenne très solide, gagnant largement sa vie ; ils ne sont pas très économes et, subissant l'influence du milieu américain, ont le goût de la

dépense ; ils ont l'orgueil du bien-être et le goût de posséder certains signes extérieurs de la richesse, comme un beau cabriolet, un piano, un gramophone, le téléphone, un poêle magnifique et même une petite auto. Si l'on veut achever leur portrait, ajoutons que ces paysans sont très religieux, très catholiques, ont beaucoup d'enfants, que le prêtre est roi du village et que, dès qu'une agglomération de trente familles se forme, une paroisse se crée avec son pasteur ; c'est le cadre de la vie paysanne.

Leurs fermes se composent de deux ou trois bâtiments dont le plus important et le plus soigné est la maison d'habitation. Les fermes ne se ramassent pas en villages compacts ; elles restent isolées, éparses, comme en désordre de chaque côté de la route. Chacune d'elles repose sur le lot de terrain qui lui est concédé. L'agglomération se resserre un peu autour de l'église ; là est le cœur de la paroisse ; les maisons se rapprochent, sans se toucher ; elles continuent de respirer et de regarder, par leurs quatre faces, et ne consentent qu'à la dernière extrémité à s'enfermer dans la demi-prison de deux murs mitoyens. Ces coloniaux restent toujours en « villégiature » ; les fermes deviennent des villas ; les agglomérations de villas composent les quartiers « résidentiels » où les maisons se rapprochent et s'alignent, mais sans jamais se toucher. Le tapis de verdure où elles posent se rétrécit entre les résidences, sans disparaître tout à fait. Et ces maisons ne sont point, comme les « propriétés » de France, enfermées dans un mur ou simplement une haie. Chez nous, ces clôtures, qui ne sont plus que des abris contre les regards, rappellent les défenses des temps dangereux ; l'antique satisfaction de la sécurité se reconnaît, sous forme réduite, dans le sentiment moderne du chez soi. On voit bien que l'Amérique n'a pas eu à traverser cette période d'architecture défiante ; alors qu'elle apporte dans l'aménagement de la maison tant de charme et d'intimité, elle accepte cette existence à demi-publique des jardins sans clôtures et des maisons de verre. Les paysans eux-mêmes ont perdu là-bas l'habitude de la vie secrète et renfermée du « vieux pays ».

C'est aujourd'hui dimanche. Ce matin, ils se sont réunis à la messe. La paroisse est fort étendue ; beaucoup sont venus en auto-cars ou dans leurs voitures, des voitures à roues légères qu'un cheval vif enlève aisément. L'église

claire, fraîchement peinte, ornée d'autels à colonnes et de statues coloriées, avec sa chaire sculptée, ses confortables boiseries, n'évoque rien de rude et d'archaïque, comme les pierres romanes de nos églises rustiques ; c'est le catholicisme moderne des missions. La réunion dominicale, la longue station des hommes devant l'église, à la sortie de la messe, ces très vieilles habitudes répondant à un instinct de sociabilité que contrarie la dispersion rurale ; l'office se continue dehors par de lentes causeries villageoises. Dans la province de Québec, la paroisse et l'église composent la cellule politique et son noyau, tandis que la colonisation de l'Ouest rayonne autour des gares, le long des voies ferrées. C'est un sujet d'étonnement et de critique pour les protestants anglais que cette pénétration mutuelle de la vie religieuse et de la vie sociale chez les catholiques canadiens ; il ne faut pas oublier que, sans leurs curés, les Canadiens, avant la conquête de leurs droits politiques, auraient été comme un troupeau sans berger ; dans ces pays jeunes, aux droits incertains et aux mœurs encore mal établies, c'est un sort bien précaire que celui des isolés et des faibles. C'est l'intérêt vital et la reconnaissance qui ont serré ces hommes autour de leur pasteur.

Puis, durant l'après-midi des beaux dimanches, les familles se tiennent en rangées serrées, assises sous les galeries extérieures des façades de leurs maisons. Et cette fois les femmes sont présentes, que nous n'avions pas vues devant l'église. On regarde passer les voitures qui viennent de Québec ou qui y rentrent. Les gestes sont rares et les conversations paraissent lentes. Ces gens portent les vêtements de fête et goûtent pleinement le plaisir du repos ; à ce trait, on reconnaît que la condition ordinaire est celle du travail. Et puis nous sommes à l'automne ; la lumière est d'une douceur incomparable ; sous l'immense ciel d'un vert léger, pâli un peu par la fumée d'incendies lointains, les mamelons boisés des Laurentides font étinceler leur fauve fourrure mouchetée de pourpre et de cuivre. Les courbes des collines s'infléchissent pour recueillir de petits lacs où la splendeur du ciel et la fulguration des feuillages s'exaltent, resserrées en un cadre étroit. Ce n'est point la coutume que les campagnards s'extasient devant les fêtes de la lumière, à la manière des peintres ; mais peuvent-ils s'abandonner à ces longues et silencieuses contemplations, sans se laisser

prendre au charme immense de cette radieuse sérénité? Ils goûtent plus encore la douceur ardente de ces derniers beaux jours, songeant aux rudes et longs froids que novembre amène ; s'ils ne connaissent pas les vers de leur compatriote, leurs sentiments confus vibrent à l'unisson de ceux de l'artiste ; l'admirable automne canadien leur est plus cher encore par le pressentiment de l'hiver qui s'annonce, de la dure saison que le poète chante :

Terre aux grands cieux flambants dans les espaces froids,
Foyer aux mille feux au-dessus de nos têtes,
Où tout ce qui frissonne au milieu des tempêtes
Monte hâtivement chauffer ses frêles doigts !

O Canada, cœur chaud sous ta face de marbre,
Où palpitent des yeux vivants, profonds et bleus,
Ainsi qu'au pied des monts l'eau de tes lacs frileux
Glisse un regard d'azur sous les cils blancs des arbres (1) !

Gabriel-Louis Jaray et Louis Hourticq.

(1) Marie Le Franc, *les Voix du cœur et de l'âme* (Montréal, 1920).

Colin-Maillard [1]

La rue s'éveillait lentement, paresseusement, par degrés, comme il convient un dimanche. Car le dimanche est, lorsqu'on y songe bien, moins un jour de repos qu'un jour où il importe de faire le contraire de ce qu'on fait les autres jours. Mike s'éveilla donc comme de coutume, au moment même où cinq heures et demie sonnaient à l'église de « Saint-Georges in the East », se retourna voluptueusement, infligea quelques coups de poing à son oreiller, et annonça à haute voix à un univers silencieux qu'il resterait au lit jusqu'à dix heures, ou même plus tard, s'il voulait.

Il n'avait plus envie de dormir ; mais, forcé six jours sur sept de se lever plus tôt qu'il n'eût voulu, il se sentait le septième jour également forcé de se lever trop tard pour proclamer son indépendance. Et, d'ailleurs, que peut-on faire un dimanche matin?

Il s'étira et, les manches de sa chemise retombant sur ses bras nus, il se caressa doucement les biceps en songeant. Il se sentait de bonne humeur, ce matin-là, reposé et le cœur léger, comme un homme qui s'est endormi en riant d'une bonne plaisanterie dont, au réveil, il ne se souvient plus. Qu'était-il donc arrivé? Ah ! Le policeman... Oui ! Ç'avait

(1) Copyright 1923 by Bernard Grasset. — Voir *la Revue universelle* du 15 décembre 1923.

été le seul bon moment d'une journée terne... Pourtant ! Il s'était passé autre chose... Et il se souvint qu'il était invité à aller cet après-midi même prendre le thé chez M. Hydleman au 37 de Cable Street. Il se mit sur son séant et siffla joyeusement en s'interrompant de temps à autre pour rire. Le nommé Mike O'Brady, un jeune homme chevaleresque et plein de courage, avait, au péril de sa vie, sauvé d'une mort affreuse une jeune fille d'une grande beauté, qui avait une robe de soie puce et des perles aux oreilles, et le père de la jeune fille, un négociant très bien dans ses affaires, désirait lui renouveler ses remerciements et l'abreuver de thé et de crevettes dans son arrière-boutique en parlant des temps nouveaux.

Tout un roman ! Il se recoucha sans y songer et s'endormit de nouveau.

Quand il se réveilla pour la seconde fois, la rue était bien réveillée. Un petit garçon, doué d'une voix surnaturellement aiguë, criait les journaux du dimanche ; et les enfants de son logeur, sans doute saisis d'émulation, prirent quelque prétexte futile pour se répandre en glapissements. La voix paternelle gronda des menaces, la main maternelle distribua des taloches, et, après une minute de hurlements éperdus, le calme se rétablit peu à peu, coupé de pleurnicheries étouffées.

Mike sortit de son lit et commença de s'habiller en soupirant :

— Combien qu'il a dit qu'il en mourait, le gros frisé? fit-il. Cent cinquante sur cent? Ça n'est pas assez.

Sa gaieté de six heures du matin l'avait quitté. Chaque étape de sa toilette lui fournit des griefs nouveaux : sa boîte de cigares s'était mystérieusement vidée ; sa brosse avait disparu et il devina qu'il la trouverait à la cuisine, encore humide d'avoir été utilisée pour la lessive ; enfin sa serviette, outre qu'elle n'avait pas été changée depuis longtemps, était usée au point que ses doigts y faisaient des trous. A chaque découverte nouvelle, l'objet de sa rancune s'élevait d'un degré, et quand il descendit et ne trouva que du thé amer et froid, sous prétexte qu'il était trop tard, il dédaigna de rien casser, et se contenta d'appeler la révolution sociale de tous ses vœux.

Sur le seuil son logeur à califourchon sur une chaise, l'arrêta pour commenter les nouvelles du matin. Il étala

son journal sur un genou, secoua les cendres de sa pipe, et fit part à Mike d'inquiétudes grandissantes.

— Ça ne peut durer comme ça, dit-il. Tous les journaux disent qu'on n'a pas assez de cuirassés, et voilà maintenant qu'il y a des ballons dirigeables étrangers qui se promènent au-dessus de l'Angleterre toute la nuit. C'est très joli d'en rire, mais enfin si les Allemands débarquaient un beau matin...

Mike l'interrompit brusquement.

— Eh bien ! Qu'ils viennent ! Quand ils auront fait sauter le Parlement, Buckingham Palace et la Tour, il sera toujours bien temps de voir à les flanquer à l'eau !

Il descendit le perron sans en écouter davantage et s'en alla vers Leman Street.

Jusqu'à Watney Street, les femmes avaient les cheveux tirés et roulés en papillottes ; au delà, elles avaient les cheveux bouffants et édifiés avec art. Ce détail, et les noms qui surmontaient les boutiques, indiquaient la frontière approximative entre Erin et Israël. Les hommes avaient ce trait en commun d'un bout de la rue à l'autre, qu'ils passaient la matinée du dimanche de la même façon, assis au seuil des maisons ou aux fenêtres, en bras de chemise, et se livrant aux douceurs du tabac.

Au moment de passer devant le nº 37, il crut voir quelqu'un à la porte, et, se sentant vaguement gêné sans savoir pourquoi, il préféra rebrousser chemin et prendre une rue latérale. Elle le conduisit dans Commercial Road et il continua jusqu'à Aldgate. Or, lorsqu'on se trouve dans Aldgate un dimanche matin, il est impossible de résister à l'attraction du marché de Middlesex Street, et Mike n'essaya même pas de résister.

Chacun sait que le dimanche avant une heure les amusements sont rares, et les boniments des marchands hébreux vaudraient toujours mieux qu'un long exposé des vues de son logeur sur la défense du Royaume-Uni et l'iniquité des puissances étrangères.

Les vendeurs de glaces, de boutons, de bananes, de colliers de perles, de cartes postales ou de dépuratif à deux pence le verre qui encombrent l'entrée de Middlesex Street ne sont, pour la plupart, que de pauvres hères sans éloquence et dépourvus d'originalité ; ils ne savent que mugir ou glapir le nom de leur marchandise et vanter son excel-

lence en termes peu persuasifs. Les deux jeunes gens si distingués qui, tous les dimanches matins, élèvent leurs tréteaux en face de la boutique paternelle et vendent à six shillings, et uniquement pour la réclame, les châles « laine et soie » qu'on peut se procurer pour quatre shillings en semaine, sont trop bien élevés pour être amusants. Les marchands de confections ne valent guère mieux ; ils se contentent généralement d'arrêter un par un et de prendre insidieusement à part des jeunes gens à l'air simple et susceptibles d'apprécier les mérites exceptionnels de complets à douze shillings six qui doivent « durer comme le fer ».

L'un d'eux pourtant fait des efforts louables pour relever le niveau de sa profession. C'est un homme court et robuste, à fortes moustaches blondes, dont le torse opulent fait valoir les costumes qu'il essaye sans répit toute la matinée pour séduire les acheteurs. Il montre successivement les trois pièces du complet ; en vante l'étoffe et la coupe ; indique facétieusement le devant et le dos, de peur que l'on ne s'y trompe, puis il enfile le veston, tourne sur lui-même, et plein de bonne humeur, commence les enchères à « cinq cents guinées ! » La foule s'esclaffe. Il descend immédiatemet à cinq guinées, puis à dix shillings, et à ce dernier prix trouve un acheteur. Mais une providence perverse veut que ceux que ces complets ont séduits soient immanquablement des hommes aux proportions anormales, construits sans soin, sur le dos desquels les vêtements les plus élégants deviennent des plaisanteries en actions et des sources de commentaires discourtois.

Le philanthrope qui annonce toutes les cinq minutes qu'il ne tient pas à l'argent et vend, par humanité et pour occuper ses loisirs, des chronomètres à mouvement garanti, aux boîtiers fondus des métaux les plus rares, pour la somme de huit shillings ou même moins, n'est pas de ceux que l'on écoute en sceptique et pour en rire : son maintien digne et détaché de toutes considérations sordides, ses lunettes d'or, la valeur énorme des bijoux qu'il manie négligemment, imposent le respect.

Lorsqu'on veut simplement passer un quart d'heure gai et se distraire un peu, il faut aller écouter les marchands de porte-monnaie. Comme verve spirituelle, résistance des cordes vocales et génie du négoce, ils se partagent les premiers prix et laissent les marchands de châles, de confec-

tions et de dépuratifs se disputer des accessits de complaisance. Un auditeur impartial se sent en conscience obligé de faire la navette entre Rubinstein, qui est l'un d'eux, et son collègue d'un peu plus haut, pour les comparer à loisir ; et même après de nombreuses séances il préférera probablement les classer *ex æquo*. Rubinstein est peut-être plus ingénieux dans sa pantomime, plus subtil ; mais l'autre est assurément plus vigoureux ; il se sert de l'actualité avec plus d'audace, et la répétition infatigable de l'adjectif fait de son discours une curieuse mosaïque.

Mike avait déjà entendu maintes fois tous les boniments de Middlesex Street et la plupart de ses plaisanteries ; mais après tout, quand une chose est drôle, elle est drôle toujours, la centième fois aussi bien que la première ; même elle plaît davantage quand on la reconnaît aussitôt, en vieille amie, et qu'on peut en rire sans effort d'esprit. Un garçon qui n'a rien de mieux à faire et qui, assagi par l'expérience, est bien décidé à ne rien acheter, peut passer une matinée fort agréable entre les deux rangées de tréteaux et de voitures à bras. Il y trouvera tout ce qu'il faut pour être heureux, un spectacle qui change constamment sans jamais surprendre, des coins tranquilles où l'on peut se réconforter d'une assiette de pois verts ou d'un bol d'anguille à la gelée et, pour ceux que brûlent une faim spirituelle, le miracle incessant d'un flot de paroles enchaînées avec art, magiques, fascinantes, répandues sur la foule ébahie par des hommes qui ont reçu le don divin.

Une horloge sonna, et tout ce qu'il y avait de sexe mâle dans la rue soudain désintéressé du spectacle s'achemina résolument vers une des extrémités ; à ces signes, Mike connut qu'il était une heure, et que les « pubs » venaient d'ouvrir.

« Aux Trois Dauphins » il retrouva Wynnie qui, ironique et lasse, lui demanda s'il ne pouvait pas, pour lui faire plaisir, avancer un peu l'ère nouvelle. Elle en avait assez ! Il protesta que si cela dépendait de lui, ce serait déjà fait, et ils en vinrent à parler de Middlesex Street :

— Avez-vous bien remarqué, fit-elle, les noms de ceux qui vendent et les figures de ceux qui achètent. Ceux qui vendent ce sont sous des Tohen, des Hyams, des Beuben, des Goldberg... et ceux qui achètent ce sont de pauvres Anglais, comme vous et moi, des naïfs, qui se laissent prendre aux histoires

de « soldes », de « réductions », de « ventes après saisie ». Ah ! il n'y a pas à dire, ils sont trop malins pour nous ; rien d'étonnant à ce qu'ils viennent ici par milliers. Quinze jours après leur arrivée, ils se font expédier le grand-père, la grand'mère et les petites sœurs restées en Pologne, et au bout d'un an ils commencent à acheter des maisons.

Mike dit d'un ton sentencieux :

— C'est pourtant vrai ; mais elles ne leur profiteront pas longtemps.

Elle se moqua de lui : •

— Pas longtemps ! ça durera toujours plus longtemps que vous et moi. D'ailleurs ils ont bien raison ; j'en ferais autant à leur place, et vous aussi ; et si vous aviez des rentes et des maisons, vous n'auriez pas envie de tout changer.

Il n'écouta pas la fin de sa phrase, buté aux premiers mots :

— Plus longtemps que vous et moi, répéta-t-il ; si je croyais cela, je ferais une révolution à moi tout seul, sans attendre davantage.

« Ça durera plus longtemps que vous et moi ! » Il se répétait cela tout en déjeunant, empli d'un vague malaise. Cette phrase l'accompagna sur l'impériale du tramway de Bow Bridge où il jugea bon de faire sa digestion en prenant l'air et elle lui chantait encore dans les oreilles quand il passa le seuil du n° 37 de Cable Street. Cela durerait plus longtemps que lui ! Le thé amer, les serviettes trouées, l'exploitation éhontée, la vie morne et sans joie, les chambres délabrées d'où l'on entendait piailler des enfants, et l'ignorance que l'on ne pouvait que sentir, l'ignorance de tout ce qui eût été différent, l'ignorance qui permettait seulement de se débattre en aveugle, de donner des coups de pied dans le vide avec des cris et des malédictions d'infirme bafoué ; cela durerait plus longtemps que lui ! C'étaient des paroles en l'air, évidemment ; mais si pourtant c'était vrai !

Il vit Hannah Hydleman s'effacer sur le seuil pour le laisser passer et lui indiquer la porte de l'arrière-boutique avec un sourire de grâce majestueuse ; le vieillard se leva à moitié pour lui tendre la main, et poser sur la table le journal qu'il lisait — *Justice* — et il s'assit, sa casquette sur un genou, solennel et candide, comme l'on s'assied en face du trépied de l'oracle. Ce vieillard allait tout lui expliquer ; c'était un homme d'expérience et de grand savoir, sans aucun doute ; un des sages d'une race renommée pour sa ruse ; et s'il

avait dédaigné d'acheter des maisons et de vivre dans l'opulence, c'était assurément que la cause du peuple opprimé brûlait dans son cœur comme une grande flamme.

Quand Hydleman eut parlé de la manifestation d'hier, de ce qu'en disaient les journaux du dimanche, et qu'il posa des questions, Mike lui répondit comme il eût répondu à un confesseur ou à un maître, à un de ceux qui distribuent la science ou la foi. Oui ! il était socialiste ; pas depuis très longtemps, mais de tout son cœur.

Il n'avait pas étudié beaucoup dans les livres, il n'avait entendu que quelques orateurs du parti, ceux qui parlent dans les rues et il n'était pas certain d'avoir tout compris : il n'avait jamais été grand clerc : généralement dernier à l'école, quand par hasard il y allait ; et les systèmes trop compliqués lui échappaient. Mais il se rendait nettement compte que tout était de travers, et que cela ne pouvait pas durer plus longtemps. Non ! il n'était pas sans travail. Il avait un emploi régulier, et pas plus mal payé qu'un autre, et les contremaîtres ne le tourmentaient pas ; du plus loin qu'il pouvait s'en souvenir, les contremaîtres ne l'avaient jamais tourmenté longtemps. Ce qui l'agitait, c'était l'iniquité des choses, et l'idée qu'il était des gens qui avaient plus d'argent que lui, et plus de tout ce qui compte, sans être forcés de travailler.

Hydleman le regardait d'un air songeur, et tapotait la table à petits coups :

— Oui ! fit-il. C'est toujours autant de fait. Vous sentez l'injustice du système, vous êtes mécontent, et c'est le principal ; il faut commencer par être mécontent. Ceux qui sont contents d'eux-mêmes, contents de tout ce qui les entoure, ne méritent pas d'avoir mieux ; mais ils arrêtent les autres. Et ils sont d'autant moins à plaindre que les riches leur donnent des tapes dans le dos en vantant leur vertu — les vertus innombrables avec lesquelles on bâtit une seule fortune inique — et que les prêtres les bénissent et leur promettent le royaume des cieux. Ça paraît vraiment dommage de gaspiller le royaume des cieux pour des hommes qui se trouvent parfaitement satisfaits de vivre ici-bas comme des pourceaux !

— Bien sûr ! fit Mike. Le ciel, ce doit être un endroit où on a tout ce qu'on veut, et ceux qui n'ont rien voulu, eh bien ! c'est leur affaire !

De l'autre côté de la porte vitrée, il pouvait voir Hannah Hydlemann assise dans la boutique derrière le comptoir, le menton dans ses mains, regardant vers la porte de la rue, par où venait la lumière. La fenêtre de la pièce où il se trouvait donnait sur une cour sombre, bornée de l'autre côté par un haut mur gris dont le pied s'écaillait. Tous ceux qui venaient dans cette pièce tournaient, d'instinct, le dos à la fenêtre, s'asseyaient de côté autour de la table ronde, faisant face à la porte vitrée par où devait venir toute la vie du dehors. Du côté de Hydleman, la cheminée occupait presque tout le pan du mur ; de son côté, il y avait juste la place nécessaire pour deux chaises, un réchaud à gaz posé sur une caisse drapée d'une pièce d'étoffe jaune, et une petite armoire de bois peint. Et le tout semblait affreusement vieux ; c'était une pièce où l'on pouvait se figurer un homme attendant de jour en jour, de mois en mois et d'année en année, d'innombrables années sans fin, l'arrivée de nouvelles toujours retardées, mais qui ne peuvent manquer de venir ; une pièce obscure et basse comme une crypte, défendue de toutes parts contre la lumière et le bruit, où l'on comprenait sans effort la futilité de toutes les luttes des générations.

Mike sentit qu'il perdait courage ; et la phrase que la barmaid avait ce matin-là lancée au hasard lui revint à l'esprit : « Ça durera plus longtemps que vous et moi ! » Le vieillard assis en face de lui avait peut-être commencé à rêver des temps meilleurs, assis dans ce fauteuil de velours usé, alors qu'il était encore jeune et plein de force ; et maintenant qu'il était vieux, qu'en pensait-il? Espérait-il encore?

Il parla en hésitant un peu :

— Croyez-vous que ça va encore durer longtemps?...

Oui ! comme c'est maintenant ! Ça n'a pas l'air de marcher beaucoup ; les gens ne comprenant pas, ou bien ils ont peur.

Hydleman hocha la tête :

— Oui ! c'est surtout ça, ils ne comprennent pas. Ils ont toujours vu les choses comme elles sont, et ils ne sont pas capables de les imaginer différemment. Et quand on leur en parle, ils vous récitent les maximes qu'on leur a apprises à l'école ou à l'église : C'est la loi ! C'est la nature ! Il faut bien qu'un corps ait une tête ! et ainsi de suite. Comme si

toutes les lois divines et humaines nous commandaient de respecter des hommes qui se sont enrichis en vendant de la bière, du whisky, ou des journaux à sensation, en bâtissant des maisons de carton ou en prêtant à la petite semaine. Il suffit d'une escroquerie heureuse, et voilà vos fils titrés et vos petits-fils bâtissant des églises ou faisant cadeau de vieux tableaux moisis à des musées. Et le peuple souverain, eh bien ! il ne lui reste plus qu'à vénérer et remercier à genoux parce qu'on restitue, à quelqu'un d'autre ou sous des formes inutiles, cinq pour cent de ce qu'on lui a volé. Pourtant ça commence, ça commence ; il n'y a pas à dire : voyez les dernières élections. Et puis il se trouve justement que les temps sont durs ; les affaires ne vont pas ; et quand les affaires ne vont pas, ça veut dire qu'on renvoie des ouvriers, ou bien que les patrons ferment leurs usines, vendent une automobile sur deux et s'en vont crier misère sur la Côte d'Azur, pendant qu'ici... Les ventres se creusent, il n'y a pas de charbon, les enfants meurent, et alors on commence à comprendre que tout n'est pas comme il faudrait. Mais quand ils deviennent enragés, ils ne savent pas s'y prendre ; ils poussent de tous les côtés comme un troupeau. Alors ceux qui les conduisent envoient leurs chiens pour aboyer des mensonges : « Ce qu'il vous faut, ce sont des tarifs, de la protection, » ou bien : « C'est la faute des Allemands ». Et ils commencent à se bousculer vers les fondrières... »

Hannah entra et tira de l'armoire de bois peint tout ce qu'il fallait pour le thé : des tasses de faïence blanche à peine ébréchées, des assiettes à filet d'or, du pain et du beurre, du cresson, des pâtisseries étranges...

Dans le fauteuil, son père hochait la tête, les yeux baissés, sa barbe grise écrasée contre sa poitrine ; une de ses mains reposait sur la table et, toutes les cinq secondes, les doigts se levaient et retombaient ensemble avec un son mat, scandant le vol du temps implacable, et encore si peu d'accompli ! Mike les regardait l'un après l'autre et se sentait plein de mélancolie. L'âge d'or était à des distances incalculables ; la porte de l'Eden était aux mains d'un ennemi puissant et rapace, armé de mille ruses, et il ne restait guère aux pauvres garçons comme lui qu'à glaner çà et là, parfois en cachette, ce qu'on voulait bien leur laisser.

Quand tout fut prêt, Hannah s'assit, le dos à la fenêtre.

Dans le contre-jour, son visage mat prenait un grain d'une finesse miraculeuse ; les perles de ses oreilles oscillaient doucement, les paupières se levaient et s'abaissaient avec langueur sur les grands yeux placides ; chaque geste indolent faisait ressortir la richesse d'un corps massif et sain, une beauté lourde de concubine de roi, de captive qui vaut une guerre.

Elle versa le thé et ils burent et mangèrent sans rien dire. Hydleman songeait et hochait la tête ; Hannah surveillait la porte vitrée qui donnait sur la boutique et grignotait une pâtisserie avec des gestes d'un raffinement infini ; Mike pleurait sa chimère agonisante et sentait lentement renaître en lui son cœur de barbare : A quoi bon parler de libération à des esclaves endurcis dans leur turpitude? Ceux qui tenaient le pouvoir étaient trop forts et trop habiles ; le peuple ne pouvait qu'obéir à leur poussée et s'en aller en trébuchant vers les fondrières, s'arrêtant aux coins des chemins pour lapider les précurseurs. Il n'éprouvait aucune soif de martyre ; il ne voulait ni s'immoler pour autrui, ni vieillir dans un trou sombre en caressant un songe. Il préférait s'en aller seul sur les flancs du troupeau pourchassé, choisissant son pâturage, prenant toute sa part et, s'il pouvait, la part d'un autre, sournois et subtil. Et les chiens ne lui feraient pas peur !

Le vieillard parla de nouveau :

— Ce qu'i y a de plus étonnant, dit-il, c'est que ceux de nos adversaires qui sont de bonne foi nous traitent de visionnaires, parlent de nous avec pitié, comme de pauvres abusés qui se font des illusions sur le genre humain, qui se forgent des rêves insensés, qui bâtissent leur utopie sur les fondations de vertus absentes avec le mortier d'une bonne volonté universelle qui n'est pas de ce monde. Si nous y croyions, à toute cette vertu, à cette bonne volonté de tous, est-ce que nous aurions besoin de rien changer?... Même les lois actuelles seraient inutiles. Il n'y aurait ni juges, ni prisons, ni richesse insolente, ni pauvreté terrible. Les hommes vivraient dans l'équité et la paix... C'est justement parce qu'ils sont foncièrement mauvais, injustes et durs les uns pour les autres, qu'il faut des lois, et ce dont nous nous plaignons, c'est que les lois présentes ne suffisent pas. Elles ont permis à quelques-uns de réunir entre leurs mains toute la joie du monde, et ils l'égrènent parcimonieusement et

à contre-cœur à ceux qui usent leur vie pour eux. C'est pour cela que nous voulons d'autres lois... »

Mike suivait des yeux Hannah Hydleman qui allait et venait indolemment, desservant la table avec des gestes royaux. Les mots ne lui parvenaient qu'étouffés ; les phrases étaient vides de sens. Des lois ! des lois ! Qui donc voulait des lois? Sa force montait en lui comme une marée. Il songeait à ces choses comme il n'en arrive que dans les livres ou dans les rêves, au cœur de contrées miraculeuses, affranchies de toutes lois : un cri dans la nuit, la charge et le rapt, une belle fille enlevée dans des bras forts, comme il l'avait la veille enlevée dans ses bras.

Le lendemain le ciel était encore gris et triste, et il ne semblait pas qu'il y eût de place pour des révoltés dans un univers ordonné, ajusté, inconscient et brutal comme une machine. Tout, gens et choses, semblait disposé par quelque main souveraine ; les choses alignées à leur place propre pour des usages ingénieux ; les gens soumis et dociles, attachés à leurs fonctions obscures comme des sentinelles à leurs postes, héritiers instinctifs de traditions anciennes qui enseignent qu'il est inutile de résister. Se lever le matin à une certaine heure précise ; s'en aller vers un certain lieu entre des rangées de maisons tirées au cordeau ; voir tout le jour des hommes, les bêtes qui leur obéissent et les machines qu'ils ont construites, exécuter aveuglément des ordres, venus d'on ne sait où, exprimés et transmis, par des moyens presque surnaturels ; autant d'étapes dans la voie des humbles, conduisant lentement vers l'asservissement sans réserve qu'est leur destin.

Le jeudi soir, Mike retourna au 37 de Cable Street.

Hannah Hydleman était sortie ; son père était seul dans la boutique, assis derrière le comptoir, les mains étendues à plat devant lui sur les journaux empilés. Il reçut le jeune homme avec un hochement de tête familier, comme s'il trouvait sa visite toute naturelle ; quoi de plus simple? quelques mots en passant échangés entre deux camarades de même opinion et naturellement disposés à voisiner. Mike s'assit et, comme le silence se prolongeait, il feuilleta distraitement une revue illustrée, puis il la referma, la remit à sa place avec soin, soupira et regarda autour de lui sans rien dire.

Vue de derrière le comptoir et face à la porte de la rue, la boutique était moins sombre qu'au premier abord. L'ordre parfait qui avait présidé à son aménagement la rendait bien telle qu'il se souvenait de l'avoir vue le jour même de son arrivée à Londres. Depuis, il avait toujours pensé à cette pièce de quelques pieds carrés comme à un monde modèle où tout s'emboîtait et s'agençait ingénieusement, où il n'y avait place pour aucun désordre, aucune incertitude, aucune erreur de bien ni de temps ; et pourtant le vieillard qui gouvernait ce monde était là dans la pénombre, étendant devant lui des mains vides et regardant le rectangle lumineux de la porte avec des yeux questionneurs.

Il se surprit à formuler un vœu muet : pourvu que cette fois l'oracle fût propice ! Pourvu qu'il lui permît de s'en aller en emportant cette fois des réponses, et non de nouvelles énigmes insolubles pour lui ! Mais voilà que les doigts du vieillard commençaient de se lever et de retomber avec un son mat sur les journaux qui couvraient le comptoir, un geste d'impuissance lasse, de lutte sans espoir contre des forces écrasantes, presque d'abandon. Il dit :

— Il y avait de bien belles choses dans le journal ce matin. Plusieurs membres de la famille royale ont gracieusement consenti à honorer de leur présence, hier soir, la cérémonie d'ouverture d'un restaurant coopératif ouvrier. Le duc a déclaré que l'enthousiasme montré sur le parcours des voitures par la population de l'East End l'avait profondément touché, et il a adjuré tous les loyaux citoyens de Sa Majesté, quelle que fût leur pauvreté, de continuer à soutenir de toutes leurs forces le Trône et l'Empire. La duchesse a goûté la soupe et le bœuf, qu'elle a trouvés excellents, et elle a caressé, sur la tête, trois petits enfants. Allez donc vous plaindre, après ça ! Et les gens de leur suite, qui remplissaient les voitures, et qui n'ont rien dit, je me demande ce qu'ils ont pensé de tout cela ! Ils ont dû se dire les uns aux autres avec des sourires suaves : « Délicieux ! Je m'accommoderais fort bien de déjeuner ici tous les jours ! » Et les pauvres diables dehors, qui étaient venus pour acclamer la royauté pendant qu'elle gaspillait deux portions de bœuf, qu'est-ce qu'ils se disaient, ceux-là? Probablement : « Nous aussi, nous nous accommoderions bien de déjeuner tous les jours ; malheureusement, il n'y a pas que ça à faire ! » Ils ont dû aussi regarder au passage toutes les rues noires qui suent la

misère, les gens de la suite, frissonner un peu, comme au Zoo, quand on regarde des loups de l'autre côté de la grille, et se dire à part soi que les gens qui habitaient ces rues-là devaient être de drôles de gens, et qu'il devait s'y passer de drôles de choses ! Et même là-dessus, ils se faisaient des illusions : le plus terrible c'est justement qu'il ne se passe rien. De temps en temps une femme tuée à coups de pied ou une famille qui meurt de faim ; mais à part ça, il ne se passe rien d'un jour à l'autre, rien d'un bout de l'année à l'autre, rien. Rien que la misère et la saleté et l'ignorance. Leur paradis : un coin de ruisseau quand ils ont la bonne fortune d'être saouls ! Leur enfer : « Home ! Sweet Home ! » Elle peut venir, la royauté !

Hannah rentra, salua Mike d'un sourire de suzeraine, passa dans l'arrière-boutique pour enlever son chapeau et revint s'accouder sur le seuil. Elle suivait les passants attardés d'un regard à la fois curieux et hautain, comme elle eût pu regarder une fourmilière. On devinait qu'elle se sentait élue pour un sort rare, désignée par Iahveh pour aider à une étape nouvelle du peuple de son choix, et qu'il était donc de son devoir d'être belle, afin que les hommes de sa race fussent poussés à l'accomplissement de grandes choses par le désir d'elle-même.

— Il y avait encore bien d'autres choses dans le journal —, continua Hydleman. Il y avait, entre autres, le compte rendu de l'assemblée annuelle d'une société de prévoyance, présidée par un vrai lord. Et le vrai lord a fait un discours. Il a dit à ceux qui l'écoutaient qu'ils étaient la crème de l'humanité, le dernier espoir de la nation et la seule barrière qui s'opposât à l'assaut d'une démocratie sans principes.

Il a regretté qu'un gouvernement dépourvu de dignité se fît l'esclave de cette démocratie et cherchât à lui complaire en la comblant de dons immérités. Les pensions pour les vieillards, par exemple ! Les pensions pour les vieillards vont saper la fibre morale du peuple tout simplement. Les populations ouvrières vont cesser de songer à l'avenir et vivre dans le désordre et la débauche, maintenant que leurs vieux jours leur ouvrent une perspective de luxe injustifié et de bombance sénile avec les cinq shillings par semaine du gouvernement. Le noble lord a donné à son auditoire une idée de ce que serait le prolétariat selon son cœur. Le bon prolétaire passe à la caisse le samedi, touche ses

vingt-cinq shillings et revient en courant les remettre à sa ménagère. Elle en place une bonne partie à la Caisse d'épargne et, avec ce qui reste, elle se fait un jeu de payer le loyer, d'acheter le charbon, le pain, la viande, le thé, les légumes, les vêtements et les souliers pour cinq personnes. Elle s'en fait un jeu parce que naturellement le bon prolétaire est convenablement humble, et n'aspire pas aux mets, aux vêtements et aux plaisirs réservés pour ceux qu'une providence intelligente a placés au-dessus de lui. Le bon prolétaire et sa femme bouclent leur budget et font des économies parce qu'ils sont soigneux et serrés, qu'ils surveillent impitoyablement les fournisseurs, et que chaque fois qu'ils dépensent un penny, ils s'arrangent pour en obtenir toute la valeur, ou même un peu plus. Ils sont pleins de respect pour les choses établies, pour la constitution, la Chambre des lords, les portiques à colonnes et les gens plus riches qu'eux. Le dimanche, ils font leur toilette avec soin et s'en vont à l'église, où on leur prêche une religion qui leur recommande de retirer leurs économies de la caisse d'épargne et de les distribuer en aumônes ; d'aimer leurs fournisseurs comme eux-mêmes et d'adorer la vertu en haillons... Sur quoi j'imagine que le bon prolétaire se prend la tête entre ses mains et cherche vainement à comprendre. Il se donne bien du mal pour rien : il lui suffirait de retenir cette maxime, que ceux qui ont le moins d'argent sont ceux qui ont le plus de devoirs, et qu'ils n'ont qu'un droit, celui d'aider à maintenir les choses comme elles sont.

Mike, penché en avant et les coudes sur ses genoux, les yeux au niveau du comptoir, regardait la porte ouverte dans laquelle la silhouette de Hannah s'encadrait. Il écoutait avec attention ; tous les mots lui parvenaient et il en comprenait clairement le sens. Il voyait le noble lord, bénévole et protecteur, expliquer à la classe ouvrière comment il lui plairait qu'elle vécût ; et lui assurer que lui et ses semblables étaient tout prêts à améliorer son sort dans la mesure du possible et à sauver un bon nombre de pauvres gens de la famine, pourvu qu'ils fussent dociles et complaisants.

Il comprenait tout cela et, pour le moment, n'en éprouvait aucune indignation. Cela semblait inévitable ; ce n'était que peu de chose, une part infime d'un système qui paraissait indéracinable à force de complications, d'un univers façonné d'injustices et de malentendus. Depuis le commen-

cement du monde, les hommes avaient dû s'ingénier sans fin à construire des cellules innombrables, toujours multipliées, par-dessus les murailles desquelles ils se regardaient avec une méfiance hostile, si bien que maintenant ce monde était tout entier coupé de barrières, hérissé de remparts derrière lesquels les clans fanatiques se guettaient l'un l'autre âprement et refusaient obstinément de se comprendre.

Par-dessus le comptoir où s'étageaient les journaux multicolores, il voyait Hannah Hydleman, debout sur le seuil, appuyée contre le chambranle de la porte, une main sur la hanche profonde que sa pose faisait saillir. Au-dessus de la taille forte, sanglée dans une ceinture de cuir, la ligne ample du torse s'évasait vers les lourdes épaules, et les bras épais, la poitrine gonflée, l'équilibre animal du corps sain, la rendaient proche de ces femelles qu'on se représente à l'aube de l'espèce autour des feux fumant sur les grèves, simples comme leur vie, et graves de sentir en elles le flux puissant des générations à naître.

Mike songeait, et sa songerie était peuplée d'images qui étaient à moitié des idées, et à moitié des instincts vieux comme le monde ; si cette femme et lui s'étaient rencontrés en d'autres temps, bien avant la naissance des villes, avant qu'on n'eût obscurci la joie des forces humaines en leur donnant des vêtements futiles de lois, de religions et de pudeurs, il l'aurait prise dans ses bras sans rien dire, et sans rien dire elle aurait refermé ses bras sur lui, parce qu'ils étaient tous deux jeunes et affamés de vie, et que rien ne les séparait. Mais maintenant ! Telle qu'elle se tenait là sur le seuil, il la devinait pétrie de préjugés, de mépris et de devoirs imaginaires ; esclave de sa race, esclave de sa religion, esclave de subtiles distinctions de caste qu'elle entendait condamner tous les jours, mais qui faisaient partie d'elle et qu'il lui serait impossible d'ignorer. A ses yeux il n'était qu'un idolâtre endurci dans son erreur, le fils de ceux qui avaient persécuté les siens ; il n'était aussi qu'un ouvrier, un manœuvre condamné à rester un manœuvre, pauvre d'ambitions comme d'idées, dépourvu de l'astuce patiente des jeunes hommes d'Israël. Et même si tous ces obstacles n'avaient pas existé, qu'aurait été leur union sinon un pacte de plus, une soumission nouvelle aux lois sévères, l'entrée dans une trappe sur laquelle veillent des puissances malveillantes... A moins que l'arrivée des temps nouveaux ne

vînt tout changer, rendre tout possible dans un monde redevenu jeune, qui reprendrait toutes choses au commencement.

La voix de Hydleman s'éleva de nouveau :

— Et dans une autre réunion, un autre lord — ou peut-être n'était-ce qu'un pauvre baronnet — a déclaré que les spoliations toujours croissantes d'un gouvernement de démagogues, les impôts iniques qui ne pesaient que sur les classes aisées leur rendaient la vie impossible, et que lui, pour sa part, allait se voir contraint de réduire considérablement ses dépenses et de restreindre son train de maison, et qu'il supprimerait, entre autres choses et en première ligne, les sommes qu'il avait coutume de consacrer à des œuvres de charité. Les journaux conservateurs citent les paroles du baronnet et disent au pauvre peuple : « Vous voyez ! Vous voilà bien attrapé ! » Dans les villages situés sur les domaines du baronnet, il n'y aura donc plus de distributions de petit-lait et de couvertures, et les ménagères vont maudire le gouvernement ; mais ce sera nous, socialistes, qui rirons le mieux et les derniers. Les villageois au cœur simple commenceront à rêver d'un État où les distributions de petit-lait et de couvertures seraient un droit, et non une grâce, et le baronnet fera bien de ne plus rien dépenser du tout et d'économiser tous ses revenus, parce que son capital commencera à branler. Leur charité, qui est à moitié une vertu et à moitié une mesure de sécurité et de propagande, plus tôt elle cessera et mieux cela vaudra pour nous. Il n'y en a que trop qu'elle asservit et qu'elle avilit. C'est une goutte de baume sur l'immense gangrène des pauvres, une soupape d'échappement à leur colère ; quand la soupape aura été close et boulonnée et que toute l'aristocratie sera assise dessus, occupée à dire au peuple « : Voilà ce que c'est », nous n'aurons plus qu'à attendre à bonne distance pour ramasser les morceaux.

Cela, Mike pouvait le comprendre, et il abattit son poing sur les journaux en jubilant. « Bien sûr ! fit-il. C'est comme ça que ça arrivera. Il y aura des temps durs, les usines fermeront, les riches cadenasseront leurs caisses, il y aura des milliers et des milliers qui crèveront de faim, et alors ça viendra. On se dira les uns aux autres : « Nous n'avons rien, et il y a ceux-là et ceux-là, et ceux-là qui en ont trop ; et on ira le chercher tous ensemble. Ah ! Il y aura de la misère

avant ça ! bien sûr ! Mais pour ceux qui resteront, le moment sera venu de rire ! »

En s'en allant il s'arrêta un instant sur le seuil, et, s'appuyant au chambranle de la porte de l'autre côté, il regarda Hannah avec un sourire. Il se sentait fort de la révolution prochaine qui allait tout aplanir, fort aussi de ses larges épaules, et continuait de sourire sans la quitter des yeux.

Elle le regarda à son tour, sourit aussi par politesse, et, appuyant sa tête contre le mur de briques, contempla le ciel noir. Après un moment de silence, elle bâilla, puis dit d'un ton plein de distinction :

— Il fait bien doux, ce soir !

Mike répondit « oui » et son audace s'envola.

Vingt révolutions n'auraient pu combler l'abîme, ni effacer l'empreinte profonde des générations. La splendeur de la blouse claire, de la cravate de soie et des boucles d'oreilles n'était rien ; ce qui la mettait si loin de lui, c'était sa race qui parlait par chaque ligne de son corps, la majesté indolente de sa pose, le faste oriental de ses bijoux et de ses ornements, les grands yeux calmes, pleins du mystère des pensées qu'il ne comprendrait jamais.

Il fit un signe de tête vague, descendit dans la rue et s'en alla vers les « Trois Dauphins ». Il avait soif de paroles simples et dépourvues de mystère ; il voulait retrouver des hommes comme lui, qui exprimeraient des idées familières dans des termes faciles à comprendre, qui plaisanteraient et riraient bruyamment, en abattant leurs poings sur le comptoir.

Au cours des quelques semaines qui suivirent, Mike retourna plusieurs fois au 37 de Cable Street. Il restait souvent cinq ou six jours sans en approcher et sans y songer, presque sans songer à rien, occupé par son travail toute la journée, et, le soir, satisfait de rejoindre des compagnons dans les tavernes du voisinage ou de fumer, à cheval sur une chaise, devant la porte de sa maison. Dans ces moments-là il n'aspirait à rien de plus qu'à des quantités illimitées de bière, à la conversation joviale des buveurs et au bien-être indécis qui en résulte.

Vers la fin de la semaine, quand les fonds tiraient à leur fin, il pouvait même se contenter de la complainte monotone de son logeur, qui consacrait chaque jour un demi-

penny à l'achat d'un journal du soir, en partie pour voir le résultat des courses, en partie afin d'y trouver des arguments nouveaux dont il pût étayer ses discours. Un gamin peu scrupuleux qui vendait ces journaux, en courant à perdre haleine, poussé par la double espérance — toujours vaine — qu'il passerait le premier et qu'on ne lui demanderait pas de rendre de monnaie, lui donnait fréquemment le *Star* au lieu du *Evening News* qu'il désirait ; quand il s'apercevait de l'erreur, il ne lui restait plus qu'à lire toute la soirée les opinions d'adversaires détestés, exprimées avec tant d'astuce qu'il ne savait qu'y répondre. Ces soirs-là, il hochait interminablement la tête et laissait sa pipe s'éteindre, presque silencieux, sentant sa foi politique vaciller en lui.

Mais, après ces périodes de calme, il venait toujours un soir où Mike se réveillait à la réalité intolérable, honteux d'avoir laissé s'assoupir sa juste colère, et pénétré pourtant de l'espoir vague que, dans l'intervalle, un pas de plus aurait été fait vers le but obscur et désirable.

Il était tiré avec un choc de sa torpeur presque satisfaite, par un incident quelconque de la journée qui venait lui rappeler, généralement d'une manière indirecte et par des voies inattendues, l'iniquité des choses et sa propre servitude.

Les petites injustices courantes, les actes de tyrannie mesquine qu'il pouvait voir ou subir à l'entrepôt ne le touchaient guère, les contremaîtres le laissaient généralement en paix et il n'éprouvait que du mépris pour ceux qui se laissaient malmener. De plus, toutes ces choses-là étaient en dehors des grandes règles, n'avaient aucun rapport avec les inégalités et les injustices dont l'idée le brûlait. Lorsqu'un homme de sa classe, semblable à lui presque en tous points, que des puissances occultes avaient investi d'une certaine autorité, en profitait pour lui causer quelque ennui, il n'éprouvait ni étonnement, ni indignation ; la vengeance était simple et à portée de sa main ; c'était une affaire personnelle qu'il savait comment régler, et, s'il était obligé d'attendre quelque temps, il le faisait sans rancune et sans impatience, certain de ne pas oublier.

Mais la vue des passagers de première classe des paquebots hollandais, allongés luxueusement dans leurs fauteuils pliants, ou du *Koh I Noor* emportant vers Margate des touristes en complets de flanelle et en toilettes claires, aux

sons d'un orchestre allemand, ou simplement d'un bookmaker à l'air propre, conduisant dans Commercial Road un tonneau attelé d'un poney râblé, maniant les guides entre des doigts chargés de bagues, un gros cigare aux dents, suffisait pour faire flamber sa révolte ou bien pour l'emplir de ressentiment trouble, de doutes infinis.

Il y songeait pendant des heures et des heures, tout en vaquant à sa besogne, vite hébété par l'effort de pensée, cherchant vainement à comprendre ce qui l'agitait ainsi, ce qu'il voulait, comment il se faisait que toutes ces choses fussent possibles, comment elles finiraient, et quand?

La révolution qui devait venir, la chute d'un système injuste et imparfait, il comprenait bien cela ; mais il n'arrivait pas à voir comment elle s'appliquerait à lui, comment il se pourrait qu'il entrât de plain-pied dans son héritage, transformé en un moment, désormais prêt à jouir de tous les biens, spirituels et matériels, jusque-là réservés aux heureux de ce monde, et qu'il s'efforçait d'imaginer.

Alors il s'en allait en hâte vers Cable Street dès que le soir était venu, vers la boutique où Hydleman tenait sans doute la clef de ces énigmes, qu'il méditait derrière le comptoir, les mains étendues sur les journaux alignés, ou bien dans la salle obscure où il s'asseyait face à la porte, tournant le dos au grand mur triste dont le plâtre s'écaillait. Seulement, une fois là, il s'apercevait qu'il ne savait comment exprimer ce qu'il pensait, que ses idées n'avaient été que de grandes formes indécises qu'aucuns mots ne pourraient rendre.

Il ne lui restait qu'à se taire et à écouter, à attendre que quelque parole du vieillard lui expliquât son propre cœur, répondît aux questions qu'il n'avait pas su poser. Et il attendait, soir après soir, puis sortait dans la nuit, sans jamais emporter ce qu'il cherchait.

Quand Hannah était sortie il restait dans la boutique avec Hydleman, l'écoutait quand il parlait, quand il se taisait ruminait ses paroles et s'efforçait de comprendre, feuilletait distraitement les journaux et le regardait servir les clients : ceux-ci étaient tous des gens du voisinage qu'il connaissait de vue et qui avaient cessé de s'étonner de le trouver là ; des Israélites, pour la plupart, qui préféraient accorder leur clientèle à un coreligionnaire, encore qu'il fût « Epikouros » et suspect d'hérésie, ou bien des hommes

des mêmes opinions qui venaient échanger quelques mots en passant. Ces derniers, Mike les écoutait aussi quand ils parlaient, et quand ils ne disaient rien, il les regardait attentivement, se demandant chaque fois :

— Que sait-il celui-là? Et que pourrait-il m'expliquer?

Mais il n'apprenait pas grand'chose de leur bouche sur les sujets auxquels il pensait, et il n'apprenait rien sur eux, parce qu'ils étaient d'une race étrangère et qu'il ne les comprenait pas.

Il entra un soir à la Bibliothèque publique de Saint-George-in-the-East et s'attarda à feuilleter une revue illustrée. C'était un « Grand numéro d'Été » bourré de photographies et de gravures décrivant les plaisirs divers des gens qui prennent trois mois de vacances, à l'usage de ceux qui n'ont que quinze jours, et, accidentellement, à l'usage de ceux qui n'en ont pas.

Des messieurs aux coiffures irréprochables, vêtus de flanelle immaculée, un foulard de soie autour des reins, promenaient dans des « punts » capitonnés de coussins des jeunes femmes aux poses voluptueuses qui abritaient coquettement leurs cous nus sous des parasols chinois ; à la page suivante, les mêmes messieurs et les mêmes jeunes femmes avaient échangé leur bateau de rivière pour un yacht singulièrement mal construit, qui filait à toute voile sur une mer clapotante ; le vent avait quelque peu dérangé les coiffures, et les costumes étaient différents ; mais l'élégance chevaleresque des hommes et la grâce raffinée de leurs compagnes permettaient de les reconnaître. Un peu plus loin, poussés par quelque incompréhensible lubie, ils s'étaient aventurés parmi des rochers à pic où, exempts de vertige, ils conservaient leur courtoisie sereine dans une position apparemment désespérée. D'autres gravures représentaient des plages à la mode, les lacs d'Écosse ou des fiords norvégiens, qui ne faisaient que servir de décor à la joie incessante des houris et des héros.

Mike tourna rageusement les pages et s'arrêta à une d'elles qui contenait des portraits. Le texte annonçait les tout derniers mariages en vue de la saison, et d'une colonne à l'autre trois exemplaires légèrement différents de « la charmante fille de M. X..., la charmante fille de M. Y..., la charmante fille de M. Z..., » avec des mines chastes dans les décolletages imprécis, contemplaient les trois portraits de leurs

fiancés. Les jeunes filles étaient jolies, et le photographe connaissait son métier. Elles détournaient les yeux, dans une pose pleine de distinction pure, ou bien levaient vers le lecteur un regard rêveur et doux, sans mièvrerie, sûres que la vie ne leur apporterait jamais rien d'offensant ni de vil.

Les fiancés avaient l'air parfaitement correct, sain et borné, de vrais aristocrates anglais. Mike serra les dents et marmotta des promesses de calamités ; mais comme il restait quelques minutes en face des pages déployées, indécis, son hostilité se fondit en découragement et il regarda les portraits de nouveau, humblement, pour leur demander ce qu'il cherchait.

Aucune révolution n'aurait pu le rendre semblable à eux, ni les abaisser jusqu'à lui, et il n'était même plus certain qu'elle eût été juste ; ils semblaient si forts de leurs droits, si loin de soupçonner qu'on pût leur en vouloir d'être ce qu'ils étaient. Il les devinait pourvus d'idées bien établies sur toutes les choses qui comptent, soignés d'esprit et de corps, pétris de raffinements sans nom, et une grande vague d'envie désespérée lui noya le cœur. Ceux qu'on avait dépouillés, c'étaient ses ancêtres inconnus au cours de générations innombrables ! Ils avaient vécu comme il vivait ; ils n'avaient pu lui léguer que ce qu'ils avaient, une âme fruste et obscure, proche de la terre qui les portait, où les premières grandes semailles ne faisaient lever qu'une moisson d'élans maladroits et d'aspirations incompréhensibles.

Il sortit et s'en alla vers la boutique de Hydleman, et tout en marchant il s'émerveillait grandement de se sentir si troublé, de percevoir en lui le jeu confus de forces ignorées. Elles s'enchevêtraient, se combinaient une seconde pour former quelque chose qui semblait une idée, ou un grand désir qui brûlait, ou un accès de sourde colère, et l'instant d'après il ne comprenait plus rien, sinon qu'il était comme un homme qui, les yeux bandés, bafoué et poussé par derrière, trébuche sur des obstacles qu'il ne peut voir. C'était nouveau, cela, et quand il se fut rendu compte que ce n'étaient pas les symptômes d'un mal corporel, il se prit à songer à lui-même avec un respect étonné. Il avait pour le moment perdu sa belle assurance d'autrefois et la paix de son cœur, mais quelque chose d'autre s'éveillait en lui, qu'il n'avait jamais soupçonné.

Quand il arriva au 37 de Cable Street il trouva Hydleman

dans l'arrière-boutique comme de coutume enfoncé dans le grand fauteuil de velours, un journal déployé sur les genoux. Sur la table étaient posés une bouteille de rhum et deux verres qui avaient servi. En s'asseyant, Mike eut l'intuition qu'il se passait, ou qu'il s'était passé quelque chose, et que s'il était venu plus tôt il eût interrompu une scène de modeste réjouissance, quelque cérémonie familiale qui ne le regardait pas. Hydleman hochait la tête avec un sourire indulgent et semblait ruminer des nouvelles heureuses ; par la porte vitrée, il pouvait voir Hannah adossée au comptoir, jouant avec ses doigts.

Comme le silence continuait, Mike parla le premier, mais une sorte de pudeur lui conseilla de ne rien dire des choses qui lui tenaient au cœur ; il fit quelques remarques sur le temps, sur l'été qui arrivait, et sur des événements dont il avait entendu parler. Hydleman assujettit sa calotte de drap et continua de hocher la tête, la mine plus gaie qu'à l'ordinaire, comme s'il venait de résoudre d'une façon heureuse au moins un problème important.

Quelques moments plus tard, il joignit les mains sur le journal déployé et dit distraitement :

— Enfin ! Enfin ! c'est la vie... Il ne faut pas songer à soi ; et puis c'est une chose dont on doit se réjouir, une bonne chose ! oui, une bonne chose !

Levant les yeux, il parut se rappeler tout à coup que Mike était là. Il appela Hanna, lui dit de donner un verre propre, et y versa un peu de rhum ; puis il en versa quelques gouttes dans son propre verre, et sourit de nouveau :

— Nous avons célébré aujourdhui une petite fête, dit-il en s'adressant à Mike, un événement heureux ; oui, un événement heureux !

Il regarda Hannah qui rougit un peu, et leva son verre. Mike prit le sien et se leva à moitié, avec un geste de vague politesse, puis il se rassit, parce qu'il ne savait que dire ni que faire.

Il ne comprit pas tout de suite à quel événement Hydleman faisait allusion ; mais il devina que la belle Hannah allait sortir de son horizon, émigrer probablement vers des sphères supérieures, et il le ressentit confusément. Pourquoi tous les gens qu'il voyait semblaient-ils poursuivre le cours de leur vie placide, y trouver des joies suffisantes, des buts qui valaient la peine d'être atteints, pendant que lui, Mike

O'Brady, les regardait faire, attendant tout d'eux et ne recevant rien?

Il n'avait aucune raison d'être là ; il n'avait jamais eu aucune raison de venir, il n'avait jamais été qu'un intrus, peut-être importun, sûrement ridicule à leurs yeux, stupide au point qu'il ne trouvait rien de mieux que d'écouter et de contempler des étrangers pour comprendre son propre cœur. Et qu'avait-il appris?

Hydleman souriait et hochait la tête, Hannah était retournée s'accouder sur le seuil pour voir les passants, goûter l'air de la nuit et rêver aux jours nouveaux ; dans l'arrière-boutique, la lumière du gaz semblait chaleureuse et douce, parlait d'intimité, de veillées sans querelles, d'un cercle familier et clos contre le dehors, et Mike se sentit plus que jamais un intrus.

Il vida son verre, murmura quelques mots d'excuse, en se levant, et quand il eut passé le seuil et fait vingt pas dans la rue, il s'étira et dit à demi-voix :

— C'est fini, cette histoire-là, bien fini.

Et ce qu'il reniait ainsi ce n'étaient pas seulement les soirées dans l'arrière-boutique, la voix de Hydleman peuplant la pièce sombre de griefs irrémédiables, la silhouette d'Hannah sur le seuil, c'était aussi la vision des jours parfaits qui s'était fanée sans approcher ; le grand espoir dont il avait entretenu son cœur avide, et qui ne lui suffisait plus.

LOUIS HÉMON.

(A suivre.)

les idées & les faits

LA VIE A L'ÉTRANGER

L'ANGLETERRE ENTRE DEUX CRISES

Il y a gros à parier pour que le suffrage universel apparaisse un jour à nos descendants sous l'aspect où nous considérons justement aujourd'hui le duel judiciaire ou l'astrologie. C'est un procédé courtaud, à l'emporte-pièce, un divertissement sommaire à pile ou face. Des enfants pourraient s'y complaire, à la grande rigueur. Le mystère est que des hommes s'y attardent. Tout ramener à l'unité, talent, richesse, situation, quel scandale pour l'intelligence ! C'est en vain du reste qu'on essaiera de nuancer. Si l'on multiplie par dix ou douze la voix d'un imbécile, sous prétexte qu'il a dix ou douze enfants, en quoi améliore-t-on le suffrage? La culture elle-même, voire le génie, n'autorisent que des variations électorales très fragiles. Pour gouverner, pour discerner les voies politiques, ce n'est ni de femmes, ni d'enfants, ni de titres, ni de fortune qu'on a besoin, c'est de bon sens, du sens des réalités. Il y a évidemment plus de chances pour qu'il accompagne dans la vie ceux qui ont avec la vie des contrats étendus et prolongés ; pourtant le cardinal de Richelieu n'avait ni épouse ni progéniture, pas plus que Mgr Seippel, chancelier d'Autriche et dictateur. Mais c'est là un procès interminable, un dossier fabuleux, qu'il n'entre pas dans notre intention d'examiner.

Versons-y seulement le document des récentes élections britanniques. Il constitue contre le suffrage universel et le parlementarisme une charge accablante : « A un moment où il nous fallait un

gouvernement fort, constate mélancoliquement le *Morning Post*, les électeurs nous jettent dans l'incohérence ». Pauvres électeurs ! Ils ont bon dos. Comme s'il fallait s'en prendre à eux ! Décernons-leur au contraire un satisfecit de grand format : tout comme leurs confrères espagnols ou français, ils ont mis les urnes en quarantaine. On accuse bien à tort la paresse britannique, on gémit bien à tort sur ces cortèges de voitures, chargés de conduire au scrutin et d'en ramener aux frais des candidats le « souverain » récalcitrant, qui sans cela resterait chez lui ; on se scandalise bien à tort des 40 pour 100 d'abstentionnistes qu'a comptés la ville de Londres. La vérité, c'est que le système, qui consiste à demander aux gens leur avis sur des problèmes qui les dépassent, est usé jusqu'à la corde.

L'abstentionnisme électoral est, au fond, un signe de sens commun. Voilà des gens à qui l'on demande de se prononcer en dernier ressort sur des énigmes qui déconcertent les plus vieux routiers, sur des difficultés rebutantes, sur des occurrences imprévisibles, sur des problèmes dont les éléments leur échappent. Les plus fins et les plus honnêtes — tant pis pour la nation — seront forcément amenés à s'abstenir. A l'heure qu'il est, la crise européenne déchaîne des montagnes de doutes et des océans de perplexités et l'on exige de l'incompétence, faite électeur, qu'elle se retrouve dans ce chaos, dans ce déluge, dans cette Babel. Comment répondre à cette prétention, autrement que par le « froid silence » du juste selon Vigny?

Pendant un siècle environ, et c'est ce qui a dissimulé longtemps ses tares, le suffrage restreint, puis universel, a bénéficié d'un accident qui touche aujourd'hui à sa fin, du fait de se produire à une époque de surabondance économique. Les débuts de l'industrialisme, qui remontent à 1750-1760 pour l'Angleterre, à 1770-1800 chez nous, en attendant l'explosion des sociétés anonymes vers 1835-1860 et le vertige de 1900-1914, furent marqués par un progrès indiscutable de la richesse. Les sottises accumulées par le régime électoral, si elles s'étaient produites en un temps de raréfaction des *commodités* ou de répression industrielle, auraient immédiatement crié vengance. Mais l'attention publique, égarée par les présents répétés de la corne d'abondance, ne sut pas distinguer les soustractions de l'urne et du scrutin. Quand tout se liquide par un surplus, on est en mauvaise posture pour rechercher l'origine d'une perte. Celles que ne cesse de provoquer le système électif, aggravé de parlementarisme, avaient beau se chiffrer par des sommes gigantesques, on fermait les yeux sur la gabegie.

Aujourd'hui, sans que nous puissions prophétiser s'il s'agit d'un phénomène durable ou d'un épisode ennuyeux, la période de vaches

grasses a pris fin. L'œil n'est plus ébloui par des accumulations de disponibilités, la vague de bien-être, dont l'ivresse engloutissait les pires misères, s'est retirée. Le mécanisme social, instauré par une série de générations dont la turbulence, l'incapacité, la légèreté mériteront de rester proverbiales quand il s'agira d'écrire l'histoire, apparaît à nu. On en voit sortir, l'un après l'autre, tous les méfaits du parlementarisme et de la votation. Ce que l'œil perçant du logicien ou du moraliste était seul jadis à débrouiller, s'étale aux regards publics. De là ces réactions fébriles, bien ou mal guidées, où se complaisent l'Espagne après l'Italie, l'Italie après la Grèce, la Grèce après la Russie ; de là ces « pleins pouvoirs » demandés ou saisis par le chancelier Marx, le général Primo de Rivera, Mgr Seipel, M. Mussolini. De là ces désirs de dictature, auxquels n'échappe aucun État. Tout récemment la Hollande, lassée par une crise ministérielle d'origine, mon Dieu, d'origine... parlementaire, entendit tout à coup s'élever la voix d'un simple particulier, le professeur Verviers, qui adjurait la reine d'en finir avec ces éternelles plaisanteries et d'imiter le geste espagnol ou italien. Cet inconnu, ou presque, reçut de tous les coins du pays des témoignages non suspects d'enthousiasme. Bref, en tous lieux, le système des majorités et des minorités a fait son temps.

Ce qui le prouve plus que tout au monde, c'est l'embarras de M. Baldwin. M. Baldwin trouvait la mariée trop belle. Avec ses 79 voix de majorité absolue, il s'estimait trop comblé. M. Baldwin aspirait à descendre : il ne lui fallait plus que 74 voix, chiffre officiel de ses anticipations, 74 voix non plus banales, vieillies, quelconques, mais 74 voix nerveuses, puissantes, entraînées, retrempées dans l'eau de Jouvence du scrutin, vissées sur un programme inédit, en d'autres termes des voix conscientes, évoluées. Quand on est amené ainsi à préférer majorité à majorité, on avoue par là même l'usure d'un procédé qui, non seulement suppose, au point de départ, une société d'égaux se mouvant au milieu de régions diaphanes et de problèmes restreints, mais encore, au point d'arrivée, l'existence de situations stables. Dès que l'homogénéité de l'électorat disparaît, dès que disparaît aussi la simplicité des alternatives offertes à l'option politique, dès que s'accusent l'animation des enjeux et la complexité de leurs rencontres, en d'autres termes, dès que l'on quitte les manuels de droit pour entrer dans la vie, le système électif devient impraticable.

Les Anglais, qui commencent à souffrir de ses insuffisances, s'en doutent-ils? Dans l'ensemble, non. Cependant cette tendance à l'abstentionnisme, indice qui ne trompe pas, les critiques de détail

dont on accable l'appareil législatif auquel le scrutin est soumis, tout cela démontre que l'Angleterre, sans être tombée encore dans le lieu de damnation, n'est plus tout à fait en état de grâce parlementaire et votatoire. Elle ne rejette pas encore le monstre, mais elle commence à le percevoir. Elle s'indigne — pauvre naïve indignation ! — que dans quatre cas sur cinq, le candidat élu l'ait été par une minorité. Et quand il l'aurait été par une majorité, en quoi sa compétence en serait-elle améliorée? Les Anglais n'en sont pas encore à ce stade de la réflexion. Ils se révoltent à l'idée que dans maintes circonscriptions le travailliste vainqueur n'ait pas rassemblé derrière lui autant de voix que ses deux concurrents conservateur et libéral.

Évidemment ce spectacle est dur pour les vaincus. Les travaillistes, qui prennent déjà des airs papelards d'éminences grises par-dessus l'épaule de M. Baldwin, dont ils méditent la perte, ont tort de hausser le ton. En dépit d'un programme de démagogie forcenée, ils n'ont réussi, depuis le dernier scrutin, qu'à augmenter de 2 à 2 1/2 pour 100 le nombre total de leurs voix. C'est la division des conservateurs et des libéraux qui a d'une façon artificielle augmenté le nombre de leurs sièges au Parlement. Le jour où il s'agirait d'en venir aux actes, l'influence travailliste ne pèserait pas lourd en face des partisans de l'ordre.

En attendant, cette influence, favorisée par la sottise parlementaire, s'exerce en plein. Quand on pense qu'après pointages et repointages les travaillistes eux-mêmes accordaient une prévision de 310 voix aux conservateurs (qui n'en ont eu que 254) contre 160 à eux-mêmes (et ils en ont eu 193) ! Seuls les libéraux avaient, sur ce point, deviné à peu près juste. Si je rappelle ces chiffres, c'est pour en conclure ceci : les travaillistes se trouvent actuellement dans la même position que les social-démocrates allemands en novembre 1918. Ils disposent, directement ou indirectement, de la majorité, donc du pouvoir, sans s'être préparés le moins du monde à exercer le pouvoir, sans même s'être imaginé qu'ils seraient amenés à le prendre. Les comités travaillistes, qui, le 5 décembre au soir, prévoyaient encore une Chambre où les conservateurs, avec 310 voix (sur 615) disposaient de la majorité absolue sur les 139 libéraux et 160 travaillistes réunis, n'admettaient pas l'hypothèse qui se trouve aujourd'hui réalisée.

Donc, aux complications déjà formidables de la nature des choses, le procédé électif ajoute ses surprises personnelles et ses embarras spéciaux. Ils sont graves pour les Anglais. Peut-on croire en effet que si les travaillistes avaient cru pouvoir emporter le mor-

ceau, ils se seraient alourdis d'un programme démagogique aussi voyant que celui qui leur a servi d'étendard? Aussi bien que qui que ce soit, ils savent que leur projet d'impôt sur le capital, destiné soi-disant à supprimer le chômage, n'aurait d'autre résultat que de l'aggraver. Ils n'en sont pas moins obligés maintenant de faire contre trop bonne fortune cœur passable et de prendre l'attitude de candidats en règle à la succession Baldwin.

Encore que les Anglais n'aient que ce qu'ils méritent, nous n'avons pas le cœur de nous réjouir de leur embarras. Aussi bien tout se tient-il en Europe, au moins suivant certaines perspectives. Les élections de décembre 1918 à Londres avaient eu sur les nôtres quelques mois plus tard une influence des plus heureuses. Faut-il craindre pour 1924 une répercussion analogue, qui se traduirait à Paris par l'intronisation du bloc des gauches? Dieu nous en préserve ! Il est fâcheux à cet égard que ni nos députés, ni encore moins les députés britanniques, si prompts les uns et les autres à courir, aux frais de l'État, il est vrai, pour assurer leur réélection, les risques les plus scabreux, n'aient songé à se maintenir d'office au pouvoir. M. Baldwin n'a pas même eu le courage de subsister sur ses propres ressources. Je me demande si Dante ne le placerait pas dans la même bolge que celui qui, par peur des responsabilités, « prononça le grand refus ».

Que la nouvelle crise, prévue pour janvier, se déroule, ou non, avec plus ou moins de péripéties angoissantes, les temps seront extrêmement durs pour le contribuable et le possédant britannique. Dans toutes ces aventures-là, on se demande du reste où les possédants ont la tête. En ont-ils accumulé des « gaffes », depuis 1789 et 1848 ! Se sont-ils mis soigneusement sous la coupe du sieur Démos ! L'autre jour à Évreux, M. Millerand, qui est pourtant d'une école plus énergique que M. Baldwin, assurait qu'on n'avait encore trouvé rien de mieux pour gouverner les peuples que le régime des consultations électorales. Les élections britanniques, qui paralysent ce grand pays, lui fournissent une réplique sur laquelle je l'engage respectueusement à méditer. Coupée en trois tronçons, la Chambre des Communes sera pratiquement ingouvernable. De nouvelles élections sont peu probables à brève échéance. Rappelons-nous les scrutins italiens antérieurs à l'initiative fasciste. On se traînait de gâchis en gâchis, sans réussir à recoordonner les réflexes les plus simples. Rien ne dit que l'Angleterre, dissociée par des causes très semblables à celles qui dissociaient l'Italie, réussirait mieux qu'elle à sortir du chaos. Comme toujours en pareil cas, les libéraux jouent un rôle funeste. Seraient-ils amenés à conclure, à la dernière minute, une

coalition avec les conservateurs, que l'arrangement n'aurait guère l'occasion de tenir.

De toutes façon, il y aura du grabuge. En ce qui nous concerne, il est douteux que nous en profitions. Dans de pareilles conjonctures seuls des aventuriers parviennent à tirer du feu quelques marrons. Il se pourrait fort bien qu'après avoir agité, d'une main fiévreuse, les hochets les plus retentissants de son répertoire, la nouvelle Chambre ne réalisât qu'un nouvel accord avec les Soviets et une nouvelle étape dans la voie du marasme industriel.

La livre sterling poursuit pendant ce temps-là son ascension mystérieuse. La Banque de France dispose pourtant d'une encaisse métallique sérieuse, sans compter le portefeuille commercial. Tout est fallacieux dans ce domaine du change. C'est qu'il est parcouru moins par des pesées minutieuses que par des courants plus ou moins fous d'imaginations. La France d'il y a cent vingt-six ans, au milieu de toutes ses abominations fiscales, avait au moins le bon sens de conserver le franc-or en service actif. Son relèvement fut grandement facilité de ce chef. En dehors de cette mesure, qui préjudicierait à nos finances beaucoup moins qu'on ne le prétend, on n'aperçoit guère de moyen de lutter contre une livre sterling dont les ressources profondes sont peut-être loin de valoir celles de notre franc, mais qui dispose, grâce à notre situation de débiteur, des positions où s'élaborent les cartes officielles.

A la faveur de ces manigances, un doux régime d'enlisement et de tortueuses intrigues menace nos gages et notre sécurité. Là comme ailleurs personne n'y comprend plus rien, parce que personne ne veut rien comprendre. Ne comptons pas sur M. Ramsay Macdonald pour éclairer le débat. Peut-être aurons-nous avantage, durant la période d'attente que traverse la politique anglaise, à fortifier nos prises et à liquider nos prétentions, je veux dire à les rendre plus limpides.

En tout cas nous serions mal venus à remercier l'électeur anglais du geste qu'il vient de faire. Il accroît l'instabilité européenne et met sa patrie en défaillance. Depuis le 6 décembre, la Grande-Bretagne est un malade, dont le pronostic doit être soigneusement réservé. Un dernier trait, pour finir : c'est par peur du changement, par amour du libre-échange traditionnel, que la Grande-Bretagne s'abandonne aux révolutionnaires. Incurable paresse des masses !

René Johannet.

LES LETTRES

LIVRES NOUVEAUX

On imagine assez facilement comment M. Louis Barthou, pour la collection « Les Caractères de ce temps » où ont déjà paru *le Savant* de M. Charles Richet et *l'Avocat* de Me Henri-Robert, a écrit ce *Politique* dont, tout de suite, le succès a été si vif. Il a d'abord. douillettement drapé dans cette robe de chambre qu'il ne craint pas de montrer à ses visiteurs du matin, relu son La Bruyère. Peut-être avait-il en main le joli petit in-12 de 1688, ou telle de ces éditions, publiées du vivant de La Bruyère, et que l'auteur se plaisait à enrichir de paragraphes nouveaux. Puis, une fois bien imprégné de ce style net et piquant, il se mit à rêver et à se souvenir... Les souvenirs de M. Louis Barthou doivent être fort abondants ; mais il sait se discipliner, il connaît l'art du choix et il a le courage du sacrifice. On pourrait lui appliquer le jugement qu'il porte sur *Mosanus*, — c'est, sans erreur possible M. Raymond Poincaré, — « il n'y a pas d'esprit plus clair, plus ordonné et plus méthodique ». Alors, presque au courant de la plume, et cependant avec de subtiles ironies et des intentions malicieuses, il rédigea ce charmant petit livre de cent vingt pages. Ce lui fut un jeu. Parions que lorsqu'il traça les dernières lignes, toutes pleines de sens : « Il n'y a pas de retraite pour le Politique. Aucune limite d'âge ne fixe de limite à son dévouement. Le *laciate ogni speranza* n'existe pas pour lui : le *Politique* espère toujours », il soupira : *déjà!* Il avait fini de s'amuser. C'est notre tour, en le lisant.

Ce livre, dont le titre grave fait songer à la *Politeia* d'Aristote,

est avant tout divertissant. C'est le passe-temps d'un fin lettré qui a moins visé à nous instruire qu'à nous plaire. Vous n'y trouverez ni une étude de la situation des partis à la veille des élections, ni une profession de foi passant en revue « les problèmes les plus angoissants de l'heure présente » ; et il effleure seulement la question des réparations, par exemple, et celle de l'occupation de la Ruhr. Écrivant une monographie de l'homme politique, sous une forme fantaisiste, il n'a pas songé à l'alourdir par des discussions de doctrine ; et il a eu le tact, la pudeur, de ne pas exposer à des lecteurs pressés et souriants l'essentiel de sa pensée d'homme d'État et le solide de ses convictions. Ici ou là, vous découvrirez une critique rapide et du reste toute négative de la loi sur les loyers qui « n'a pas fait honneur à la prévoyance des gouvernements » ; des aperçus de stratégie, comme « l'intransigeance ressemble vite à une bouderie et qui boude se condamne à l'impuissance ». Vous y trouverez un *Art de persuader* en six préceptes, à l'usage des débutants à la tribune, et voici ces six préceptes, tout à fait judicieux et spirituels : *a)* Ne pas abuser des citations et ne pas s'en excuser. — *b)* Ne pas affirmer trop fréquemment sa loyauté. — *c)* Ne pas dire qu'on ne veut pas être ministre. — *d)* N'interrompre que nécessairement, discrètement et prudemment. — *e)* N'entendre les interruptions et n'y répondre que dans la mesure où l'on peut en tirer parti. — *f)* Ne jamais forcer sa voix pour forcer le silence : attendre.

Et c'est à peu près tout, en fait de dogmes. Le reste est d'observation narquoise et de philosophie désabusée, — point amère.

L'homme, dit M. Barthou, après Aristote, est un animal politique. Mais certains de ces animaux sont prédestinés à la politique active, à ses joies et à ses déceptions. Les uns ont des traditions de famille ; les autres une vocation ; d'autres encore sont poussés vers le Palais-Bourbon par leur profession même : les médecins et les avocats, auxquels l'affection et la reconnaissance de leur clientèle assurent des voix avant même qu'ils aient fait campagne. A ce propos, M. Barthou rappelle le succès, dans le Doubs, de ce bon docteur Grenier, mahométan qui se trempait les pieds dans la Seine, aux heures rituelles, devant le Palais-Bourbon. M. Barthou était alors ministre de l'Intérieur. « L'élection de ce député musulman dans une circonscription modérée me causa une vive colère, non parce qu'il était musulman, mais parce qu'il était radical et antiministériel. J'étais jeune ! Ah ! Quel télégramme indigné (dont je ne laissai à personne la rédaction), irrité, foudroyant, reçut le préfet du Doubs !... » N'est-ce pas que ce : « J'étais jeune » est délicieux? Il vous donne le ton du livre.

Puis M. Barthou nous trace un portrait rapide de la Chambre de

1919, où tant de nouveaux entrèrent bien décidés à bousculer les anciens. Ils les ont bousculés très gentiment, — et cela ne surprend point le sceptique M. Barthou. Il saisit pourtant l'occasion pour railler la représentation professionnelle, avec beaucoup de bonne grâce. Ce portrait n'est pas une planche gravée à l'eau-forte, comme la *Chambre du 16 Novembre* de M. Léon Daudet, mais un joli crayon. Et voici les grandes vedettes...

Les chapitres où M. Barthou les passe en revue sont assurément ceux qui piquent le mieux la curiosité du public. Déjà des *clefs* circulent, comme au temps de La Bruyère, et l'on essaye de diviner qui est Erophile, — pauvre Erophile ! c'est pour lui que M. Barthou est le plus cruel ! — comme on s'appliquait à identifier Ménalque ou Gnathon. Disons que, dans la plupart des cas, la devinette est facile. Qui hésitera à reconnaître M. Millerand en *Gallus Maximus*, M. de Freycinet en *Fuxus*, M. Viviani en *Africanus*, M. Léon Daudet en *Ugernus*, MM. Herriot et Tardieu sous les transparents pseudonymes de *Lugdunus* et de *Versalius? Tutelus* ressemble fort à M. Henry de Jouvenel, et *Parisius* à M. Léon Bourgeois. Quant à *Tigris*... « C'est vous qui l'avez nommé. » Et *Namnetus?* « Il monte à la tribune d'un pas lent ; il ne dépose sur le marbre aucune note ; il commence d'une voix sourde ; il tâte son auditoire comme un pianiste prélude, ou plutôt comme un nageur prend la température de l'eau ; puis il affermit son son, il l'élève ; il se sert de toutes les richesses d'un organe incomparable qui va de la gouaillerie à la tendresse, de l'ironie au lyrisme, de l'abattement à l'indignation, de la douceur à la menace, de la résignation à la révolte, de la conversation au fracas, de la familiarité à l'éclat, de la Comédie-Française à l'Ambigu... » La Bruyère, lisant ceci, se gratterait le crâne sous sa perruque et se demanderait s'il n'en est point l'auteur. La pointe assassine n'y manque point. Mais La Bruyère, cruel, laissait la pointe enflammer la blessure. M. Barthou, plus politique, sait retirer doucement la flèche et panser la plaie.

Un homme de lettres, — et c'en est un, — ne pouvait se désintéresser de la crise du français au Palais-Bourbon. Il cite des exemples calamiteux : « Pour révolutionner la crise des denrées de remplacement déficitaires, il faut pratiquer un recours systématique à des modalités progressives de compartimentement et de contingentement. » Qu'y faire, ajoute-t-il? « Il y a des rappels au règlement : peut-on instituer des rappels à la langue? » Pourquoi pas?

M. Barthou égrène des souvenirs bien amusants de crises ministérielles, de conseils de cabinet ; nous voyons défiler *Mosanus Junior* qui ressemble à M. Maginot, *Orthesius*, qui est l'ombre fidèle de

M. Léon Bérard, *Nemetacus* qui doit être M. Jonnart. Il termine par des appréciations fort sages du rôle du président de la République, qui inspireront quelques retours de pensée sur les années de guerre et de paix...

Cent vingt pages... C'est fini? A nous de répéter *déjà*. On ne s'est pas ennuyé une seconde.

* * *

M. François Mauriac nous a donné deux livres où tenaient beaucoup de pensées, et qui suscitaient de passionnantes controverses : *le Baiser au lépreux* et *le Fleuve de feu*. Là, il opposait la pitié inspirée par la foi religieuse à l'instinct vital d'une créature jeune et robuste ; ici, il décrivait une lutte entre la dévotion et l'amour charnel. Sujets difficiles, sujets quelquefois scabreux ; mais les croyants et les incrédules y trouvaient un bel aliment de réflexion et de nobles prétextes à disputes. Si *Genitrix* peut sembler inférieur à ses aînés, ce n'est point que le talent de l'auteur ait rien perdu de sa vigueur, de sa limpidité, de sa nervosité altière. Au point de vue de l'exposition, M. François Mauriac est plutôt en progrès. Mais *Genitrix* n'agite pas d'idées. *Genitrix* n'institue pas de grand débat moral ; *Genitrix* n'a pas de généralité. C'est l'étude d'un cas particulier et anormal. Je pense que l'auteur a voulu suggérer des conclusions assez larges. Mais, pour peu qu'on ait l'esprit un peu paresseux, on n'obéira pas à ces suggestions, tandis qu'il était impossible de résister à l'appel du *Fleuve* et du *Baiser*. Il a pu sembler gênant de voir de jeunes romanciers catholiques, comme M. de Montherlant et M. Mauriac, instituer de rudes combats entre le *Credo* et les passions de la chair ou les pêchés de l'esprit. Pourtant ce heurt était pathétique ! *Genitrix* ne peut pas nous remuer aussi profondément. C'est une simple tragédie domestique.

Il faut qu'un homme vive en homme ; non en enfant qui vieillit. Si vénérable que soit l'autorité d'une mère, il faut savoir y échapper, sans brusquerie. L'amour maternel ne doit pas être absorbant, tyrannique, annihilant ; l'amour filial peut se concilier avec l'énergie, l'indépendance, et avec l'amour tout court pour une autre femme. Ces vérités élémentaires et prudhommesques, ni Félicité Cazenave ni son fils Fernand ne les ont aperçues. Elle aime son fils quinquagénaire du même amour farouche, animal et jaloux que lorsqu'elle l'emmenait, fragile bébé, aux eaux de Salies. Lui, intellectuellement, il a douze ans. M. Mauriac nous dit qu'il a été élève à Centrale. On en est bien surpris !... A cinquante ans, sans avoir jamais rien fait, il vivote

dans la maison familiale, et s'amuse, le soir, près de sa mère, à découper des *pensées* dans Épictète ou Spinoza, et il les colle sur un calepin. Il s'imagine, en les rapprochant, surprendre les grands secrets de la vie et de la mort. Voyez le naïf. Les seules excuses de Fernand sont qu'il a perdu tôt un père qui l'aurait sans doute aidé à s'émanciper, et qu'il a de la fortune, ce qui l'a, malheureusement, dispensé d'un effort personnel ; il n'a même pas la peine d'administrer ses biens ; Félicité Cazenave, veuve, a pris l'habitude de tout diriger, et elle n'entend pas la perdre. Elle a fait élever le long de ses fenêtres des estrades en bois d'où elle surveille les sorties et les retours de son fils. Elle lui a enlevé le goût de vivre. Elle lui a interdit toute ambition, jusqu'à celle d'être conseiller municipal de Langon... Elle le soigne pour des maladies qu'il n'a pas et pour celles qu'il pourrait attraper. C'est une femme forte. Elle a très bravement accepté la mort de son mari. Tout son cœur appartient à son fils. Elle l'écoute respirer, à travers la cloison, quand il dort. Ce pauvre Fernand, sevré de toutes joies, s'évade une fois par mois vers Bordeaux, pour ses fredaines. Mme Cazenave soupire pudiquement : « Il a une habitude rue Huguerie. » Il revient un peu honteux et très las. Mme Cazenave alors le gronde et le réconforte.

L'originalité de M. Mauriac est d'avoir tiré un livre tragique d'un sujet qui facilement, tournerait au comique et rappellerait le *Jeune homme à marier* de Paul de Kock.

La tragédie naît de la rencontre de Fernand avec une jeune institutrice, Mathilde, sans argent, sans soutiens, qu'il épouse. M. Mauriac nous a bien expliqué comment Mathilde a pu se laisser aller à prendre ce vieux garçon d'intelligence et de volonté nulles pour mari. L'initiative, le coup de tête de Fernand est moins compréhensible. Mme Cazenave mère n'a pas caché ses sentiments : « Vous n'aurez pas mon fils, vous ne le prendrez jamais. » On s'attend à une lutte entre les deux femmes pour ce piteux enjeu. Mais Mathilde est tout de suite vaincue. On ne l'emporte pas, avec un peu de gaieté, d'ironie et de beauté, sur une vieille têtue comme Félicité. Mathilde renonce très vite. On la met à l'écart dans un pavillon isolé. Fernand reprend sa chambre près de sa mère. Il y passera des nuits pures et reposantes. Plût au ciel qu'il se fût décidé plus tôt. Mathilde ne mourrait pas en manquant d'être mère... Sa belle-mère la soigne si mal, avec une si perfide indifférence, que la malheureuse petite meurt une nuit, toute seule...

Alors, Fernand qui n'a pas su l'aimer vivante, se prend, morte, à l'adorer. Il rudoie la vieille mère ; il l'accuse ; il s'éloigne d'elle ; il s'enfonce dans son chagrin. J'avoue ne pouvoir beaucoup m'atten-

drir sur la douleur tardive de cet être mou, ni sur la souffrance jalouse de la vieille criminelle.

Mme Cazenave meurt de chagrin. Quand Fernand se retrouve seul, nouveau revirement. Il se sent comme un enfant perdu. Il est incapable de vivre sans cette mère qui a été durant cinquante ans sa volonté, son cerveau, et qui lui a tout donné, sauf une volonté et un cerveau à lui. Après une brève révolte contre des paysans insinuants, la famille de la servante Marie de Lados, qui tentent de s'installer chez lui, il s'en remet à la protection de cette antique et fidèle vieille. Il n'a plus de maman ; il lui faut une nourrice... Mais il n'en a plus pour longtemps.

A en considérer la ligne principale, le livre de M. Mauriac me paraît un peu faible. Les détails le consolident. Il y a des scènes rapides, sobres et frappantes entre la mère et le fils ; des dialogues ramassés et émouvants ; des tableaux de vieux intérieurs gascons, des croquis du pays des pins résineux, d'une netteté et d'un accent remarquables.

Il se peut qu'on puisse découvrir dans *Genitrix* de grands arcanes... Je n'ai vu que ce que je viens de dire : une sorte de *Fils Chèbre* gascon.

*
* *

Rouge et Blanc est l'œuvre de début d'un écrivain alsacien de vingt-quatre ans, M. Maurice Betz. C'est un livre remarquable à bien des égards. M. Betz a eu le courage de choisir un sujet délicat et, pour l'auteur même, dangereux. Il l'a traité avec une lucidité et une franchise exceptionnelles. Il est rare, dans un premier essai, de rencontrer tant de finesse, de prudence unie à la bravoure, et d'équilibre. C'est l'histoire d'un petit Alsacien français. Il est facile de dire que l'âme d'un petit Alsacien français était, avant 1914, remplie d'amour à l'état pur pour la France et de haine sans nuance envers l'Allemagne. Cela s'est sûrement produit dans la majorité des cas ; on est sûr de nous flatter et d'avoir du succès en nous le rappelant. Pourtant, quelques-unes de ces jeunes âmes ont pu être troublées. Les jeunes Alsaciens qui, après une période de doute, ont fini par voir clair sont les plus intéressants, pour le psychologue. Et nous ne devons pas les aimer moins.

Le petit Jacques Brion a enfermé en lui la lutte douloureuse de l'idée française contre la pensée germanique. Il a été presque livré à lui-même, quand il s'est agi de choisir. Son père, tout Français de cœur mais absorbé par sa profession de chirurgien, et sa mère, trop fine et trop prudente pour afficher son amour pour la France, ne lui

ont pas été d'un grand secours. Qui donc entraînait Jacques vers l'Allemagne? Ce ne sont pas ses maîtres, prétentieux et arrogants. C'est un de ses camarades, un Allemand d'une intelligence exceptionnelle, le petit Lanzberg, fils d'une comédienne et d'un directeur de théâtre, qui a lu tous les classiques allemands, qui frémit d'enthousiasme en écoutant la *Valkyrie*, et qui initie Jacques aux chefs-d'œuvre de l'art germanique. Il est fiévreux et éloquent. Il fait songer au petit juif de M. de Lacretelle, *Silbermann*.

Jacques, pourtant, échappe à l'envoûtement. Peu à peu, sa conscience s'éclaire. Il aperçoit, entre Lanzberg et lui, les incompatibilités irréductibles. Ce lent travail est aidé par l'exemple d'un autre camarade, Spinner, qui, pour ne pas subir la honte d'une punition excessive, s'évade du lycée et passe la frontière. Jacques traverse une crise salutaire : les forces traditionnelles agissent en lui. A dix-sept ans, en pleine guerre, il s'enfuit sans prévenir ses parents, et franchit les lignes françaises... Nous ne savons plus rien de lui. M. Maurice Betz devrait nous décrire ce qui s'est passé dans l'âme des Alsaciens après le retour à la mère patrie. Il est très digne de traiter, sans lyrisme, mais avec perspicacité, « avec lumière et amour », comme disent les moralistes, ce beau thème.

*
* *

On lira, je crois, avec plaisir un livre de M. Aimé Graffigne, *l'Inconsolée*, où est contée, avec beaucoup de talent, la vie douloureuse d'une douce et charmante femme qui sacrifie son bonheur à tous les siens ; à son égoïste fils Charles, un notaire assez peu scrupuleux, qui humilie sa mère, en faisant un mariage riche mais peu honorable ; à son fils Olivier, futile et impudent ; à sa vieille belle-mère octogénaire, pleine d'autorité et bavarde, implacablement ; à un cousin qui s'est ruiné en folies ; à une cousine revèche, perfide et bigote... Elle est encore assez belle et séduisante pour qu'un brave homme l'aime et lui offre un peu de joie. Elle refuse. Sous le poids des ingratitudes, elle meurt.

On lira enfin, on doit lire *Galafieu*, un livre de M. Henry Fèvre publié pour la première fois en 1897, mais qui n'obtint, en dépit de l'article enthousiaste que lui consacra François Coppée qu'un succès médiocre. M. Léon Daudet le signala, au mois d'août dernier, comme un spécimen remarquable de chef-d'œuvre méconnu. Depuis lors, M. Georges Lecomte, M. Gustave Geffroy, M. Mathiex, MM. Marius-Ary Leblond ont fait grand éloge de *Galafieu*, et l'on a rappelé que M. Camille Mauclair réclamait depuis longtemps une nouvelle édition

de *Galafieu*. Ce sont là des opinions graves, comme on disait au temps de Pascal, et qui font réfléchir. Tout le monde ne les adoptera pas, ce semble. Raison de plus de s'informer et de lire *Galafieu*.

Très sincèrement, *Galafieu* n'a pas répondu à mon attente. C'est un bon roman ; mais un chef-d'œuvre — diable ! Un bon roman qui porte ses vingt-six ans d'âge.

Galafieu est un bohème, un paresseux. Les 3 000 francs de rentes que son père lui a laissés et qui, — heureux temps ! — lui permettaient de vivre, il se les laisse prendre par un frère incapable. Le voilà ruiné. Travaillera-t-il? Il projettera de vagues travaux, traînera les brasseries, vivra en parasite chez l'un, chez l'autre, découragera les prêteurs, et finira par se faire lyncher en criant : *Vive l'anarchie!* ce qui, de la part de Galafieu, est une provocation invraisemblable. Heureusement pour nous, nous avons moins de Galafieux qu'en 1897. Le type est périmé. Je me demande si les admirateurs de *Galafieu* n'aiment pas en lui les souvenirs pittoresques de leur vie d'étudiant, alors qu'il y avait encore des Bibi-la-Purée sur le boulevard Saint-Michel... Galafieu est un personnage synthétique, un peu caricatural.

Reste que le roman de M. Fèvre, si bien conduit, — sauf en sa conclusion, — plein de traits observés sur le vif, et écrit dans une langue excellente, mérite sa resurrection. Chef-d'œuvre, vous le voyez, c'est un de ces mots écrasants dont les livres ne se relèvent pas souvent.

Robert Kemp.

L'HISTOIRE

SPLENDEURS ET MISÈRES DE M. DE CHATEAUBRIAND

Certains hommes célèbres ont suscité une littérature si abondante que l'on est tenté de croire que tout, sur leur compte a été dit, et c'est avec une extrême surprise, quand ce n'est pas avec une profonde méfiance, que l'on accueille, à leur sujet, de nouvelles découvertes. Mais cet étonnement hostile ne résiste pas à la réflexion : une vie, si connue soit-elle en apparence, peut avoir tant de replis cachés que l'exploration en soit longue et difficile. Comme Balzac, comme Stendhal lui-même, Chateaubriand est du nombre de ces grands inconnus partiels dont l'existence intime, en excitant sans cesse plus de curiosité, provoque aussi plus de révélations. Toutefois, après le livre que vient de lui consacrer M. Maurice Levaillant, il semble qu'il ne puisse plus rester grand'chose de secret dans l'orageuse carrière de l'enchanteur illustre. C'est grâce aux papiers de son homme d'affaires devenu son fidèle ami, en même temps que le confident de sa femme, M. Le Moine, que M. Levaillant a réussi à reconstituer, avec une érudition patiente et sagace, la vie presque entière de l'auteur de *René*. Nous apprenons ainsi par le menu les soucis financiers, les avatars politiques, les querelles de ménage et la vie amoureuse du grand écrivain. Dire que sa mémoire y gagne serait exagérer. Mieux eût valu sans doute, pour la gloire de Chateaubriand, s'en tenir au portrait qu'il a daigné tracer de lui-même, à ce mausolée superbe, pendant du monument solitaire du Grand-Bé, que forment les *Mémoires d'outre-tombe*.

A vrai dire, les divulgations de M. Levaillant changeront peu l'opinion que l'on avait pu déjà se faire de Chateaubriand homme de lettres et de Chateaubriand homme politique. Cette opinion, elles viendront plutôt la confirmer. De l'apologiste de la religion chrétienne, tous les catholiques instruits connaissent les hésitations, les réticences et la faiblesse. Le *Génie du christianisme* n'est que le timide plaidoyer d'un avocat secrètement effrayé par la puissance de l'adversaire et tout plein encore de la philosophie qu'il tente de combattre. L'auteur se borne en somme, à solliciter en faveur de la religion les circonstances atténuantes. Cet ouvrage n'eut tant de succès que parce qu'il venait à son heure, l'heure où le Premier Consul rouvrait les églises de France. Sur quelle fragile base sentimentale reposait alors la conversion de Chateaubriand, il l'a indiqué lui-même . « *Je pleurai, et je crus.* » Une émotion fugitive, celle qui suit la perte des êtres aimés, c'est une assise bien frêle pour la foi, quand le scepticisme règne encore sur la raison. Et lorsqu'on sait que la plupart de ces périodes, si sonores et si vaines, *des sonans*, furent écrites dans la « solitude riante » de Savigny, sous le regard et, comme le dit M. Maurice Levaillant « sous le signe de Pauline de Beaumont », pour griser d'éloquence et d'harmonie cette pauvre âme déjà presque moribonde, on ne peut plus douter que le christianisme de Chateaubriand n'ait guère été qu'un thème oratoire, qui n'a jamais pénétré ni son cœur ni son esprit. C'est le christianisme romantique ; il deviendra à la mode comme les cathédrales et les troubadours : « On revenait à la religion, a écrit l'abbé Dupanloup, comme on revenait aux vieux vitraux, *aux bahuts du temps passé, dont on s'amuse, mais dont on ne se sert pas.* »

Chateaubriand est, en réalité, un élève de Rousseau qui restera jusqu'à la fin imbu des doctrines et du vague sentimentalisme de son maître. Le jeune homme qui passe l'Atlantique pour aller dans les déserts du Nouveau Monde écrire l'« épopée de l'homme et de la nature », est, à travers Bernardin de Saint-Pierre et plus que Bernardin lui-même, le disciple de Jean-Jacques. Bernardin lui a enseigné l'exotisme, mais *Atala* et les *Natchez* restent fort au-dessous de *Paul et Virginie* : ils n'en ont ni la candeur, ni l'émotion touchante, ni la divine simplicité. Les idées de Rousseau, bien que traduites et réalisées par la Révolution française, demeurent celles de Chateaubriand jusque dans ce grenier de Londres où le jeune gentilhomme griffonne son premier *Essai*. Il a émigré, il a servi dans l'armée des princes, pour faire comme les siens, parce qu'il est *né*, mais, au fond du cœur, il est révolutionnaire et républicain ; c'est à peine s'il s'en cache. Toute sa vie restera en proie à la même contradiction. Il

combattra Napoléon après l'avoir encensé ; il écrira ce fameux pamphlet *De Buonaparte et des Bourbons* qui fait de lui, avec Lamennais, suivant l'expression de Sainte-Beuve, « le plus grand maître d'invective de la langue française », mais il est impossible que tant de haine ne cache pas encore un peu d'amour, et on le verra bien dans les *Mémoires d'outre-tombe*. Plus ardent que le plus ardent des « ultras », il combattra en 1814 et 1815 pour la royauté légitime, il ira jusqu'à célébrer l'exécution du maréchal Ney et, en 1816, il écrira *la Monarchie selon la Charte*, que Louis XVIII tiendra pour la plus noire trahison. La *Biographie pittoresque de Paris de France*, due à des polémistes libéraux et parue en 1826, relève cette inconsciente duplicité . « M. de Chateaubriand... dévoué à la monarchie, parle quelquefois en républicain. »

En juillet 1830, il suffira que des étudiants échauffés l'enlèvent sur leurs épaules et le portent en triomphe pour qu'il oublie la chute et le départ ignominieux de son roi. A la monarchie de la branche cadette, il déclare sans ambages qu'il préfère la République :

Et pourquoi donc, s'écrie-t-il, *la République serait-elle une chimère?* Depuis la découverte du gouvernement représentatif, il est prouvé que la *représentation* se peut appliquer à un grand peuple dans la forme républicaine, comme dans la forme monarchique. *Le gouvernement républicain a des avantages incontestables : il est à bon marché; il est fort noble; il assigne aux intelligences leur rang naturel.* Dieu, dans l'Écriture, ordonne à Samuel de détourner les Israélites de leur dessein, lorsqu'ils se veulent donner un roi. Samuel dit au peuple : « Voici quel sera le droit du roi qui vous gouvernera : il prendra vos enfants pour conduire ses chariots ; il en fera des gens de cheval et il les fera courir devant son char. Il se fera de vos filles des parfumeuses, des cuisinières et des boulangères. Il prendra aussi ce qu'il y aura de meilleur dans vos champs, dans vos vignes et dans vos plants d'oliviers, et il les donnera à ses serviteurs. Il vous fera payer la dîme de vos blés et du revenu de vos vignes, pour avoir de quoi donner à ses eunuques et à ses officiers. »

Si le gouvernement républicain, poursuit Chateaubriand, *fût résulté de la révolution de Juillet, il aurait mis à l'aise bien des consciences; en lui prêtant serment, on n'aurait rien trahi*, car c'eût été un changement de principe et non un roi substitué à un autre roi... *Quant à moi, qui suis républicain par nature, monarchiste par raison et bourbonniste par honneur, je me serais beaucoup mieux arrangé d'une démocratie si je n'avais pu conserver la monarchie légitime...*

L'ancien pair de France traçait ainsi la voie au plus brillant de ses fils spirituels, à Lamartine, qu'il devait, avant de mourir, voir hisser au gouvernement révolutionnaire. Et quand l'idée républi-

caine fut dépassée, quand parurent les premiers précurseurs du socialisme, fouriéristes et saint-simoniens, le vicomte, plus que septuagénaire, se vanta de les avoir devancés : « Dans l'*Essai* (historique sur la Révolution), écrivit-il, mon indépendance en religion et en politique est complète ; j'examine tout : *républicain, je sers la monarchie; philosophe, j'honore la religion... Mon esprit, fait pour ne croire à rien, pas même à moi...* a, nonobstant, été dominé par un instinct de raison qui lui commandait de se soumettre à ce qu'il y a de reconnu beau : religion, justice, humanité, égalité, liberté, gloire. Ce que l'on rêve aujourd'hui de l'avenir, ce que la génération actuelle s'imagine avoir découvert d'une société à naître, fondée sur des principes tout différents de la vieille société, se trouve positivement annoncé dans l'*Essai. J'ai devancé de trente années ceux qui se disent les proclamateurs d'un monde inconnu. Mes actes ont été de l'ancienne cité, mes pensées de la nouvelle...* » Chateaubriand émule de Babeuf, c'est là un bien étrange spectacle...

L'oreille sans cesse tendue à la voix du siècle, à la rumeur de la vie, l'auteur des *Martyrs* n'a, en somme, recherché que la gloire, encore est-ce pour certains des avantages sensibles qu'elle a la réputation de procurer. Il en fait parfois l'aveu, avec une inconscience désarmante : « Les regards attachés sur l'étoile du soir, je lui demandai des vents pour cingler plus vite, *de la gloire pour me faire aimer...* » Cette folie, qui cesse d'ordinaire avec la jeunesse, l'agita sans relâche et jusqu'en la saison la plus avancée. Et comme il arrive, ce don Juan de lettres, qui faisait la roue avec ses belles phrases, ne put obtenir l'amour de l'une sans voler aussitôt dans les bras de l'autre. Aucune ne put se flatter de le fixer. Dès qu'il était heureux, il retombait dans l'ennui profond, dans l'incurable spleen qui ne cesse de ronger ce Breton mélancolique. La série des bonnes fortunes de Chateaubriand, M. Maurice Levaillant la rappelle et même il l'augmente : Pauline de Beaumont, l'amie des débuts, qui mourut dans ses bras à Rome, Pauline « l'hirondelle » ; Delphine de Custine ; la belle Nathalie de Noailles, qui « avait porté au naturel le personnage de Blanca » du *Dernier des Abencérages*, Nathalie « la mouche », qui mourut folle d'avoir été abandonnée ; la duchesse de Duras, « la sœur », l' « âme sûre », dont l'affection eut tant de mal à n'être plus que fraternelle ; la divine Juliette Récamier, la piquante Mme de Castellane ; l'exigeante Mme Hamelin. A cette brochette de cœurs, il faut ajouter une Anglaise, Mme Fallon, dont le fils fut élevé au collège d'Amiens, sur la caisse de Chateaubriand ; une divinité jusqu'ici inconnue, Mme Bail, femme d'un ancien officier bonapartiste, Mme Bail aux yeux noirs ; la marquise de Vichet, la « belle Circas-

sienne » et ses cinquante printemps ; et enfin Hortense Allart, la jolie Hortense « au col de déesse », l'Hortense des *Enchantements de Prudence*. Cela sans compter les amies de passage, les actrices, Mme Levert, Mme Lafond, les belles Berlinoises, les ravissantes Anglaises, et sans doute aussi les ardentes Romaines qui papillonnèrent autour de lui au cours de ses trois ambassades.

Pendant toute cette carrière de séduction, que devenait sa femme? C'était, nous dit M. Levaillant, une figure laide, mais pleine d'esprit et comme elle n'avait aucune illusion sur la vertu de son mari, elle fut on ne peut plus malheureuse, car elle l'aimait. Ses plaintes, ses fugues et même une longue séparation de près de deux ans forment un des chapitres les plus curieux du livre. Comment cette vie désordonnée se termine-t-elle? Ceux qui, dans les dernières années de l'Abbaye-aux-Bois, ont vu Chateaubriand paralysé et muet devant Mme Récamier aveugle, ont contemplé le néant des gloires et des grandeurs humaines.

Il faudrait dire un mot des « misères » de M. de Chateaubriand, car ce chapitre des finances du grand homme, que Sainte-Beuve souhaitait si vivement que l'on écrivît, M. Levaillant, fort des papiers et des comptes de M. Le Moine, l'a écrit, et d'une façon telle qu'on ne le refera pas. Chateaubriand, à côté de véritables splendeurs, connut d'affreux dénuements. C'était un prodigue, et comme il le disait lui-même, « un panier percé ». Son dédain de l'argent avait quelque chose de noble et de magnifique, mais il lui causa de cuisants soucis. C'est le besoin qui, en réalité, l'amena à faire de la politique, puis à entrer dans la diplomatie. Mais si belles que fussent ses places et ses prébendes, jamais son budget, sans cesse débordé par les charités et les munificences, ne put rester à flot. Pour comble de malheur, l'édition de ses *Œuvres complètes* qui devait, après 1830, assurer le pain de ses vieux jours, échoua par la faillite de son éditeur, et il devint « gueux comme un rat ». A Charles X, qu'il était allé voir à Prague, et qui lui demandait combien il lui faudrait « pour être riche », il répondit : « Sire, vous me donneriez quatre millions ce matin que je n'aurais pas un patard ce soir. »

Il faut lire tout ce chapitre dans le livre de M. Maurice Levaillant qui est, répétons-le, d'un érudit, d'un lettré délicat et fin sous lequel on devine parfois le poète.

Paul Ballaguy.

LES BEAUX-ARTS

DELACROIX, COROT ET VAN GOGH

On vient de recueillir et publier, en deux volumes judicieusement enrichis de reproductions des principaux chefs-d'œuvre du Maître, les œuvres littéraires d'Eugène Delacroix. Cet ouvrage a paru dans la « Collection dionysienne », que dirige M. Élie Faure ; ce dernier a lui-même écrit une préface excellente et qui vaut d'être signalée parce qu'il y est parlé de Delacroix en termes dignes de ce grand homme, en qui M. Élie Faure voit, à juste titre, un héros inconnu. Le mot de Degas n'a point cessé d'être vrai : Delacroix est toujours le meilleur marché des grands peintres. « On parle de son œuvre avec déférence », écrit M. Élie Faure, « mais sans chaleur. On parle de son œuvre avec respect, sans doute, mais sans réelle intelligence. On n'ose pas, à son propos, articuler le mot *littérature*, mais on y songe. Comme il résiste aux modes, il n'est jamais à la mode... Ce n'est pas seulement un grand bourgeois, comme M. Ingres. Ce n'est pas simplement un grand peintre, comme Courbet. C'est un grand homme. » Cela est parfaitement vrai, et, pour ma part, je suis bien heureux de n'avoir rien dit ou écrit qui tombe sous le reproche adressé par M. Élie Faure aux amateurs et aux artistes de notre temps. Lorsque, voici deux ans, les néophytes d'un certain classicisme à court terme nous rebattaient les oreilles avec M. Ingres et ses leçons, je n'ai cessé d'opposer, ici même, au plus grand des maniéristes, à son astucieuse calligraphie, l'œuvre d'Eugène Delacroix, où les plus puissants éclats du génie obéissent profondément aux cadences de l'ordre spirituel.

Car enfin, il ne faudrait pas s'en laisser imposer par un clan de collectionneurs et de marchands avisés ou roublards. Qu'est-ce que

Courbet, qu'est-ce que Cézanne, auprès de Delacroix? Il est temps de poser la question sans souci des engouements de la mode et sans égard aux préventions des renchéris ou des primaires de l'art. Et d'abord, faisons bonne justice d'un argument impertinent et ridicule, tiré du discrédit de la peinture historique. Tout de même qu'on s'est imaginé bannir l'éloquence de la poésie, certains prétendent établir entre l'histoire et la peinture une incompatibilité définitive. En réalité, cela ne vise à rien de moins qu'à l'élimination du sujet, sous prétexte de réduire la peinture à un état de parfaite pureté. Une des inventions les plus bouffonnes, prônées par des esthéticiens privés de sens et souvent de syntaxe, et qui avaient cours il y a quelque dix ans, était celle de la nature, simple magasin d'objets plastiques, parmi lesquels les pipes, guitares, guéridons, cartes à jouer, journaux pliés, poires coupées en deux et compotiers divisés en quatre, paraissaient spécialement dignes d'estime. D'une fantaisie de Picasso, de plats imbéciles ont tiré un système et continuent de mettre sous globe et d'encadrer des morceaux de zinc, de papier et des bouts de ficelle, et il se trouve des critiques intelligents et diserts, mais persévérants dans la manie ou dans le parti pris, pour accorder quelque attention aux élucubrations de M. Jean Crotti.

Chez les mieux doués, chez les mieux armés des peintres jeunes, il subsiste encore une sorte de timidité et, pour ainsi dire, de respect humain. La crainte de l'anecdote conduit un grand artiste comme M. de Segonzac, dont les dessins épousent les contours de la vie avec tant de souplesse, à répéter lorsqu'il peint des tableaux, les mêmes motifs, dans une gamme plus ou moins renouvelée, au lieu de s'efforcer, par exemple, de communiquer à des figures humaines un peu de cette ferveur grave, religieuse, qui exalte son interprétation de la nature végétale. Ce peintre de tant d'émouvants paysages ne peint jamais de paysans. Ce peintre de nus ne peint jamais de femmes. Pourquoi? Timidité, crainte de l'anecdote? Louable chez un débutant, cette persistance à traiter le tableau comme une étude, chez un homme en pleine possession de ses moyens, pourrait passer pour une faiblesse.

Ce n'est, à vrai dire, qu'une forme d'inquiétude. Elle se retrouve, à des degrés divers, chez les meilleurs représentants d'une génération élevée dans le culte des génies incomplets ou impuissants à remplir leurs desseins ambitieux, comme Cézanne, dont presque toute la presse a chanté les litanies à propos de l'exposition des *Joueurs de cartes* au Salon d'automne. C'est, en effet, le modèle de cette peinture en reflets, soucieuse de relations et d'unité, jusqu'à dissoudre dans une brume violâtre les formes sensibles des objets pour les remplacer par un schéma conventionnel.

On ne s'étonnera pas de rencontrer le fétichisme de cet art dans la monographie de Corot, parue dans la collection de vulgarisation que dirige M. Florent Fels. M. André Lhote, qui en est l'auteur, ne manque pas de tirer de Corot tout le parti possible en faveur de ses propres théories. D'un conseil fort simple de Corot « toujours la masse, l'ensemble, ce qui nous a frappés. Ne jamais perdre la première impression qui nous a émus », nul ne se fût avisé, sinon M. André Lhote, de déduire des corollaires aussi tendancieux que les siens. Pour vous et pour moi, cette citation de Corot ne peut être invoquée qu'en faveur des impressionnistes, et tous les historiens de l'impressionnisme n'y ont point manqué. Ce n'est point forcer le sens d'une boutade, puisque Corot a précisé ailleurs sa pensée. « Cherchant la pensée et l'exactitude, disait-il, n'oublions jamais de leur donner cette enveloppe qui nous a frappés. N'importe quel site, quel objet ; soumettons-nous à l'impression première ».

C'est parfaitement clair ; nul besoin d'exégèse. L'*enveloppe*, dont parle Corot, une grande part de son œuvre montre ce qu'il entendait par là, et son œuvre tout entière atteste sa préoccupation de peindre des objets dans la lumière et par la lumière. C'est bien la définition et l'exemple initial de cette peinture d'atmosphère que l'on appelle impressionnisme.

Comme on objectait à Corot cette espèce d'irréalité matérielle des formes, qui est due à leur transfiguration par la lumière, et qui, par conséquent, est dans la nature, le maître aimait à répéter pour défendre cette *soumission à l'impression première*, une phrase aussi explicite que philosophiquement exacte : « *Ce que nous éprouvons est bien réel.* »

Là-dessus, voilà M. André Lhote qui nous parle, comme de la « chose la plus importante à signaler », de « l'extraordinaire faculté d'illumination, au sens rimbaldien du mot, que possédait ce bon bonhomme inspiré ». Et, ce bonhomme inspiré, M. Lhote nous le représente « appliqué à fixer, non la forme littérale des objets, mais la figure de sa sensation » ! C'est ici que gîte le sophisme.

Fixer la figure de la sensation, c'est peut-être, en effet, l'essence de l'art « rimbaldien », c'est-à-dire de l'art de Rimbaud, systématisé et préconisé par ses disciples ; c'est peut-être aussi l'ambition de M. André Lhote lui-même, en ses tableaux, mais cela n'a rien à voir avec Corot.

Ce dernier vivait à une époque où l'on abusait moins des mots qu'aujourd'hui. Il ne confondait pas *sensation* et *impression*. S'il se servait de ce dernier mot, c'était à bon escient, et dans son acception proprement visuelle, la plus familière à un peintre.

Et je suis bien sûr qu'il eût trouvé plein d'extravagance le com-

mentaire que l'on croit pouvoir faire de cette simple constatation *réaliste et impressionniste* : « Ce que nous éprouvons est bien réel. »

M. Lhote, tout de suite après cette citation, ajoute, ou plutôt conclut : « Donc (!) c'est une façon d'être consciencieux que d'inventer des formes poétiques au contact de la nature, que de remplacer les objets textuels par des *équivalents*, dont les contours seront les contours de notre propre émotion, prenant forme intelligible ». Pour moi, ce qui est peu intelligible, ce sont ces *objets textuels* et ces *contours d'émotions*, où beaucoup ne verront que logomachie pure. Ils auraient tort. M. Lhote sait fort bien ce qu'il veut dire, et s'il se donne tant de mal, c'est qu'il n'entend pas le dire dans les termes ordinaires. Il s'agit, dans sa pensée, de légitimer cette opération de l'esprit qu'on appelle la transposition. « Inventer des formes poétiques au contact de la nature » doit signifier ceci : l'artiste, en imitant les objets réels, modifie leurs formes physiques et leurs proportions suivant un mode particulier de sensibilité.

Cette déformation n'est pas seulement légitime, elle est inévitable, ou si l'on veut essentielle. La peinture est un art d'illusion et d'imitation. Or, si le modèle est unique par définition, les imitations sont, tout de même, innombrables. Faute de posséder ces humbles rudiments de l'esthétique, des peintres, pleins de bonne volonté, s'évertuent à les découvrir et s'enivrent de leur naïve trouvaille. Quelques bonnes lectures leur épargneraient ce ridicule. Mais M. André Lhote, qui a beaucoup lu et beaucoup regardé pour son propre compte, est encore plus mal venu, pour le seul plaisir de contredire, ou à passer sous silence, ou à dénigrer le grand exemple et le grand enseignement que nous a laissés le dix-neuvième siècle : l'œuvre et le génie d'Eugène Delacroix.

Assurément, les œuvres littéraires du Maître ne sauraient rien ajouter à la gloire, mais elles confirment la grande idée qu'on se forme de son esprit. Seul, en son temps, Baudelaire était capable d'en concevoir les nobles mesures. Je me permets d'inviter tous les jeunes peintres plus ou moins célèbres à relire les deux premiers chapitres des *Impressions et méditations* de Delacroix. L'alternative éternelle : Réalisme-Idéalisme y est posée avec une logique vigoureuse, traversée de projections fulgurantes.

« Le génie n'est que le don de généraliser et de choisir. » Cela éclaire toute la pensée de Delacroix. Quelle plus concise définition de la composition picturale que celle-ci : « Composer, c'est combiner les éléments d'objets qu'on connaît, qu'on a vus, avec d'autres qui tiennent à l'intérieur même, à l'âme de l'artiste. » Il faut donc éviter de se rendre esclave du modèle, « de se laisser dominer par l'ascen-

dant de la nature vivante ». Le modèle est un esclave qui doit obéir à la partie de l'invention. Mais Delacroix a grand soin d'ajouter : « Il va sans dire que cette manière de travailler exige la science la plus consommée, et, pour être savant, il faut la vie entière. » Pour lui, l'idéal, c'est la nature sue par cœur. Il ne veut demander aux modèles que « les détails caractéristiques que l'imagination la plus privilégiée ou la mémoire la plus fidèle ne sauraient reproduire. » C'est là marquer l'importance de la mémoire chez l'artiste, ne fût-ce que pour fixer en lui cette *impression première*, à quoi le bon Corot tenait si fort. Comme une poésie, il y a une peinture du souvenir. « L'aspect d'un paysage nous plaît non seulement par son agrément propre, mais par mille traits particuliers qui portent l'imagination au delà de cette vue même. Le souvenir rattache le plaisir que je ressens devant un spectacle naturel à des sentiments analogues que j'ai éprouvés ailleurs... »

Dans le tableau le plus réaliste, le peintre qui veut plaire « est obligé de mettre, volontairement ou à son insu, une sorte d'accompagnement de l'idée principale, et cet accompagnement seul est, à l'égard de l'âme, comme un introducteur du plaisir que les objets sont censés devoir faire. »

Il faut, bien entendu, se garder d'un excès funeste. Si, par excès de zèle « rimbaldien », on remplace tout objet réel par des données plastiques de l'inconscient, on s'expose à être incompréhensible ou, qui pis est, compris de travers.

Sur la toile, en effet, l'inconscient prend forme et couleur, et pour arbitraires que le peintre ait souci de les choisir, elles ne sont jamais sans analogie avec certaines formes et couleurs *réelles*. Si bien qu'en voulant éviter l'imitation, on tombe dans l'imitation involontaire et les ressemblances fortuites.

La peinture deviendrait alors un art incommunicable, sinon par le côté le plus vulgaire et le plus superficiel, et justifierait la formule bien connue, qui sert à n'importe qui, devant n'importe quoi : « C'est assez joli de couleur ! »

C'est à quoi l'on s'exposerait en suivant à l'extrême la manie de Van Gogh. M. Florent Fels, dans une petite brochure de la collection qu'il dirige, loue ce peintre d'avoir « libéré la peinture d'une tradition et rendu à la couleur toutes ses possibilités ». M. Fels est un écrivain sérieux, appliqué à l'objet, qui aime manifestement la peinture, et qui, de plus, ne manque ni de finesse ni de psychologie, comme en témoignent les interviews données par lui aux *Nouvelles littéraires*. On lui reprocherait tout au plus une certaine tendance à

rattacher ses vues esthétiques à des conceptions philosophiques et sociales un peu usagées. L'histoire de l'art lui apparaît volontiers comme une série d'agressions, de libérations, d'affranchissement et de révoltes. Cette vue catastrophique procède du même dramatisme qui gâtait un peu, à mon gré, les quatre beaux volumes de M. Élie Faure. Quoi qu'il en soit, M. Florent Fels estime que l'œuvre de Van Gogh est seulement comparable, pour l'étendue des conséquences, à la *Saison en Enfer*, de Rimbaud. On s'étonnera peut-être que l'on puisse trouver trace d'esprit « rimbaldien » chez deux peintres aussi différents que Van Gogh et Corot. Aussi bien est-ce M. Fels qui est dans le vrai. Il y a vraiment une parenté entre le peintre des tournesols, imagination féerique jusqu'à l'exaspération et à la folie, et le poète des *Illuminations*. Quiconque ressent violemment, profondément la réalité et possède une imagination vive et orgueilleuse est tenté, pour affirmer son emprise visuelle et sa domination intellectuelle, de tendre à l'excès les câbles de l'expression pour créer des rapports inventés entre les objets les plus éloignés.

Par ailleurs, M. Fels a bien marqué ce qui distingue Van Gogh des impressionnistes : la poursuite, non pas de l'aspect fugace, mais de l'aspect intense. Cet « aspect né de la découverte de l'objet à peindre », c'est ce que le peintre des *Croisés* appelait le côté le plus énergique des choses.

Mais quiconque veut communiquer une découverte doit s'imposer des sacrifices. Comme dit encore Delacroix, la peinture n'a qu'un moment. Il faut choisir, toujours choisir. Van Gogh ne choisissait pas, faute d'une certaine liberté d'esprit, qui est la conscience du génie.

Quelques Expositions — La multiplicité des expositions particulières, groupes et sous-groupes de toute nature, est telle, à cette époque de l'année, qu'il devient presque impossible de tout voir, à plus forte raison de rendre compte de tout. Faute de pouvoir même signaler ce qui présente un véritable intérêt, on trouvera juste que soit donnée la préférence aux artistes les plus jeunes, dont le nom n'est encore connu que d'un petit nombre d'amateurs. J'ai dit que le grand tableau exposé par M. Favory, au Salon d'Automne, me paraissait un ouvrage manqué, et pour quelles raisons. Or, on a pu voir depuis (à la Galerie Weill) un ensemble de paysages et de nus propres à donner une équitable idée de ce peintre auquel on ne peut contester l'abondance des dons ni les facultés d'un travailleur enthousiaste. Jusque dans les plus imparfaits de ses tableaux, M. Favory fait paraître beaucoup d'ambition et de sincérité. Les oppositions de bleus et de rouges vibrants y sont quelquefois très

heureuses et, dans certaines toiles de petit format, le coloris rappelle parfois les esquisses de Le Sueur ou de Sébastien Bourdon. L'absence de toute école digne de ce nom a contraint cet artiste et beaucoup d'autres à faire son apprentissage en public, mais je serais bien surpris s'il ne découvrait bientôt sa mesure et la maîtrise de son tempérament.

A la même Galerie, M. Jacques Thévenet a fait pour la première fois une exposition d'ensemble de ses œuvres, paysages du Berry et du Morvan, natures mortes et quelques figures traitées avec une rare franchise et une grande délicatesse de sentiment. Sa compréhension du paysage n'est pas sans rappeller celle de M. de Vlamynck dans ses plus touchants ouvrages, c'est-à-dire lorsque ce peintre néglige l'effet pour suivre l'inflexion originelle et véridique de l'émotion visuelle. Mais il y a chez M. Jacques Thévenet une mélancolie et un calme qui ne donnent rien à l'artifice. Sa gamme est encore un peu sourde, mais on sent bien que c'est moins par un choix délibéré que par une volonté de n'employer que les moyens d'expression sentis, éprouvés et possédés. Il est trop facile avec quelques accords ingénieusement répétés d'acquérir une manière de coloris personnel : M. Jacques Thévenet a mieux à faire ; il saura certainement enrichir sa palette au fur et à mesure des découvertes qu'il fera dans la nature et en lui-même. Il suffit de voir ses figures et surtout son propre portrait pour être assuré que cet artiste n'est pas de ceux qui peignent pour ne rien exprimer. On a connu maints débuts plus tapageurs mais non plus assurés de remplir les promesses que contient son œuvre actuelle. Je n'en veux retenir qu'une seule, la plus rare de toutes et la moins fallacieuse : une fidélité à sa propre nature, une volonté de préserver en soi la faveur première du désir de peindre, qui n'est jamais le fait des talents faciles et vulgaires.

L'exposition des œuvres de Coubine (Galerie Weill) très bien présentées par M. André Thérive en une élégante préface, offrait un bon exemple de l'influence de Corot. Après M. Derain, M. Coubine a su retrouver en Italie la lumière transparente du maître. Il sait composer sur des motifs très simples, des paysages ornés d'architectures où la pureté du dessin et l'harmonie discrète du coloris laissent à l'enveloppe lumineuse le soin de créer une impression sereine et poétique.

Enfin je tiens à signaler les récentes aquarelles de M. de Waroquier (à la Galerie Druet) qui passent de beaucoup en naturel et en liberté d'exécution les ouvrages antérieurs de cet artiste, tour à tour japonisant et cézannien, et qui semble désormais, sans perdre une certaine grâce décorative qui lui est propre, trouver des accents plus vrais et plus profondément ressentis.

Roger Allard.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

M. LUCIEN FABRE

Le prix Goncourt a été décerné cette année, avec un éclat exceptionnel. La presque unanimité des suffrages s'est portée sur un même nom. La presque unanimité de la critique — celle qui compte — non seulement a ratifié le choix des académiciens, mais encore a salué l'œuvre couronnée comme l'une des plus importantes qu'on ait vues paraître depuis longtemps dans la littérature d'imagination.

Son auteur, Lucien Fabre, est un jeune : trente-quatre ans. La première impression qu'on éprouve en l'approchant est celle d'une force réfléchie, consciente et sûre d'elle-même. Le torse est athlétique, le visage, la tête ont quelque chose de léonin, par l'ampleur des traits et la calme autorité du regard. Un sot le prendrait pour un garçon placide. Un observateur superficiel jugerait que Lucien Fabre est né pour commander sans contestation à soi-même et aux autres. On ne commande jamais sans contestation. Toute autorité est le prix d'une victoire, et c'est sur soi-même qu'on doit la remporter. Lucien Fabre cache son jeu, mais regardez ses mains : c'est elles qui diront son secret, ces mains d'aristocrate voluptueux. On a fait de Lucien Fabre un ouvrier parvenu à l'Ecole Centrale à force de travail nocturne, tel Drouot étudiant les mathématiques à la lueur du fournil paternel. Voilà qui donne une fameuse idée de la valeur des informations ultra-rapides.

La vérité est que Lucien Fabre est ingénieur, et qu'une nature comme la sienne ne se contente pas de regarder le travail à travers les vitres d'un bureau. Le poète-philosophe de Connaissance de la Déesse, *le*

mathématicien qui a le premier pénétré et traduit les abstractions d'Einstein est un de ces êtres qui voudraient remplir le vœu de Chénier : tout voir, aller partout, tout savoir et tout dire. *Il a mis la main à la pâte, sa main ardente d'artiste créateur. Il est capable de manier la lime parce qu'il a le goût de l'universel.*

Ce pseudo-ouvrier a fait en réalité des études solides et complètes au lycée d'Albi. Il est passé par l'Ecole Centrale, puis il est allé construire des chemins de fer en Bretagne. Il débutait dans l'existence quand la guerre est arrivée. Grièvement blessé, décoré et impropre au combat, il est allé servir d'autre manière, en construisant une poudrerie. Il a dirigé d'importantes entreprises industrielles, il est à présent ingénieur dans une puissante maison d'automobiles. Ses fonctions l'amènent à courir en aéroplane pour aller au loin juger, trancher et agir.

L'admirable formation pour un écrivain! L'exemple de Lucien Fabre est précieux parce qu'il contredit d'une manière éclatante toutes les idées contemporaines sur la condition de l'homme de lettres. Le pauvre Flaubert s'imaginait que la conscience professionnelle oblige à ahaner du matin au soir pour pondre dix lignes. Lucien Fabre a trouvé le moyen d'être aussi fécond que n'importe qui. Il est ingénieur, sportif, poète, mathématicien, physicien, philosophe, romancier. Rien ne lui est indifférent, ni la musique, ni la peinture, ni la politique. Il a été soldat, il a failli mourir. Il a dirigé des entreprises, commandé des hommes. Celui-là connaît la vie.

Une de ces saisons passées, un journal qui, pendant l'été, n'avait rien à dire avait ouvert une enquête pour demander s'il est tolérable que l'écrivain exerce un autre métier que celui d'écrivain. La plupart des gens de lettres poussèrent des cris, jurèrent que l'écrivain n'exerce pas un métier, mais un art, une mission sacrée, et qu'il est inconcevable de venir demander si ce prophète doit perdre son temps. Cependant, quelques sages firent observer que les écrivains du passé exerçaient à l'ordinaire de grandes charges politiques, militaires, sociales ou religieuses, et ne s'en portaient pas plus mal. Au contraire, au lieu de se perdre dans la littérature, ils n'écrivaient guère que pour agir, et c'est une des raisons pour lesquelles leurs œuvres sont vivantes et n'ont point passé.

Il est certain que Lucien Fabre n'eût pas écrit Rabevel *s'il était homme de cabinet. Tous ceux qui souhaitent une renaissance française luttent de toutes leurs forces contre les excès du roman d'analyse. Une triste école ne savait plus que démonter les rouages, chaque écrivain étalait son cœur en pièces détachées comme un fusil sur un mouchoir d'instruction. Ce n'étaient que « vies inquiètes », inquiètes adolescences histoire d'un enfant, histoire d'une jeunesse. Les deux succès foudroyants du roman contemporain ont une raison commune, par des voies*

différentes : Benoit et Fabre ont restauré les droits de l'imagination.

Il n'est pas à craindre que la réputation de Lucien Fabre passe comme celle de tant d'autres lauréats du prix Goncourt, parce que, cette fois, les académiciens ont couronné un romancier né. Lucien Fabre possède les deux qualités du romancier, la connaissance du monde et l'imagination créatrice. Il avait débuté dans les lettres par un volume de vers : Connaissance de la Déesse *où, sous une enveloppe un peu hermétique, on lisait déjà en clair son secret : chez lui, une tête lucide commande un tempérament passionné. On ne l'a jamais aussi bien défini que le jour où l'on a dit de lui qu'il imposait « l'ordre dans la violence ».*

C'est ce conflit qui anime Rabevel *d'une vie prodigieuse. Rabevel est un capitaine d'industrie qui commande aux événements mais qu'emporte jusque dans le vice et dans le crime un tempérament furieux. Il est passionnant de voir naître ici l'œuvre de l'art et de l'imagination. La source du conflit, évidemment est chez Fabre lui-même. Un faible succomberait à cette dualité déchirante et, s'il était écrivain, il ne saurait que raconter son malheur. Chez Fabre, une tête puissante garde le commandement et l'imagination crée un être, nourri par l'écrivain, mais séparé de lui, et ce personnage nouveau suit son propre destin. C'est Daudet qui, le premier, a expliqué comment l'écrivain purgeait ses passions, comme eût dit Platon, en créant ainsi un être chargé de les porter, de les exprimer et de les vivre.*

A ce signe de la force créatrice l'on connaît le romancier : il nous assure que le nom de Lucien Fabre n'ira pas rejoindre dans l'oubli celui de tant de triomphateurs d'un jour.

★★★

Deux pièces de M. Jules Romains.

La scène de la Comédie des Champs-Élysées n'est occupée que par une automobile en carton peint ; au fond, quatre toiles de couleurs différentes représentent les quatre plans d'un pays de montagne. Dans l'automobile prennent place un chauffeur et des voyageurs, on la met en marche, elle part, c'est-à-dire qu'on entend le moteur et qu'on voit tourner les roues, cependant que les plans du fond s'agitent pour indiquer que le paysage bouge par rapport à la voiture dans laquelle se déroule le premier acte de *Knock*, la comédie de M. Jules Romains.

Dès l'abord, ce truc ne prévient pas en faveur de l'invention comique de l'auteur. C'est une attaque qui n'est pas franche, il n'est pas rassurant de voir recourir dès le début à un si faible moyen de provoquer le rire. Cette automobile est censée emporter vers Saint-

Maurice, une petite ville située au sommet de la montagne, le médecin du lieu, sa femme et le remplaçant auquel il vient de vendre sa clientèle. Celui-ci est le docteur Knock. Il a quarante ans. Vingt ans auparavant, un jour qu'il se trouvait sans situation, il s'est embarqué comme médecin à bord d'un bateau d'une compagnie qui n'était pas regardante, quant aux diplômes. C'est là qu'il a pris le goût de la médecine et qu'il a conçu le vaste système qu'il vient appliquer pour la première fois à Saint-Maurice, après avoir complété ses études et s'être mis en règle avec la société ; il a obtenu son grade de docteur en médecine.

En cours de route, il apprend que la clientèle qu'il a achetée est nulle. Personne n'est jamais malade dans ce pays de montagne ; son prédécesseur s'est efforcé de le rouler en lui vendant un fonds mythique. Knock se fâche un peu, mais pas trop ; il préfère se renseigner sur le pays, la vie qu'on y mène, les idées, les choses et les gens. Dans les coins de cet interrogatoire, M. Romains s'est efforcé de glisser quelques drôleries. Mais il constitue un acte d'exposition aussi dépourvu de mouvement qu'on peut imaginer. Un homme de théâtre eût tassé ces effets en une scène. M. Romains a ses raisons d'être économe.

Au second acte, voici notre homme installé. Il convoque le tambour de ville et le charge d'annoncer au public qu'il donnera, chaque jour de marché, des consultations gratuites. Le bonhomme, le premier, a envie d'en tâter. Le diabolique Knock, sans rien dire, rien que par des silences et des réticences, lui suggère qu'il a une maladie cachée et lui conseille, sitôt sa tournée finie, d'aller se coucher. Naturellement, l'homme part fort inquiet. Après quoi, Knock reçoit l'instituteur, le flatte et convient avec lui d'un plan de campagne : une série de conférences sur l'hygiène qui convaincront les indigènes que les microbes sont partout et que tout homme bien portant est un malade qui s'ignore. Au pharmacien, Knock parle un autre langage ; il le prend par l'intérêt. Puis arrivent les premiers clients qu'appâte la perspective d'une consultation gratuite. Mal leur en prend. A chacun d'eux, Knock suggère qu'il porte quelque grave maladie et le client, affolé, court s'aliter. Selon le rang social, Knock varie ses procédés d'intimidation et aussi ses prescriptions. En principe, il envoie au lit tout ce qui peut supporter les frais d'un traitement à longue échéance. En fin de séance, se présente un farceur, le boute-en-train du pays, qui a parié qu'il irait, lui aussi, à la consultation gratuite, et qui arrive en se tordant de rire. Avec lui, Knock joue le grand jeu, sort des instruments d'examen compliqués et inquiétants, des lampes, des écouteurs, il lui montre sur des planches anatomiques des organes attaqués par l'alcoolisme. Le farceur ne rit plus du tout et Knock le renvoie en lui disant que son cas est désespéré.

Au troisième acte, trois mois après, Saint-Maurice est transformé

en une sorte de vaste hôpital. Toutes les fortunes au-dessus de douze mille francs de revenu ont au moins un représentant qui garde le lit. A l'hôtel, transformé en maison de santé provisoire — le temps d'en bâtir une vraie — on passe les taies d'oreiller à l'autoclave et l'infernal Knock établit pour tout le canton des graphiques de pénétration médicale. Son prédécesseur, qui traîne la misère à la ville, revient le voir. Il lui expose ses théories sur la régénération du monde par la médecine d'un tel ton que cet autre augure s'y laisse prendre et que Knock, pour dernière victoire, arrive à enrôler son prédécesseur lui-même au nombre de ses clients et de ses victimes.

Qu'a voulu faire M. Romains? Une satire contre les médecins? Knock n'est pas un médecin, c'est un charlatan. Il est entré dans le corps médical à quarante ans, il n'a pas suivi la formation régulière. Son cas ne compte pas. Un médecin de carrière sera toujours défendu par ses études, par le fait qu'il sort d'un milieu régulier, d'une famille honorable. Si c'est les médecins que M. Romains a visé, il a manqué son coup et passé à côté.

Reste la médecine. Mais la médecine n'existe que par le médecin. La médecine en soi n'est ni morale, ni comique, elle est en dehors des railleries de M. Romains. Nous sommes donc forcés d'en revenir aux médecins, de nous convaincre que c'est bien eux que M. Romains a visés.

Nous n'avons pas à défendre ou à attaquer leur corps ; il y a parmi eux de parfaits honnêtes gens et d'abominables canailles. La médecine expose à de grandes tentations, il faut un cœur droit pour l'exercer avec honneur. Le nombre des médecins honorables est en proportion du nombre des cœurs droits dans une catégorie de l'espèce humaine tentée d'un côté, défendue d'un autre. Un médecin charlatan est un être odieux, mais je crois que bien peu de médecins charlatans ressemblent à Knock.

Son caractère est indécis et difficile à saisir. Vague au premier acte, il semble au second un vulgaire coquin, habile et conscient. A ce moment, la médecine n'est pas en cause, c'est Knock qui en fait mauvais usage, il est seul coupable. La médecine est un bienfait, dont un forban peut toujours mésuser. Au troisième acte, c'est tout autre chose : Knock semble entraîné par une sorte de mystique de la médecine. Ce n'est plus seulement une canaille qui s'enrichit, c'est un illuminé malfaisant. Deuxième raison pour laquelle M. Romains a manqué son but : il attaque tout à la fois. C'est trop. La logique et la comédie eussent voulu soit un malfaiteur qui fait mauvais usage de la médecine, soit une pauvre tête qu'elle rend fou. Les deux en un seul être, nous sommes dans la farce.

Sans doute, répondra M. Romains. Pardon, c'est que nous ne nous en doutons pas du tout. M. Romains est un esprit ingénieux qui combine à froid un comique inégal. Très souvent, comme au premier acte, il s'efforce vainement, il est long, lent, terne, ennuyeux.

Parfois aussi, il réussit. Il est fort intelligent et habile. Il calcule ses effets et ne les rate pas tous. Mais son comique est précisément opposé à celui de la farce : il n'a aucun mouvement. Ce sont de laborieuses plaisanteries d'intellectuel aussi peu doué que possible pour cet élan, ce feu rapide qu'exige la scène. Nous avons raconté en détail le second acte, afin de montrer cette mosaïque de scènes juxtaposées, que rien n'entraîne, et le détail aussi semble ne pas bouger, chaque plaisanterie retombe et reste en place quand l'effet comique n'est pas obtenu par un silence, une mimique ou l'art d'un acteur supérieur, M. Jouvet. Les drôleries ne manquent pas, mais ce sont drôleries d'auteur, de professeur qui fait des saillies, des remarques et des bons mots. Quelques-uns sont très réussis. Knock dit par exemple : « La consultation, ce n'est que de la pêche. Le traitement, c'est de la pisciculture. » On rit, assurément, et M. Romains dira : qu'importe la façon dont on rit? Nous ne contestons pas que M. Romains n'ait du mérite et du talent.

Il n'échappe pourtant pas à la loi commune, il n'est pas également doué pour tous les genres. Il est bien mieux à son affaire dans le grave, et *Cromedeyre le Vieil* reste supérieur à ses comédies. Qu'il ne soit pas doué par la nature pour le comique, on peut dire qu'en dépit des réussites partielles obtenues dans *Knock* à force d'ingéniosité, c'est une vérité qui paraît avec un éclat définitif dans la petite comédie qui accompagnait *Knock* sur l'affiche du théâtre des Champs Élysées.

Amédée et les messieurs en rang se passe dans le sous-sol d'un cireur. Amédée est un des garçons du cireur et les messieurs en rang sont les clients de qui Amédée cire les chaussures. Natif de Barcelone, Amédée porte en ses veines un sang brûlant. Un jour entre les jours, alors qu'il a déjà fait reluire une chaussure d'un client passager, il a l'idée malheureuse de lever les yeux de la chaussure au visage, et il reconnaît l'homme qui lui a ravi la femme qu'il aime. Sans dire pour quel motif, il refuse de cirer la deuxième chaussure. Le patron se fâche, le chasse, il s'en va ; le deuxième garçon fait cause commune avec lui et s'en va aussi. Le cireur désespéré sort à leur poursuite.

Restés seuls, les clients, au lieu de s'en aller, tiennent conversation ; le rival malheureux d'Amédée conte sa bonne fortune ; ils conviennent que nulle part au monde on n'est aussi bien que dans le fauteuil du cireur et décident de fonder un cercle où ils viendront faire cirer leurs chaussures pendant des heures. Le patron revient, ramenant Amédée qui, à présent que tout le monde connaît son infortune, s'écroule, vaincu, et cire désespérément la seconde chaussure de son rival.

Cette histoire a la prétention d'être une farce : fond et forme, elle est, hélas, sinistre. Ces clients qui ne sont nulle part aussi heureux que chez le cireur, quelle force comique, quelle trouvaille à se tordre de rire ! Enfin, comment M. Romains ne s'est-il pas aperçu

que le cas d'Amédée n'était pas risible le moins du monde? Il n'est pas drôle du tout de voir souffrir un être humain. M. Romains répondrait peut-être que les maîtres ont fait rire de la souffrance d'un jaloux trompé, d'un avare volé. Mais non, ils ont fait rire d'un ridicule ou d'un vice, tandis que l'innocent Amédée n'a pas d'autre ridicule que son malheur. M. Romains n'a voulu faire rire que de sa douleur. Aussi bien peut-on déclarer sans peur qu'il n'a pas du tout réussi.

On songe involontairement à ce qu'eût mis sur ce sujet M. Courteline, et cette réflexion mène à saisir ce qui manque à M. Romains : cet ingénieux railleur n'est pas pitoyable. C'est pour cette raison profonde qu'il n'est pas auteur comique.

LUCIEN DUBECH.

LES FAITS DE LA QUINZAINE

LA DÉTENTE DANS LA RUHR. — LES ÉLECTIONS ANGLAISES. — *Dans la Ruhr, la détente s'accentue. Le travail reprend peu à peu. Les forces d'occupation françaises sont regroupées en vue de diminuer le contact avec la population* (4 *décembre*).

Le gouvernement provisoire rhénan est remanié. M. Dorten en est nommé le chef (2 *décembre*), *mais M. Matthes refuse de reconnaître M. Dorten.*

Le 6 *décembre, ont lieu les élections anglaises, sur la question de la protection et du libre-échange. Les conservateurs au pouvoir éprouvent un grave échec et perdent la majorité. Sont élus* 254 *conseervateurs,* 192 *travaillistes,* 158 *libéraux,* 10 *divers. Aucun des partis n'obtient la majorité, fait unique dans les annales parlementaires de l'Angleterre.*

M. Stanley Baldwin annonce néanmoins qu'il conservera le pouvoir et qu'il se présentera devant le Parlement, le 8 *janvier. Mais de toute façon, sa situation demeurera précaire.*

— *Au moment où va commencer l'enquête des experts sur la capacité de paiement de l'Allemagne, le gouvernement de Berlin amorce une offensive diplomatique de nouveau style :*

Le chancelier Marx, qui vient d'obtenir au Reichstag, le 8 *décembre, les pleins pouvoirs qu'il réclamait, proclame que le Reich est à bout de forces. En même temps, pour feindre la bonne volonté, il se déclare prêt à entrer en négociations avec la France sur toutes les questions touchant le Rhin et la Ruhr* (13 *décembre*).

M. Poincaré reçoit, le 15 *décembre, le chargé d'affaires du Reich, qui ne lui apporte aucune proposition précise. Il lui demande un memorandum écrit.*

— *Le ministère saxon donne sa démission, le* 14 *décembre. Il avait pris le pouvoir au lendemain de la destitution du cabinet socialiste par les baïonnettes de la Reichswehr.*

France. — *M. Léon Daudet porte plainte en assassinat contre X... à propos de la mort de son fils Philippe, trouvé expirant dans un fiacre, boulevard Magenta, le* 24 *novembre* (1er *décembre*).

— *Discussion à la Chambre des députés sur la réforme électorale. Après intervention de M. Aristide Briand, par* 290 *voix contre* 275, *la Chambre maintient la prime à la majorité* (4 *décembre*).

— *Maurice Barrès meurt à Paris, le* 4 *décembre. Il est inhumé à Charmes, en Lorraine, le* 10.

— *Le cheminot Midol est condamné à six mois de prison avec sursis par le tribunal correctionnel d'Avignon* (4 *décembre*).

— *Huit cents agents manifestent, place de la Concorde et devant l'Hôtel de Ville, en faveur de l'indemnité de vie chère. Des incidents se produisent. Un gardien de la paix est arrêté pour avoir frappé un lieutenant de la garde républicaine* (11 *décembre*).

Suisse. — *Défaite socialiste aux élections pour le conseil municipal de Berne* (9 *décembre*).

M. Chuard est élu président de la Confédération helvétique pour 1924.

Portugal. — *Une tentative de dictature militaire échoue à Lisbonne* (10 *décembre*).

Grèce. — *L'anarchie grecque continue. Aux manifestations républicaines, les royalistes répondent par d'autres manifestations. Au cours de l'une de celles-ci, à Athènes, il y a plusieurs morts et blessés* (9 *décembre*).

Les élections auront lieu le 16 *décembre.*

Mexique. — *La situation redevient embrouillée au Mexique, où la proximité des élections présidentielles, et la rivalité du président Obregon et de M. de la Huerta causent une grave insurrection. Le* 9 *décembre, les rebelles s'emparent de Jalapa, capitale de l'Etat de Vera-Cruz.*

A. M.

Le Gérant : Georges Moreau.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON-NOURRIT ET Cie, 8, RUE GARANCIÈRE. — 30266.